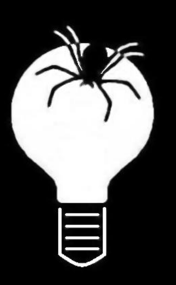


L'AMPOULE

revue littéraire énervée



Alcôves & Souterrains

Numéro 8
Juin 2013

ÉDITO

Alcôves, chambres, antichambres, secrets, renfoncements, voûtes d'église, salons littéraires, souterrains, sous-sols, grottes, mines, tunnels, égouts, machinations : voilà un aperçu des thèmes qui seront abordés dans ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous ceux (de plus en plus nombreux !) qui nous ont envoyé leurs contributions. Parmi ceux qui figurent au sommaire, on retrouve des nouveaux venus dans la revue : Stéphane Werth, Charles Louis, A.V. Mayer, Céline Mayeur, Pascal Delamarre et Antonia Bellemin, ainsi que des habitués : Raymond Penblanc, Jacques Cauda, Pierre-Axel Tourmente, Marc Laumonier, Muriel Friboulet, Nicolas Gracias, Guillaume Siaudeau, Benoît Patris, Christian Attard, Mat Lest, Philippe Sarr, Antonella Fiori, Wladimir Lentzy, Barbara Marshall, Barbara Albeck et Philippe Choffat, ainsi que Marray et Hugues Breton pour la partie visuelle.

Plus d'infos sur tout le monde en fin de revue.

Prévu pour le 15 septembre, notre prochain numéro aura pour thème ***Voyage & Exotisme*** : appel du large, rites, surprises, dépaysement et contrées lointaines devraient être de la partie... Comme d'habitude, nous cherchons sur ce sujet des nouvelles, des articles culturels, des photographies et des illustrations, ainsi que des textes correspondant aux rubriques présentées dans l'appel à textes n°9.

Découvrons maintenant les alcôves & les souterrains.

Marianne Desroziers et Franck Joannic

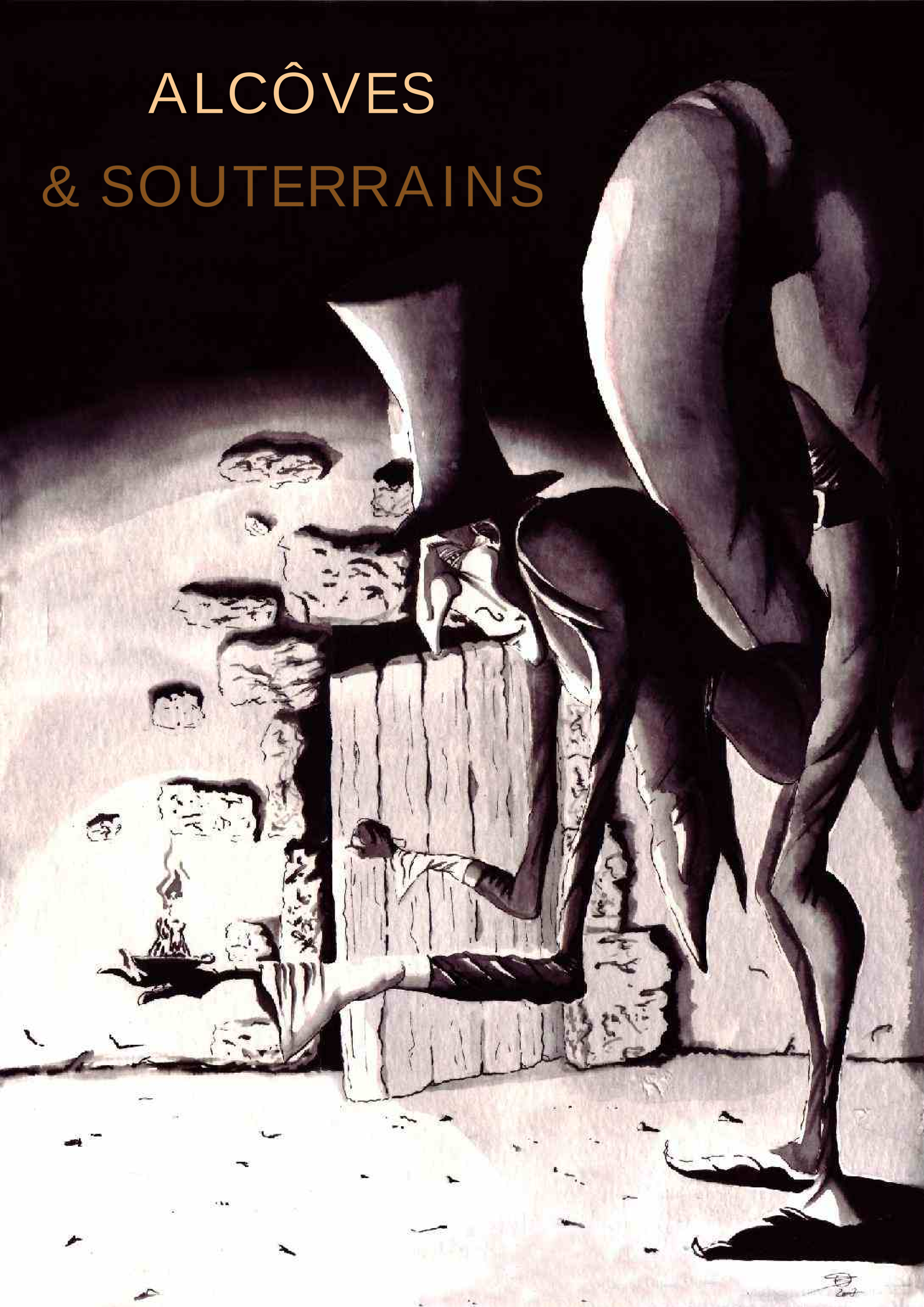
P.S. : notre dernière publication, *Hirondelle ou martinet ?*, le recueil de nouvelles d'humour noir de Serge Cazenave-Sarkis, peut désormais être commandée en version papier et en version numérique sur notre site. Les amateurs apprécieront !

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - Peintures rupestres (Oua Mellen ; Tassili)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


ALCÔVES
& SOUTERRAINS

Nu couché

Raymond Penblanc

Il s'était fait connaître tardivement. Néanmoins, à la différence de beaucoup, jamais il n'avait pas été contraint de bouffer ses toiles pour pouvoir survivre. Issu d'un milieu privilégié (un vieux manoir, des dizaines d'hectares de terres avec de nombreuses dépendances), il avait su en tirer profit, tout en se protégeant des méfaits d'une famille complètement jetée. Très jeune déjà, il avait développé une aptitude au repli sur soi et à la solitude, dispositions étonnantes pour un garçon de son âge, dont il disait qu'elles avaient constitué le terreau de son œuvre. C'est ainsi qu'il lui arrivait de passer des journées entières à échafauder des récits fabuleux au fond de son lit, et à en interpréter lui-même les différents personnages, enroulé à l'intérieur du drap, ou tapi sous la couverture, au cœur d'un labyrinthe où il ne se perdait jamais. Personne n'aurait soupçonné qu'il n'était pas sorti de sa chambre de la journée. Depuis qu'il avait annoncé qu'il ferait son lit tout seul, ce qui pour un garçon de huit ans avait été jugé présomptueux, on lui fichait une paix royale.

Sa mère avait bien mieux à faire ailleurs ; quant à son père il avait déserté le domaine depuis belle lurette. On le laisserait donc, et il en profiterait pour se comporter de même. Surtout pendant les vacances d'été, plus de deux mois dans l'oubli de tout, à commencer par celui du temps. Il n'y avait que le jardinier à savoir où le trouver, car ils se rencontraient parfois au fond des caves, où l'enfant avait pu découvrir les manies cachées de cet homme taciturne auquel il n'adressait pratiquement jamais la parole, qui avait l'habitude de venir siroter son petit verre de poire ou de mirabelle chaque matin aux alentours de dix heures, et encore l'après-midi entre quatre et cinq. Il s'était constitué sa réserve personnelle en prélevant sur les bouteilles rangées là depuis des lustres, empoussiérées et couvertes de toiles d'araignées, dont la mère, qui avait ces bestioles en horreur (autant que les chauves-souris), ne vérifiait jamais le nombre et la disposition sur les étagères, lui laissant le soin de s'occuper du monde souterrain des caves, comme de celui qu'on aurait eu du mal à qualifier de solaire du jardin : d'abord parce qu'il n'y faisait jamais beau, ensuite parce que cet homme restait un homme de l'ombre, homme des racines et des rhizomes, de l'arrachage des mauvaises herbes entre les massifs où on le distinguait à peine, au point que même au grand jour il continuait à être enveloppé de nuit et à se nourrir de secrets. Seul l'enfant savait pour la poire et la mirabelle. De même qu'il savait pour ce que le jardinier lui avait

dévoilé, avec mission de n'en rien dire à personne, lorsqu'il l'avait surpris achevant de se dévêtir, non pas dans la cabane de jardin, comme il aurait dû le faire, mais dans la cave aux vieilles armoires, où il avait pris l'habitude de troquer pantalon et chemise contre sa combinaison de travail. Debout face au miroir écaillé de la plus grande, l'homme était occupé à examiner les drôles d'animaux qu'il avait sur le torse, sur toute la largeur du dos et le long des bras, ventousés à sa peau, de couleurs indéfinissables, dans les bleus et les verts foncés, les violets presque noirs. L'enfant ne connaissait pas le mot tatouage, c'était le jardinier qui le lui avait appris, l'autorisant à toucher pour qu'il comprenne que ça n'était pas simplement collé, que ça ne s'était pas non plus posé là tout seul, la veille ou les jours précédents, et que puisque rien n'avait bougé depuis des lustres, rien ne bougerait jamais plus jusqu'à sa mort. S'il en était demeuré fasciné, au point de demander plusieurs fois de suite à voir les motifs ornant les bras, et uniquement ceux-là, jamais l'enfant n'aurait souhaité posséder les mêmes, on ne devait pas se sentir libre de ses mouvements avec ces drôles de filets sur le corps, on devait faire des cauchemars la nuit. Le jardinier lui avait mystérieusement confié que beaucoup de femmes adoraient les hommes possesseurs de ce genre de trésors, certaines allant même jusqu'à se faire tatouer des dragons chinois, des aigles ou des chouettes, de grands papillons exotiques, ou simplement des fleurs ou des motifs géométriques à des endroits qu'il n'avait pas voulu désigner, alors qu'on voyait bien qu'il avait sa petite idée sur la question.

De retour au fond de son lit, l'enfant avait aussitôt intégré ce nouvel épisode à ses récits, et des animaux fantastiques étaient venus s'enlacer étroitement aux humains. Non pour les étouffer : c'était un enlacement strictement amoureux, qu'il reproduisait en se dessinant au feutre des signes cabalistiques sur le ventre et à l'intérieur des cuisses, où personne n'irait regarder, pas même sa mère, à qui il arrivait parfois de contrôler l'état de ses vêtements et la propreté de son corps, mais distraitement, sans jamais insister. Elle avait d'autres chats à fouetter, et lui aussi, qui attendrait quelques années avant de faire ce qu'il considérerait toujours comme sa seconde expérience capitale. La petite bonne méditerranéenne qui avait pris du service l'année de ses douze ans lui avait paru suffisamment délurée pour appartenir à la catégorie des femmes aimant les dessins violents et obscènes inscrits sur la peau des hommes. N'en cachait-elle pas elle-même en travers de son ventre et sur ses seins ? Un jour de plein été, comme elle avait l'habitude de faire la sieste dans sa chambre mansardée aux persiennes toujours tirées à cause de la chaleur, il l'avait discrètement suivie. Elle ne l'avait pas entendu entrebâiller la porte, car elle dormait déjà et avait continué à dormir, étendue au milieu du lit

défait, ce qui avait choqué son sens de l'ordre (s'agissant d'une servante) et violemment excité en même temps. Ce drap tiré et emmêlé ajoutait au caractère à la fois trouble et illicite de la scène. Marina n'avait gardé sur elle que sa petite culotte et son soutien-gorge, légèrement rosé. Sa peau naturellement halée luisait d'une fine pellicule de sueur, dont l'odeur ce jour-là devait être celle de l'œillet qu'elle avait pressé sous ses bras, dans son cou et entre ses cuisses. Sa respiration de dormeuse soulevait régulièrement sa lourde poitrine qui semblait rouler comme deux vagues jumelles sous la houle. Il était resté regarder la jeune femme, ébloui par ce qu'il découvrait.

Puis, s'étant approché sans bruit dans la pénombre que doraient par places les fins rayons en provenance des persiennes, il s'était agenouillé au bord du lit, et à son grand effarement, sidéré lui-même par son audace, après avoir longuement contemplé la dormeuse et essayé de sonder ses rêves, il avait entrepris de faire glisser sa petite culotte sur ses cuisses, ravi de constater que le soutien-gorge n'était pas boutonné, mais posé seulement sur l'ample poitrine qu'il ne parvenait d'ailleurs pas à dissimuler complètement. C'était donc ça, une femme, une femme mûre ? C'était beau, c'était miraculeux comme un matin de Noël, et c'était pour lui, pour lui tout seul. Il pouvait effleurer, toucher, embrasser, lécher, pétrir, presser les boutons violets des seins pour en extraire un lait gras et collant, il pouvait écarter la toison épaisse en bas du ventre et entrouvrir la fente comme il faisait avec son petit porte-monnaie en plastique rouge. Il pouvait poser son sexe contre la moins écartée des deux cuisses, il pouvait le faire glisser avec beaucoup de douceur jusqu'à cet entrebâillement obscur, comme s'il s'agissait d'un jeu, dont le gain espéré lui échappait encore. Il pouvait tout puisqu'il rêvait. Il pouvait même tirer le drap sur eux, par précaution, et par respect, comme il pouvait rester couché sur elle toute la nuit, jusqu'au matin, se nourrissant de sa chaleur, transporté par la douceur soyeuse de sa peau. Il n'était pas allé plus loin que l'embrasure de la porte, qu'il s'était contenté de pousser et d'entrouvrir de quelques centimètres, et c'est dans cet espace étroit, à travers une pénombre nourrie du miel doré des persiennes, qu'il avait composé toute cette scène (comme s'il l'avait peinte, reconnaîtrait-il plus tard.) Sa désillusion n'était pas due au fait qu'il s'était contenté de regarder, et de regarder uniquement, mais à ce que l'expérience ne s'était produite qu'une seule fois. À l'avenir, Marina, qui devait se douter de quelque chose, fermerait la porte de sa chambre à clé, et il n'aurait même pas la chance de pouvoir glisser un œil par le trou de la serrure, la clé restée sur la porte lui interdisant toute échappée sur le lit, et la forme à la fois sombre et pâle qu'il croyait encore voir couchée dessus.

Il n'était pas sorti de l'anonymat du jour au lendemain. Une quinzaine d'années avaient été nécessaires avant qu'il parvienne à se faire connaître et à imposer son style. Le dispositif était chaque fois le même. Il invitait ses modèles à prendre place sur une banquette recouverte d'un drap pas toujours très propre, où il les faisait se coucher dans des postures qui pour être suggestives n'offraient rien de choquant. Ensuite il s'éloignait, et s'installait dans la pièce d'à côté, dont il avait pris soin de laisser la porte de communication entrouverte, ne se ménageant le plus souvent qu'un tout petit espace, où le corps du modèle trouvait tout juste à se profiler. Ses nus étaient furtifs, presque clandestins, dépourvus de cette glorieuse innocence où baignaient la plupart des nus célèbres, ce que ses détracteurs ne se gênaient pas pour lui reprocher. Lui se souciait peu des critiques, se contentant de dire que la peinture ne travaillait pas à abolir l'écart entre le peintre et son sujet, mais à le rendre infranchissable. Ses modèles lui en sauraient gré. Si certains artistes les maltraitaient, les déformaient, les mutilaient, si d'autres n'hésitaient pas à coucher avec, il se contentait de les épier de loin et de se laisser surprendre par eux, tout en ayant le sentiment de continuer à payer sa dette à la petite bonne méditerranéenne et au jardinier. Entre elle et l'homme secret des caves, il ne s'était jamais rien passé. S'il existait quelque chose c'était entre le jardinier et sa mère, c'est ce qu'il avait cru comprendre à certaines allusions. Que les dessins mystérieux tatoués sur le dos et les bras de cet homme aient séduit cette demi-folle (folle de son propre corps), quoi de plus naturel ? Les gribouillis de l'enfant ne l'intéressaient guère. Quant aux chichis de l'artiste, ils lui avaient toujours paru exprimer un manque d'audace et un refus de s'engager. Tout autant que sa dette à l'égard de la petite bonne méditerranéenne, il y avait donc dans la peinture du fils le dépit de n'avoir su séduire sa mère. C'est aussi pourquoi il représentait la plupart de ses sujets de loin, surpris dans des postures qu'ils ne semblaient destiner qu'à eux seuls.

Ce matin-là, la petite brune qui lui servait de modèle trouva la porte de l'atelier juste poussée. D'habitude elle frappait trois coups, comme au théâtre, et il venait ouvrir. Entendant de la musique, elle le crut occupé. Sans doute avait-il laissé la porte ouverte afin qu'elle puisse se préparer pour ce qui devait constituer sa dernière séance de pose, sans avoir à le déranger. Ce qu'elle fit, s'engageant dans la petite pièce attenante qui servait de cabine de déshabillage (quand ça n'était pas le déshabillage lui-même que le peintre avait choisi de célébrer). Lorsqu'elle fut prête, elle tira le lourd rideau la séparant de l'atelier. La banquette étant orientée du côté opposé, elle ne pouvait rien voir. C'est en la contournant qu'elle découvrit le peintre. Couché de tout son long, un bras en travers du corps, l'autre

tombant à terre, il était nu, et avait du sang sur la poitrine et sur le ventre, sur les bras et sur les mains, entre les cuisses et jusque sur les pieds. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'une mise en scène, une de ces mises en scène auxquelles il soumettait parfois ses modèles, et que la plupart n'acceptaient que parce qu'ils seraient vus de loin, dans une lumière qui ne les dévoilerait jamais en entier. L'ayant trouvé sombre et plutôt renfermé les jours précédents, ce qu'elle découvrait ne l'étonna point, même si elle le connaissait mal. Se consacrant exclusivement à son art, il ne semblait pas avoir d'autre vie que celle-là et ne quittait jamais son atelier, les mauvaises langues prétendant qu'il se nourrissait de pigments, à défaut de pouvoir le faire d'amour et d'eau fraîche (pour l'eau fraîche, on repasserait).

Le suicide ne laissait guère de doute, la femme ne serait pas inquiétée, mais on l'interrogerait, et pas seulement la police. Elle était la dernière à avoir vu le peintre vivant, la première à l'avoir vu mort, et elle avait été représentée sur ce qui serait sa dernière œuvre. Et puis il y avait l'aveu. Elle avait bien vu qu'elle le perturbait, mais ne s'attendait pas à l'entendre dire qu'elle lui rappelait quelqu'une : elle avait pensé qu'il devait avoir une fille de son âge, morte ou abandonnée, en tout cas perdue, qu'elle lui remettait douloureusement en mémoire. Rompant avec ses habitudes, il avait installé son chevalet à moins de deux mètres, ce qu'il ne faisait jamais. Mal à l'aise, elle avait tenté d'échapper à la pression en fermant les yeux, et sans doute l'avait-il compris car il lui avait donné un petit coussin à serrer contre son ventre. Il l'avait représentée ainsi, son petit coussin sur le ventre, et ça n'est qu'après, comme ça ne suffisait pas, qu'il avait aspergé la toile de peinture rouge avant de la signer au cutter.

Le monde du dessous

Marianne Desroziers

Avant de vivre sous terre, il vivait dans la forêt. Comme les Enfants Perdus de Peter Pan. Pourquoi la forêt ? Parce qu'il n'y avait pas de place pour lui ailleurs. La peur d'être découvert, chassé ou mis en prison, l'avait finalement poussé à la quitter. Il ne se rappelait plus quand il avait décidé de migrer dans le souterrain. Celui-ci était peuplé d'une faune bigarrée, composée en partie de vraies ordures — violeurs et meurtriers en cavale, anciens détenus incapables de se réinsérer après vingt ans de prison, extrémistes et illuminés de tous poils prêts à tuer pour leurs idées –, mais surtout de pauvres et de paumés. À trop vivre là-dessous, vous perdiez vite toute notion du temps, de l'espace… et même du sens commun. Beaucoup étaient fous, sans que l'on se souvienne bien s'ils étaient là parce qu'ils étaient fous ou s'ils étaient fous parce qu'ils étaient là. Vos yeux s'habituaient très vite à l'obscurité : quand vous sortiez à l'air libre, vous étiez éblouis et presque aveugles pendant un moment. De toute manière, les habitants du souterrain ne remontaient que rarement à la surface. Au début, certains tentaient des incursions diurnes dans le monde du dessus, pour voir leur proches ou chercher du travail. Rapidement, ils comprenaient que non seulement il n'y avait pas de travail pour eux dans ce monde-là, mais qu'en plus ils n'y étaient pas les bienvenus. Leur seule famille désormais était celle du monde du dessous.

La vie s'y était organisée autour de clans, à la tête desquels on trouvait naturellement les plus forts, les plus persuasifs ou les plus charismatiques — il n'en faisait pas partie. Un œil extérieur aurait été étonné par le fait que rien ne semblait leur manquer. Ils étaient aussi bien meublés et équipés en technologie que les travailleurs précaires du monde du dessus. Et pour cause… ils faisaient leurs poubelles, récupérant vieux canapés aux ressorts distendus, commodes bancales, chaises qui auraient eu besoin d'un bon rempaillage ou ustensiles de cuisine à demi rouillés. Pour se nourrir, ils organisaient des expéditions régulières durant lesquelles ils rapportaient ce qu'ils trouvaient de comestible dans les bennes à ordures des immeubles, des restaurants et des banques alimentaires : légumes abîmés encore consommables à condition d'en couper la moitié, yaourts périmés ou entrouverts, œufs plus très frais, viande quasiment avariée mais mangeable si l'on avait l'estomac solide — ce qui était leur cas.

Quand se propagea la rumeur d'une rafle policière en forêt, pour détruire les installations en place et arrêter les clandestins vivant sous des tentes de fortune, il prit la décision de s'en aller. Il avait erré dans les rues de la ville trois jours durant sans rien manger ni boire, dormant à peine quelques minutes sur l'un des rares bancs publics encore existants — les autres ayant été détruits afin d'éviter que des gens comme lui ne s'y reposent. Il avait entendu parler du monde du dessous, sans être convaincu de son existence... il en trouva l'une des entrées par hasard, alors qu'à bout de force il s'apprêtait à dormir sur une bouche d'égout. Il entendit frapper de l'autre côté. Il crut rêver. Il ne rêvait pas. Une créature sortit des égouts. Ce n'était pas un monstre comme il l'avait imaginé pendant une seconde. Hormis de petits yeux de taupe, l'homme lui ressemblait comme un jumeau. Sa voix était nasillarde : « Si tu n'as pas d'endroit où dormir, viens, on a des lits dans le monde du dessous. » Harassé, il saisit la chance qui s'offrait à lui de dormir à l'abri et — espérait-il — en sécurité. L'homme le guida à travers des tunnels suintants et étroits qui s'enfonçaient dans l'obscurité, une lanterne chancelante à la main, jusqu'à un lit individuel avec draps et couvertures. « Dors, demain je te présenterai les autres. » Il sombra aussitôt et ne se réveilla que douze heures plus tard, affamé comme jamais. Assis dans un coin, son sauveur de la veille lui demanda s'il avait bien dormi et il acquiesça d'un sourire — cela faisait longtemps qu'il n'avait pas souri ainsi à un être humain, à un chien peut-être... L'homme l'emmena ensuite dans le dédale du souterrain, et il eut du mal à réaliser qu'on était le matin alors qu'il faisait si noir. Ils arrivèrent dans une vaste salle cimentée, au sol étrangement propre, devant une table où une vingtaine de personne était attablée autour du petit déjeuner. Chacun se présenta : aucun n'avait de vrais noms ou prénoms, seulement des surnoms plus ou moins infamants, pareils à des Indiens de pacotille, tels que « Pue-des-pieds », « Gros Pif », « Oreilles en choux-fleurs », « Ronfleur », « Péteur », etc. « Et toi, c'est quoi ton nom ? » « J'ai pas de nom. » « T'inquiète, on t'en trouvera un. »

Il regretta longtemps sa forêt, l'odeur des pins après la pluie, des champignons, le bruit des feuilles sous ses pieds, les couleurs de la mousse, des branches, l'aspérité des troncs. Dans le monde du dessous, son monde désormais, ça sentait la cave et les corps mal lavés. Il n'avait nul autre endroit où aller, alors il s'habitua — on s'habitue à tout. Il vécut presque un an de la sorte, intégré au groupe sous le nom de « Grosse Tête » depuis qu'il avait évoqué le film « Stalker » de Tarkovski. Pour occuper ses journées, il jouait aux cartes avec les autres, lisaient des livres trouvés dans les poubelles ou les jardins publics, écrivait son journal sur du vieux papier de récupération, coupé à bonnes dimensions puis relié avec de la ficelle.

Quand la maladie frappa, il fut le premier touché. Certains dirent que c'était parce qu'il était le dernier arrivé et que son organisme n'avait pas eu le temps de s'adapter à son nouvel environnement. D'autres affirmèrent qu'il était peut-être déjà malade en arrivant, ou qu'il avait amené ici la maladie du monde du dessus, avec sa manie de se promener dans les parcs et d'observer les gens normaux qui lui rappelaient sa vie d'avant. Il perdit d'abord ses cheveux, par poignées entières, puis ses poils, tous ses poils ; ensuite ses dents de déchaussèrent et ses ongles tombèrent. Il maigrissait à vue d'œil. Il mourut par une après-midi d'été ensoleillée, sans même savoir quel temps il faisait dehors. Il quitta ce monde avec l'odeur enveloppante de la forêt et l'image du visage anguleux de sa mère.

Après sa mort, le reste du monde du dessous fut atteint à son tour. Un par un, ces hommes dont personne ne soupçonnait l'existence disparurent dans la noirceur du souterrain. C'est ainsi qu'en quelques jours le peuple du monde du dessous s'éteignit dans l'indifférence générale. Le journal de « Grosse Tête », retrouvé par des employés de la voirie près d'une bouche d'égout, est la seule preuve à ce jour que ce peuple ait jamais existé. Il est entreposé depuis des années dans une enveloppe de papier kraft portant le sigle « KP-6053 », quelque part au sous-sol d'un bâtiment municipal où personne ne va plus.

Orpailleur

Stéphane Werth

Un soir, le téléphone a sonné chez moi.

Une voix : « Il est pas r'ssorti, faudrait qu'tu viennes. »

Sur la route. Je tape plusieurs fois de mon poing sur le tableau de bord, d'une colère vaine et sans adresse. Je cogne encore et encore, à me faire mal. Ça devait arriver un jour. On lui a dit pourtant. Dit et redit. Mais cette fois, ça y est, c'est lui.

Francilienne, A6, A10, Clermont, suivre Orléans.

Dans la nuit noire nouée des phares des bandes blanches, de la pluie, mes mains arrimées au volant, des bandes blanches, pas même la radio, pluie, colère, des bandes blanches, des phares, mes mâchoires hurlent, des bandes blanches, voyants aveugles, ma nuque est raide, des phares, des bandes blanches. Une vraie maladie, une obsession, je crois qu'il n'y a pas d'autres mots. Toujours vouloir aller sous terre, comme ça. Il y aura tout sacrifié. Son mariage, la famille qu'il s'était construite péniblement. Et peut-être sa vie. Mais pourquoi ? Dans le noir des phares, des bandes blanches, des bandes blanches. Des bandes blanches.

Ticket.

Ça ne lui a pas suffi tous ces drames ?

La première fois, c'était dans le fond de notre jardin, des dizaines de kilomètres de galeries abandonnées des hommes. Une carrière, sa carrière. Un jour que nous étions partis en vacances, des gamins s'y étaient perdus. Pour de vrai. Ils avaient été retrouvés deux semaines plus tard. Deux cadavres et un presque zombie. Je les connaissais, les deux qui sont morts. Deux grands de mon école, deux frères, et le troisième un cousin venu pour les vacances. Dans le noir absolu, une chute et deux agonies. « Terminé », a dit le maire à mon père quand nous sommes rentrés. « On ferme ! Trop dangereux, on rebouche tout. On ne veut plus que nos jeunes aillent là-dedans. » Mes parents ne m'avaient rien dit des circonstances, rien. Mais j'ai su. Des choses horribles ont circulé dans la cour de récré.

La fois d'après, c'était dans les médias. Une histoire d'enfant tombé dans un puits très étroit quelque part en Italie. On lui descendait des cordes, on creusait un puits parallèle plus large, on avait même fait venir un jockey pour sa petite taille. Et puis il y en a eu d'autres encore, écrasés par des rochers, ou qui avaient creusé avec leurs mains pendant des jours

et qu'on avait retrouvés des années après. Tous ces accidents sous la terre ont longtemps peuplé mes nuits d'enfant. Et lui a continué.

Péage.

Comment on respire dans le noir de la terre ?

Après la condamnation de la carrière, ça s'était mal passé à la maison. D'ailleurs je crois que depuis toujours mes parents ne s'entendaient plus. Alors mon père est parti dans le sud, recommencer sa vie. Un jour il est venu me chercher. C'était pendant les grandes vacances. Je me souviens avoir beaucoup pleuré. J'avais douze ans, très peur de lui, et encore plus du noir sous la terre. Je lui ai dit non, sans oser le regarder, et il est reparti chez lui par le premier train, seul. J'ai été soulagé juste après. Mais je ne l'ai pas revu de longtemps. Est-ce qu'on se rend compte quand on a douze ans ?

Je gueule pour moi, tout seul encore, sur cette route. Dans la nuit. Terminé, c'est français pourtant ! Surgissant de derrière moi, une lumière blanche et terrible s'abat sur ma colère qui se rétracte comme une bête dans la nuit. La lumière m'a doublé et s'est enfuie, rouge et brillante.

Maintenant ça va mieux. Parce qu'une colère ça ne peut pas durer des heures, comme ça, dans la répétition des phares et des bandes blanches. Sans mon père à engueuler. Mais je sens que tout est encore là. Comme à côté de moi, sur le siège. Ma main me lance.

Péage.

Après Clermont suivre Millau.

J'espère qu'il va ressortir. C'est peut-être déjà fait ?

En arrivant au petit matin dans ce village de l'Aveyron, je vois des spéléos, des pompiers et des gendarmes. Je comprends que non. En arrêtant le moteur, j'ai la sensation que mes tympans sont restés quelque part sur la route et qu'on m'appuie très fort sur le bas du front, derrière les yeux, comme après une apnée ratée.

Jacky, l'ancien mineur qui partage avec mon père le sourire des excavés, se met à tout me raconter avec son accent de picard pressé, affamé de ses propres mots comme Cronos de ses enfants. Il me dit leur marche d'approche, l'entaille dans la roche, la petite mare d'eau claire, mon père arrivé le premier, les deux autres peinant à reprendre leur souffle avec toutes leurs bouteilles de plongée sur le dos, mon père faisant le tour, hissé sur la pointe des pieds, à la recherche du passage. Premier à l'eau, il s'est posé sur le fond, s'est approché de l'étroiture. Il a dû s'aplatir pour passer les bras, puis la tête, et expirer de son mieux pour engager la poitrine. Ses bulles ont disparu. Il était passé.

Depuis, il n'est pas ressorti.

Je gueule :

— Qu'est-ce que vous foutiez là-dedans ? Vous avez rien d'autre à foutre, sans déconner ! Y a les pompiers cette fois, vous avez gagné, bravo !

D'un seul coup la tête me tourne, j'ai des étoiles dans les yeux, je crois tomber. Jacky me rattrape.

— Va t'reposer, répond-il doucement. Va t'reposer que j'te dis ! Ça sert à rien d'être lo. To roulé toute el' nuit, faut qu'tu sois en form' pour quin ils vont el'sortir. Tiens, prends c'te clé, c'est not' mobil-home au camping qu' t'arrives d'en haut. J't'âppelle si i's'passe quê'que chose. Tu t'sers dins el'frigo ! me lance t-il en me poussant dans ma voiture.

Au premier virage, je m'effondre sur mon volant en pleurant.

Dans le mobil-home, je m'allonge sur le lit de mon père, parmi ses affaires et cette odeur doucement poivrée de mon enfance. Je connaissais bien l'esprit du Spéléo Secours Français. Ils chercheraient tant qu'ils ne l'auraient pas trouvé. Ma main me lance.

Il y a cet œil. Immobile et rouge. Énorme. J'ai l'impression d'être dans une grande pièce vide de meubles, blanche du sol au plafond, je sais qu'il y a une porte mais je ne la vois pas. Tout serait bien s'il n'y avait pas un lapin autour de cet œil, un lapin énorme et tout blanc, encore plus que la pièce, un lapin qui doit peser dans les cinq cents kilos, un lapin qui aurait pu être beau s'il n'était pas inquiétant, s'il n'envahissait pas tout l'espace devant moi, s'il ne me fixait pas comme ça, sans bouger, avec ses grands yeux rouges sans pupilles, il me regarde, c'est sûr, il ne regarde que moi, et que pense t-il ? pense-t-il seulement ? mais s'il ne pense pas c'est encore plus inquiétant, il est peut-être capable de tout, et voilà que quelque chose se met à se déformer dans ce lapin énorme et tout autour de lui, comme une image qu'on tord et tout ça me donne la trouille, j'ai envie de m'enfouir, mais lui est toujours là, sorti de son terrier, gigantesque, devant moi, à me fixer, sans arrêt, sans un signe, peut-être va t-il se décider à bouger, je saurais quelque chose de lui, de ses intentions, s'il en a, je pourrais réagir, courir, faire face, mais décidément non, il ne bouge pas.

Je sursaute. Franc soleil d'après-midi. Pas d'appel. Je fonce.

Dès mon arrivée, je sens de la fébrilité. Pas de nouvelles de mon père, mais une information quand même, la décrue a commencé.

À mon tour, j'emprunte le chemin escarpé qui mène jusqu'au bord de ce trou du plus vite que je peux, et arrivé en haut, essoufflé, je vois la mare, je me hisse sur la pointe des pieds pour voir ce fameux passage. Seulement après je vois le cordon, et derrière les plongeurs, avec leurs bouteilles soigneusement alignées sur une bâche, et puis trois gars autour d'un émetteur.

Les plongeurs du Spéléo Secours Français sont entrés, un par un, par cette étroiture d'où s'échappait comme de la boue. Je suis redescendu vers la mairie très inquiet. Et le moment est arrivé où l'on a su.

Sur la place du village, parmi les spéléos, une voix forte, soudaine, puis d'autres voix qui se mêlent suivies d'un profond silence, et la même voix forte, à nouveau, qui demande de répéter.

« Il est vivant, vivant ! »

Ils l'ont retrouvé, réfugié dans une cloche à peine plus grande que lui, pris entre céphalées et somnolences, et l'ont extirpé de force.

J'ai pu voir son visage blanc, barbu et souillé de boue après presque deux jours sous la terre.

*

« Vous êtes de la famille ? » Épuisement et intoxication au $C0_2$, me dit l'interne. Rien dont on ne se remet pas. « Mais s'il vous plaît, ne restez pas trop longtemps. » Du coup, j'hésite. Dans le contre-jour de cette fin d'après-midi, j'ouvre la porte, sur une maigre silhouette recouverte d'un drap blanc. Un gisant.

Mais voilà que le gisant s'anime, ferme la bouche et bascule la tête dans un soubresaut du monitoring. C'est bien mon père. La main encore sur la poignée, la gorge me serre soudain. Il me paraît si seul dans son sommeil.

Mon regard s'affaisse, tombe sur mes pieds, puis reprend courage et remonte vers lui dans ce lit à grands barreaux chromés, avec ce suspensoir qui me fait penser à celui d'un enfant malade.

Le contre-jour s'estompe. L'instant n'a pas été long. Il faut que je sorte, que je referme la porte aussi doucement que je l'ai ouverte et que je retourne dans la pénombre du couloir. Quelque chose se tord en moi, il y a du trop qui m'oppresse et me fait demander de l'air à grandes goulées.

Dans le couloir, je frotte ma main. Une odeur rance et puissante d'antiseptique monte du linoléum gris pour venir me brûler le pharynx. Sur la route, j'avais envisagé ça. Mon père sur son lit de mort. Et l'esthétique de la scène.

La petite cafétéria de l'hôpital me fait penser à une église où quelques fidèles se sont émiettés dans un recueillement solitaire, la tête penchée vers leurs plateaux, leurs pensées tournées vers l'au-dessus et les malades qui s'étagent. Tout me paraît suspendu, les voix, les gestes, les boules lumineuses qui descendent d'un plafond très lointain. Le silence patrouille.

Du bout de ma cuillère, j'émascule une part de flan jaune et bien compact que j'arrose de coca, tout en triturant mes remords mêlés de honte. La pâtisserie est paraît-il une science exacte. Les mêmes ingrédients conjugués aux mêmes procédés produisent toujours le même résultat.

Je crois que je ne comprendrais jamais son obsession à aller sous la terre.

Je me souviens bien de son empressement, de sa hâte à mettre ses caoutchoucs et à prendre sa pile pour y aller, « là-d'dans ». Presque une fièvre d'orpailleur à se faufiler par cette ouverture mal rebouchée du fond du jardin, le soir, après le travail, avant de revenir, parfois longtemps après que je sois couché. Ouverture qui m'était interdite, entrée sombre découpée dans la roche claire, porte découpée dans la falaise, lourde, lourde paroi de métal, cadenassée. Centimètres d'interdit.

Orpailleur, mon père ?

Moi, il m'appelait son petit prince. Dans les lettres qu'il m'envoyait, même les courtes. Au téléphone aussi, les quelques fois où il m'a appelé.

Le maire lui a dit non, vous n'y retournez pas dans cette carrière, on rebouche. Ma mère lui a dit non, tu ne reviens plus à la maison. Et moi je lui ai dit non.

J'ouvre la porte à nouveau. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir se dire ?

En fait c'est lui qui m'a parlé, longuement. Je l'ai écouté, comme si j'étais redevenu un petit garçon. Il m'a parlé de sa carrière, comment ils l'avaient étouffée à petit feu, avec du remblai, du béton et des parpaings à toutes les entrées répertoriées de la commune. Et de son fils qu'il avait vu prendre un chemin différent du sien, tellement différent.

En même temps qu'il me parlait m'est revenu un souvenir très fort. Le souvenir du grenier de mes grands-parents dans cette vieille bâtisse de la Drôme. Un grenier immense. Il y avait cette longue corde qui montait jusqu'à la poutre faîtière, et puis cette partie du toit emportée par un obus pendant la guerre et remplacée par une verrière qui lui donnait une luminosité rassurante. Il y avait cette caisse de bois avec la mention « EXPLOSIFS » en gros et qui nous avait tant fait peur. Il y avait ce vieux sommier devenu trampoline, et des objets étranges, inconnus, et puis tous ces interdits : de toucher, de grimper, de marcher sur la partie du plancher en plexiglas là où l'obus avait terminé sa course. On en rêvait entre les vacances, de ce grenier, on y jouait à cache-cache dans nos têtes toute l'année, on montait des expéditions au trésor. À plusieurs mètres au-dessus du sol, il y avait cette ouverture improbable. Un chambranle sans porte ni escalier, haut perché dans un mur, donnant sur le sombre d'une pièce inconnue.

— Y a quoi là-haut ?

— Rien !

— Y a rien ?

— Non, et en plus c'est dangereux, on ne peut marcher que sur les poutres, nous répondait-on invariablement.

Non, il n'y avait pas rien, nous on en était sûr ! Il y avait forcément quelque chose là-haut, un secret, un trésor, un fantôme peut-être mais quelque chose.

On promettait :

— On sera sages, on marchera bien sur les poutres !

— Non.

Peu de temps avant que mes parents ne se séparent, j'étais monté dans le grenier. Une grande échelle en bois donnait en plein sur cette absence de porte. Mon père était monté là-haut. Sans réfléchir, j'ai gravi un barreau, puis deux, puis trois, jamais je n'étais monté aussi haut. Je me suis arrêté au quatrième, fébrile. Je n'ai pas le droit, mais je veux y aller, je ferai bien attention, promis, je marcherai sur les poutres, alors j'appelle : « Papa ! », pour être sûr qu'il m'autorise, pour qu'il me réponde un « Je suis là » qui aura valeur d'autorisation, mais pas de réponse, alors je monte quand même, c'est bon, j'ai demandé l'autorisation, j'ai le droit, ce n'est pas de ma faute si on ne me répond pas, et là je le vois passer sa tête à travers l'ouverture.

Il me stoppe d'un « Je descends » qui me glace le dos.

J'insiste :

— Y a quoi là-haut ?

Il ne relève pas et amorce sa descente en me tournant le dos. J'ai eu le temps de voir sur son visage l'expression de quelqu'un pris en faute.

Sur son lit d'hôpital, mon père s'est arrêté de parler. Je suis pris d'une émotion. Il vient de se passer quelque chose. Je crois que j'ai compris. Pour sa carrière du fond du jardin. Pour ce monde mystérieux de sous la terre. Son obsession pour le caché qu'il peut pointer du doigt en disant : « Là, il y a quelque chose, ça continue ». Son or à lui.

Je comprends aussi ces regards que j'ai portés pendant trente ans comme un réflexe tout en haut de la maison où mes grands-parents ne sont plus, juste en dessous du toit, sur ce pan de mur derrière lequel se niche cette pièce à jamais mystérieuse. J'ai compris.

Nuages d'en bas

Jacques Cauda

J'ai un temps habité une maison étrange qui tenait de l'underground. Une maison intestinale. Elle s'élevait sur trois étages, dont un seul donnait sur la rue. Les deux autres s'enfonçaient dans le secret qu'une ville sait conserver à jamais. Cette maison était tenue par une sorte de gouvernante qui avait été choisie pour sa laideur. Oui, avec celle-ci, m'avait dit la maîtresse du lieu, le risque vous semblera plus court, infime, à moins que vous ne vous enfermiez tous les deux dans le noir comme Héliogabale enfermait ses amis avec de vieilles Éthiopiennes dans des chambres obscures, leur disant que c'était des femmes d'une extrême beauté, et que vous laissiez galoper votre imagination…

Elle était vêtue d'un grand tablier bleu et d'une blouse à carreaux qui descendait à la lisière de ses chaussettes montantes, des chaussettes en nylon qui baguaient ses grosses jambes à la hauteur des creux poplités. Ces creux, pour un œil longuement exercé, pouvaient se donner comme ces fameux trous d'Archipenko, trous d'espace circulant entre des formes géométriques croisées. On pouvait également songer à Tatline et à ses reliefs angulaires par lesquels ces mêmes trous d'espace, poussés à s'intégrer à l'ensemble de la construction, rendent le Vide interchangeable avec le Plein. Pour le reste, ma mémoire l'a oublié. Je me souviens seulement qu'elle inquiétait les enfants et les animaux quand elle quittait la maison pour la rue.

Deux autres créatures habitaient avec moi, l'une s'appelait Vesnine et l'autre Popova. Deux chats que la maîtresse du lieu m'avait présentés d'un air entendu, alors que j'étais aussi embarrassé qu'un voyageur est surpris devant Moscou quand il découvre les maisons basses cachées dans une ondulation du sol, tandis que les flèches aériennes des clochers, des palais et des vieux couvents s'élèvent comme des mâts planant dans le ciel. Oui ? Pankratev ? Protopopov ? Pesehonov ? Plekhanov ? Vassiliev ? Veline ? Vyrouboua ? Vinnitchenko ? Mais pas de Vesnine ni de Popova qui était tout noir, noir sur fond noir, les yeux verts, tandis que Vesnine, chat siamois, avait les oreilles, le masque, les bottes et la queue couleur cacahuète grillée, l'empêchant de prétendre au ton blanc sur fond blanc, signal d'une évolution à partir du rien libéré.

Ces deux chats étaient curieux de mon existence, mais comme souvent le sont les chats, curieux avec une infinie distance. J'avais même la désagréable impression qu'ils me regardaient comme si j'étais un raisin

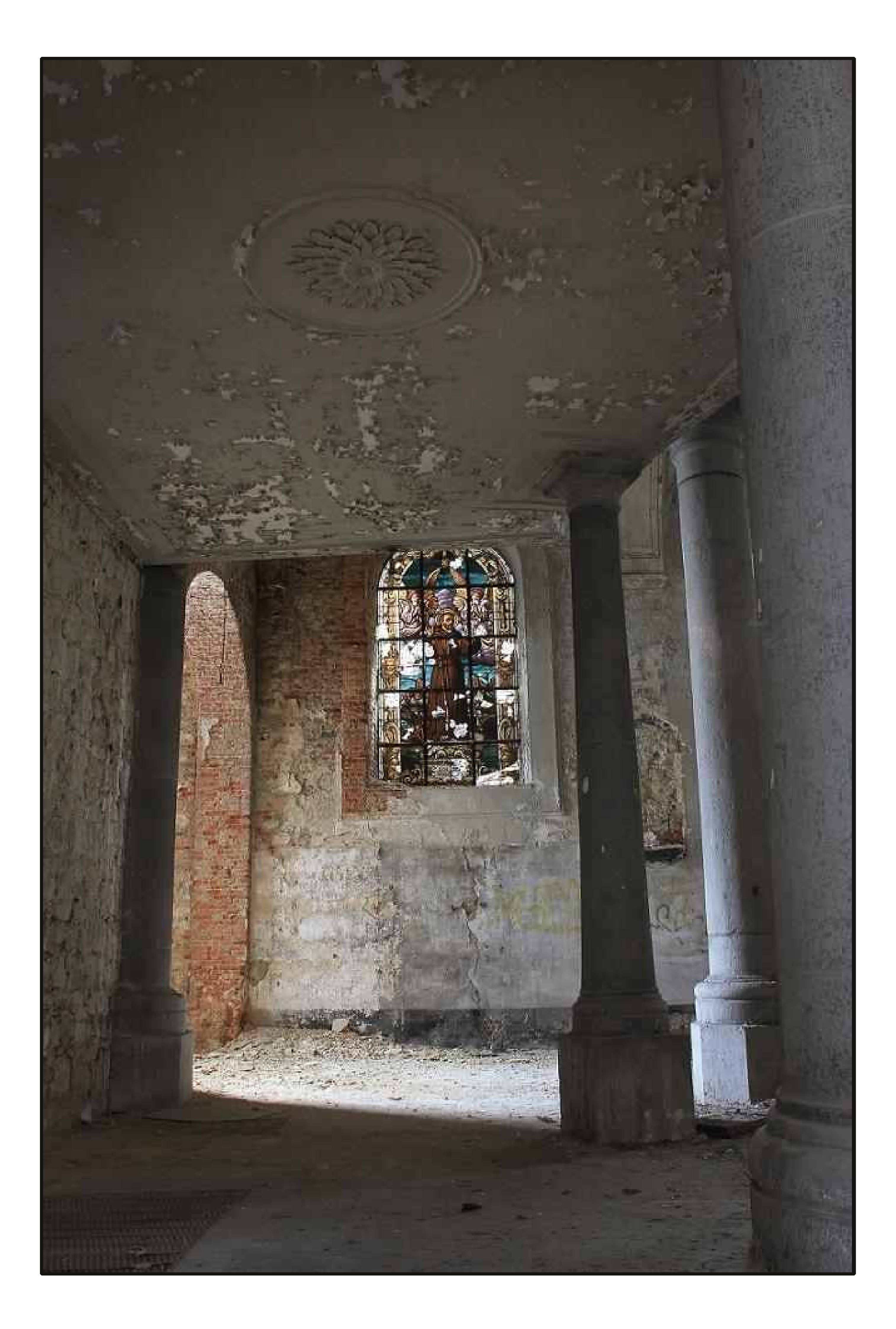
aigre ou un poisson malade le ventre en l'air. Impression qui s'accentuait quand je descendais au tepidarium prendre mon bain quotidien. Là, ils évaluaient ma nudité, le sourcil froncé, affichant leur dédain en me montrant non pas comme ils me considéraient, mais combien ils me considéraient. Leur façon de voir me rappelait ce que Matisse disait d'un kilo de vert, qu'il était plus vert qu'un demi-kilo... Ainsi j'étais d'autant plus nu, et à leurs yeux et aux miens qui me regardaient dans la glace en grinçant des dents.

Après mon bain, je descendais au deuxième sous-sol qui n'était composé que d'une pièce, où j'attendais assis en grillant des cigarettes dont les fumées faisaient un grand nuage au-dessus de ma tête, un grand nuage blanc comme un ciel de peinture masque l'irreprésentable infini en même temps qu'il le désigne : j'attendais que la maîtresse du lieu apparaisse seulement vêtue de ses chaussures comme elle me l'avait promis lors de mon emménagement. J'étais là, soufflant mes cigarettes d'ennui, parfois emporté vers le sentiment océanique de l'infini (échafaudage de mon imagination et de la fumée mêlées) mais dont l'improbabilité donnait aux dieux du logis l'occasion de se délecter de mon attente qui, les jours passant, semblait aussi vaine que moi qui m'engluais peu à peu. Et plus les jours passaient, et plus je descendais dans ce que Spinoza appelle les actions négatives, comme celles de massacrer Popova et Vesnine dont je ne supportais plus l'ironie.

Et puis, un jour, un matin, une nuit, qui sait ?, au faîte de mon ciel d'égout, gratté d'escarres et de fosses d'aisance qui peuplaient maintenant mon corps et mon esprit, je passais enfin dans l'autre monde, là où l'on rencontre sa vérité, sa propre vérité intime. Le noir se fit, et mes nuages de fumée noire me portèrent vers ce qui m'attendait...

Secrets d'alcôve par Barbara Albeck







Ève du sous-sol par Antonia Bellemin





Le secret de l'ours Flaubert

Pierre-Axel Tourmente

Il s'agit dans cette rubrique de construire une nouvelle sur le thème de l'uchronie, inscrite au sein d'un univers possible à partir d'un point de divergence quelconque dans l'Histoire.

« Ah ! mon pauvre Flaubert ! voilà autour de ton cadavre des machines et des documents humains dont tu aurais pu faire un roman provincial. »
Goncourt, Journal, 1880

Il est arrivé un matin. Je me souviens, c'était un mardi, un mardi matin. Il a tapé à la porte plusieurs fois. Je me souviens, c'était un mardi, parce que le mardi je bosse pas. Je me souviens même très bien : j'étais en train de boire un café et de fumer un joint en contemplant derrière la croisée un petit moineau qui picorait les miettes de pain que je lui avais laissées, parce que le mardi sur la terrasse je laisse des miettes de pain. J'ai le temps. Je bosse pas.

Ça m'a fait drôle... je veux dire... c'est pas tous les jours.

D'abord, quand j'ai ouvert, c'est son accoutrement qui m'a surpris. Le bonhomme, caché derrière une énorme moustache en guidon renversé, portait une ample redingote en poil de castor sous laquelle était ajusté un petit gilet de serge noir, ceint au col par une cravate nouée. J'avais jamais vu un truc pareil !

Une chaînette pendait du gousset, aiguillant le regard vers un pantalon en lin blanc dont les plis et les ourlets, finement travaillés, descendaient, rectilignes, sur une paire de bottes vernies. J'ai halluciné !

— Bonjour monsieur, avançai-je alors, en lui tendant ma main timide.

— Bonjour, s'inclina le visiteur en me tendant sa main gantée, je me présente... c'est-à-dire (la voix tremblait sous le poil de la moustache peignée), c'est difficile... moi-même, voyez vous... je ne comprends pas... enfin oui, je comprends... mais c'est-à-dire, comment me suis-je retrouvé là ? Ça, je ne comprends pas. J'étais en train d'écrire à Bouilhet (1), voyez-vous... disons... voilà... je m'appelle Gustave Flaubert !

Deux lymphatiques paupières, surmontées par deux sourcils sincères couvrant deux petits yeux bavards, avaient accompagné la voix

1 Louis Bouilhet (1822-1869), poète et dramaturge français, ami et condisciple de Flaubert.



pour l'infléchir ; quelque chose qui disait un passé perdu dans ce visage : deux tabagiques bajoues, un front révolu et luisant, un visage replet, deux touffes de cheveux cirées. La touche, anachronique, presque aristocratique, forçait l'attention.

— Je suis monté dans la voiture après avoir dit au revoir à cette pauvre vieille mère, et alors je ne sais pas ! La voiture était tirée par une rosse et la rosse s'est emballée ! À la maison, le Crocodile (2) venait de m'écrire et je m'apprêtais à rejoindre Du Camp (3) à Paris... et le paysage, s'est emballé au niveau de Vernon ! et alors bientôt Paris ne fut plus Paris, mais d'immenses colonnes de voitures sur d'immenses laisses de bitume sous d'immenses bâtisses et... de partout... alors de partout, des bruits ignobles... des orages ignobles... des ouragans de bruits énormes... comme mille locomotives dans le port du Havre !

Il s'échauffait à mesure sur le pas de ma porte, comme si une attaque de nerfs à nouveau lui venait. Morcelé, le propos paraissait pourtant cohérent. Je l'invitais à entrer. Le séjour sentait la marijuana. L'épileptique eut un mouvement de narine, épongea son interminable front, et, sans perdre de temps, essoufflé, posa ses grosses fesses sur une chaise.

— La voiture s'est arrêtée à deux pas et j'ai frappé à votre porte, monsieur... et le cocher n'était plus là... il n'y avait plus que la rosse paissant... et la diligence, mon bon monsieur... dans la forêt... je me présente... Gustave Flaubert... je veux rentrer chez moi ! Impérativement !... je veux rentrer mon bon monsieur, en Normandie, chez moi !... je veux revoir ma mère...

À ces mots, le cendrier toussa et libéra un rot de fumée. Un rai de soleil amplifia son rayon. Le nuage, rond d'abord, oblong aussitôt, s'irisa et s'immobilisa un instant. Derrière la gaze opaque, l'homme-plume avait saisi sa lourde tête à demi effarée.

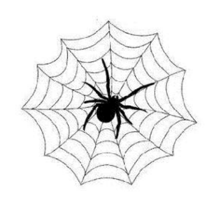
— ...et ma bonne vieille qui a toute la maisonnée à s'occuper... le personnel, voyez-vous ! reprit-il aussitôt. Et cette bonne Caro qui doit me chercher maintenant... et le bouquin, voyez-vous, le bouquin !... L'ennui, c'est que vous ne pouvez rien faire. C'est cela qui est embêtant, monsieur. J'ai maudit mon siècle et je suis puni, c'est cela qui est embêtant !

Derrière la vitre du poêle, une flamme achevait une bûche, la suçait, avide, avait ôté l'écorce, l'avait déshabillée ; et, désormais, s'attaquait vorace à l'os du bois veineux. L'ombre massive du Normand faseyait avec la flamme, tandis que dehors, farouche, l'oiseau plantait son bec nerveux dans la mie rassie.

— Il faut que je vous dise... un secret... un secret d'alcôve, monsieur... c'est-à-dire que je vous avoue...

2 Surnom donné à Victor Hugo par Gustave Flaubert et Louise Colet.

3 Maxime Du Camp (1822-1894), écrivain et voyageur français, ami de jeunesse de Flaubert.



Le soleil diminua de force dans le ciel bleu. Les yeux du géant s'y cramponnèrent un instant puis revinrent sans me fixer. Porté par le vent d'est, le mugissement douloureux d'une autoroute lointaine se mêlait au ronronnement disgracieux du frigidaire. C'était une plainte continue. Un bruit sourd, syncrétique et suspect. C'était la plainte d'une époque habituée au raffut.

— L'institutrice... Juliet Herbert... j'avais promis... mais ça n'a pas été facile, vous comprenez... ça ne se faisait pas alors... maman aurait eu trop de chagrin...

Je l'écoutais s'épancher, silencieux.

Le viking, blessé par la pesanteur du secret, avait perdu son éloquence, son ordinaire jovialité.

— Il a fallu choisir, monsieur. L'œuvre ou l'enfant...

Ses pensées, comme l'étoupe, formaient une pelote d'où s'extirpaient quelques mots, à peine audibles. L'animal ânonnait.

— L'impérieuse tranquillité... l'impérieuse tranquillité nécessaire à l'œuvre...

Désormais, il n'était pas difficile d'y voir clair. Gustave Flaubert entretenait depuis deux ans une relation avec une gouvernante anglaise employée à Croisset, Juliet Herbert. Cette dernière, suffisamment instruite, était aussi la préceptrice de Caroline, sa nièce. Le tonton, dépistant chez la jeune femme de véritables qualités littéraires, avait traduit avec elle « Le Prisonnier de Chillon » de Byron. Il était même question de traduire « la Bovary », encore inachevée, lorsque Juliet était tombée enceinte.

« L'horloge de l'église sonna deux heures. On entendait le gros murmure de la rivière qui coulait dans les ténèbres » : tel était le passage qu'il gueulait comme un damné au milieu du cabinet de travail lorsqu'elle lui avait annoncé la nouvelle, avec derrière les cheminées des usines, les innombrables clochers de Rouen et le fleuve, un bras de la Seine.

— Enceinte, Gustave. Je suis enceinte !

Et il s'était interrompu, les bras avachis le long de sa tunique en coton de Nubie. Il avait laissé tomber la plume d'oie et le brouillon. Il avait pensé à la mère, il avait pensé à l'enfant, et il avait pensé à cette pauvre Emma Bovary.

Deux jours plus tard, la gouvernante avait quitté Croisset par la ligne Rouen-Dieppe.

On avait raconté à Mme Flaubert, la mère dévouée de Gustave, que Mrs Herbert, la mère désargentée de Juliet, rappelait sa troisième fille auprès d'elle, toutes affaires cessantes, sans donner plus d'explications.

Il l'avait regardée s'éloigner ce jour-là, depuis la fenêtre de sa chambre, dans l'allée bordée d'ifs et de tilleuls. Déjà, sa robe en popeline



légère imprimée d'églantines et son ombrelle fleurie ne formaient plus qu'une tache au milieu des pâturages.

Quand elle eut quitté définitivement l'horizon bucolique, il se remit à écrire ; et jusqu'à ce qu'il emprunte la diligence pour Paris et qu'il frappe à ma porte, l'anachorète avait conservé son secret, poursuivant seul et ivre de phrases sa tâche de Sisyphe.

— Il faut vous dire, monsieur, comme vous me voyez, je suis à la Bovary et ce n'est pas facile... et cela me prend beaucoup de temps... il faut voir, monsieur... c'est un agencement, un ordonnancement, un enchevêtrement de hasards... la phrase ! Et cela demande du travail... beaucoup de travail !

Il s'emportait à nouveau. Le teint de sa face oscillait : tantôt rougeaud, tantôt blafard.

Entre deux élans lyriques, il emprunta gracieusement ma blague à tabac et me réclama une pipe. Je n'avais qu'un vieux chillum. Il s'en contenta (apparemment habitué aux usages orientaux). La première bouffée fut un raz de marée. Il émit une expiration intenable. La mousse suintant aux commissures des lèvres, il reprit.

— Je ne suis pas le père Hugo, moi, monsieur ! Je ne suis pas Chateaubriand ! Je ne sais pas faire deux choses à la fois !

Il convoquait maintenant les monstres sacrés.

— Et puis, il faut vous dire, il y a de l'énorme et du fondamental là-dedans... dans l'agencement de la phrase ! Et qui abhorre les contingences, les soucis d'un père et les niaiseries d'un mari !

Je comprenais maintenant le colosse.

— La difficulté est de trouver le mot juste. Et cela s'obtient, monsieur... par la condensation excessive de l'idée ! Et ce n'est pas une petite besogne !... Et que voulez-vous que fasse un enfant là-dedans ?

On était en droit de se le demander, en effet.

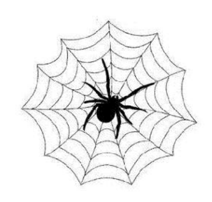
— Laissons cela à la plèbe imbécile ! Cela se torche un enfant, cela se nourrit, cela se promène et cela crie, cela fait du bruit, monsieur... beaucoup de bruit ! Et puis cela grandit, grandit, grandit, et vous prend toute la place... la place de l'idée ! Et le mot vous échappe, quand les fesses du mioche sont pleines de merde et que la mère réclame un baiser.

Je n'arrivais pas à en placer une.

— Oh ! la famille, monsieur, quel emmerdement ! Quel bourbier ! Quelle entrave ! conclut-il, comme on s'y engloutit, comme on y pourrit, comme on y meurt tout vif !

La pénombre dehors se fit plus tenace. Le jour déclinait.

L'écrivain s'apaisa par paliers, sans paraître pourtant oublier le



sentiment de culpabilité qui grouillait, tel un essaim de vers blancs, au fond de sa brioche ; il se tassa comme un petit garçon derrière un pupitre d'école.

La stupeur m'ayant quitté, j'osai lui tendre le cul de ma cigarette arrangée ; il accepta et tira deux taffes monumentales, puis s'affaissa tout à fait. La pièce entière fut envahie d'un nuage nicotineux.

Dans ce regard vert d'eau où scintillaient désormais de grands cercles écarlates, tout s'imprimait : le petit pavillon d'été, les causeries avec Juliet, la silhouette d'un cheval traînant l'ombre d'un bateau silencieux sur le fleuve ; la nuit venue, les pêcheurs d'anguilles, puis, surannée, l'image des rues marchandes de Londres ; et celle d'un enfant, sautillant au milieu des brouillards enivrants de Newhaven, qui poussait un petit cerceau et chantait. Alors seulement, je vis cette ombre. Je vis ce couple et l'enfant traverser la lumière. Je le vis s'éloigner bras dessus, bras dessous. Je vis cette charmante et désuète famille transpercer le voile évanescent du temps. Je la vis franchir l'angle de Gilligham Street, un pâté de maisons démolies, et traverser Berkeley Square en direction de Milman's Row. L'ascète avait posé sa main sur l'épaule évasée de sa femme. Et cette épaule n'était pas celle de Louise Colet (4) ; ce n'était pas celle d'Élisa Schlésinger (5) ; c'était l'épaule de Mrs Herbert, la gouvernante anglaise.

La bouche pâteuse et l'œil vitreux, je posai mon regard sur la chaise où quelques secondes avant se trouvait affalé, chauve et chevelu, l'œil clair et les joues rubicondes, l'un des plus grands écrivains de la littérature française.

La chaise était vide. Il n'y avait plus personne.

L'oiseau avait disparu, la flamme était nue ; et le bruit sourd de l'autoroute et du frigidaire avait cédé la place au murmure aphasique de la nuit.

Blême, je me précipitai dans mon bureau où sommeillait mon ordinateur. Au bout d'un écheveau de câbles noirs, j'allumai l'infernale machine, et après quelques clics nerveux, parcourus l'article consacré à Flaubert.

Sur l'écran plat, on lisait en substance :

« Gustave Flaubert est un écrivain français né à Rouen le 12 décembre 1821 et mort à Croisset, lieu-dit de la commune de Canteleu, le 8 mai 1880.

Prosateur de second plan, Gustave Flaubert aurait pu marquer la littérature française par la profondeur de ses analyses psychologiques, son souci de réalisme, son regard lucide sur les comportements des individus et de la société, et par la force de son style, mais cette étoile

4 Louise Colet (1810-1876), femme de lettres française, qui entretint une relation orageuse avec Flaubert.

5 Élisa Schlésinger (1810-1888), égérie et amour de jeunesse de Gustave Flaubert.



filante ne laissa à la postérité qu'un grand nombre de lettres et un roman inachevé, que son ami Maxime Du Camp fit paraître dans La Revue de Paris : Madame Bovary.

Dès l'année 1857, on perd sa trace ; et ce n'est qu'après sa mort, grâce aux nombreux témoignages de sa famille et de ses amis, qu'on mesura toute l'étendue de son potentiel génie. Il meurt en 1880 dans les bras de son épouse, Juliet née Herbert, d'une attaque d'apoplexie… »

Ainsi, l'Aveu de Flaubert avait changé le cours de l'Histoire. Mon Dieu ! mais, en quoi étais-je responsable ? Hébété, j'attrapai ma citrouille entre mes doigts gourds. Quel phénomène avait permis à cet homme, depuis son pays éloigné, d'arriver là, de franchir ma porte, de partager avec moi un pétard et de me faire un aveu bouleversant, fracassant ? Quelle puissance divine ? Quel procédé ? Quel prodige ? J'en étais là de mes questionnements quand le mobile se mit à sonner.

Du minuscule combiné sortit alors, amplifié par la modernité, le son nasillard d'une voix fatiguée et fragile, une voix en sursis.

C'était celle de Gérard de Nerval.



Sous les reins

A.V. Mayer

Cette rubrique est consacrée à un texte de fiction à la première personne, où le narrateur consent à dévoiler une partie sombre ou secrète de son existence.

Y en a qui s'voient comme un temple ou une maison.

Y en a qui s'voient comme un bateau.

Y en a qui s'voient comme une salle de gym, une bouteille vide, un sac à viande, une voiture…

Moi, je suis un souterrain. Un tunnel si vous voulez, mais je n'aime pas le terme, ça me fait penser à l'orphelinat. Tunnel. Poubelle. J'y suis né… Tout comme… l'apprentissage de la vie… l'apprentissage de la haine… mais j'suis mauvais élève… j'apprends pas… j'veux pas… j'crois… alors on m'a transformé… en tunnel… Ah merde ! Tunnel ! Je l'aime pas ce mot… Souterrain… souterrain… c'est bien mieux… trois syllabes… un triangle… c'est bien mieux… plus stable…

« Hé, minus ! »

J'ai huit ans. Silence dans le réfectoire. Les deux surveillants se marrent en regardant l'écran d'un portable. Je baisse la tête. Mon plateau apparaît dans ses moindres détails. Les bourgeons du brocoli percent la béchamel beige et granuleuse. La chapelure marron doré de l'escalope cristallisée par l'huile bouillante. La surface luisante et craquelée du glaçage de l'éclair au chocolat, la pâte à choux crevassée comme les doigts du jardinier. Une salade de fruits aux couleurs vives mais passées, comme des bouts de vêtements trop lavés dans une soucoupe en plastique transparent. J'ai l'impression d'être une loupe. Trois plus vieux, plus grands, plus forts que moi s'installent à ma table. Ils ont des visages d'adultes. Taillés à la tronçonneuse. Des yeux d'oiseaux, des bouches de chiens, des pinces de crabes. Je ne peux rien faire contre eux. Rien. Ils ne me prennent pas de nourriture. Mauvais jour. Pour moi. Ils m'ont adopté comme tunnel depuis un an et six jours maintenant. Quand ils ne me volent rien, c'est qu'ils ont des plans. Pour moi…

Je vous raconte ça… Aujourd'hui… Je suis un adulte… Les deux pieds enfoncés jusqu'aux chevilles dans le bitume. Je ne suis jamais arrivé à me battre, ni à détester qui que ce soit. En fait, je ne suis jamais arrivé à faire quoi que ce soit. Ceci n'est pas mon rôle. Je suis un souterrain.



J’attends. J’offre un abri aux perdus, aux tristes, aux furieux. Ils s’adossent à mes parois. Soufflent. Oublient. Me font mal. Mais leurs visages apaisés remplissent mon cœur d’allégresse. Mon cœur de ciment entouré de chair grise. Mon corps posé sur le trottoir tel une statue de plâtre. Sur mes reins. Sous mes mains. Une flaque mauve. Que je lape. La langue sur le menton. Je n’ai rien accompli, rien réussi, rien tenté, pour changer ma trajectoire de vie. Un vent féroce m’en empêche, plaque mes paupières sur mes globes oculaires, plaque mes mains sur ma poitrine, pousse mes jambes en arrière, vide mes poumons de tout air. Je ne vois rien. Je ne regarde pas. Je n’avance pas. Je ne souris pas. Depuis longtemps. Depuis toujours.

Empruntez le souterrain. Venez vous cacher en moi. Arpentez-moi. L’éclat blanc du soleil ne m’a jamais compris. La duveteuse lune est bien plus maternelle. Dès que j’en ai l’occasion, je la regarde, je plonge en elle, la tête entre les bras, dans sa bouche édentée. Elle me suçote comme une pastille. Pousse des soupirs de plaisir gustatifs. Claque sa langue poreuse de satisfaction et me recrache sur terre. Verni. Inrayable. Sous sa protection. Gentille lune. Les lampadaires transforment les passants en ombres. Je ne regarde jamais leurs visages ; je les sens. L’haleine chaude. Les doigts hésitants. Un peu de sueur sur les pommettes. La langue en gant de crin. Ils viennent vers moi. Ils veulent se cacher. Je leur offre un répit. Momentané. Ils reviennent. La plupart…

Personne n’aime être un souterrain. Quiconque vous affirmera le contraire n’est qu’un fou ou un ignorant. Le souterrain n’a pas de sentiments. Ce n’est qu’un endroit de passage. Les gens traversent le noir, la tronche tournée vers la lumière. On ne meuble pas un souterrain. On foule son sol. On gratte les murmures. On traîne sa carcasse d’un bout à l’autre. D’un bout à l’autre. Mais on ne s’y installe pas… Être un souterrain n’est pas une vocation. Une faiblesse de l’âme, peut-être. L’envie d’être aimé, peut-être. L’envie de se faire du mal, aussi. D’absorber la douleur des autres. De voir les traits durs d’un visage s’affaisser. L’abandon aux plaisirs que l’on ne peut goûter mais au moins observer. Le souffle calme et profond de la satisfaction. Tâter du bout des yeux des émotions inatteignables. Utilisez donc le souterrain. Utilisez-le. Dans le fond, il s’en fout de qui l’utilise. Il a juste besoin de vous pour vivre.

Les voitures devant moi, des traits métalliques aux couleurs ternes, massent la route de leurs roues de caoutchouc. Une jeune femme, brune, petite, un grand bouquet de fleurs derrière les yeux, croise mon regard. Elle marque un demi-temps d’arrêt comme si elle me reconnaissait. Je baisse les yeux. Mes intestins se torsadent. La honte ? Cela faisait longtemps que je ne l’avais pas éprouvée. Les mains moites. La timidité ? Je ne comprends plus vraiment ce terme. Elle est toujours là. Je le sens. Ma nuque me le dit.



Elle picote. Danger ? Elle se rapproche, je le sais, j'entends le frottement de ses semelles plates dans mon dos. Le bitume m'offre sa vie. Fientes d'oiseaux verdâtres. Bulles de goudron. Disques de chewing-gum. Traces d'enduit de merde de chien. Puis... une paire de ballerines bleu foncé. Je ne lève pas la tête. Je sais pas pourquoi. Je ne peux pas.

« Salut... toi... » dit-elle à mon cuir chevelu.

Le néant.

Je suis tétanisé. Dans une chambre. Sa bouche sur mes côtes, mon visage dans ses mains. Elle murmure des mots que je ne peux entendre. Comme une prière à mon nombril, comme une prière au plus petit et vide des bénitiers. Dans la chambre. La lune est si pâle, un disque d'or blanc accroché au revers de la veste d'obscurité. Je regarde sa chevelure, le trait de démarcation, comme une cicatrice, divisant sa tête en deux, me fait peur, me noue l'estomac. Je me demande combien hommes l'ont vu aussi. Cette pensée. Un coup de feu dans le ventre. La douleur. Des flammes bleues lèchent la dentelle rose. Arrête ! Profite du moment... Crétin... Merde... J'y arrive pas... La paume de sa main droite sent la cannelle chimique, la gauche la viande, je crois. Avec crainte, je mets mes doigts dans ses cheveux. Ils sont désagréables au toucher, lisses et épais comme ceux d'une perruque. Elle me repousse. « M'touche pas ! » crache-t-elle, la bouche agressive. Effrayé, je ne bouge plus. Elle se met à mordre mon tétin et à me malaxer les fesses. « M'douche ba... » répète-t-elle, les dents serrées, les yeux fermés. Elle s'écarte de moi avec brusquerie, me sourit étrangement, se retourne et se plie en deux en murmurant « Attends un peu... attends un peu... ». J'admire son cul, ses cuisses, ses muscles faits de traits d'ombre, les rectangles derrière ses genoux pendant qu'elle fouille dans une pile de vêtements. Je baisse les yeux vers mon téton et observe la marque de ses dents. Une ligne noire en sort et descend jusqu'à l'aine. Elle se déplie et agite en souriant deux paires de menottes devant mon visage...

Je suis un souterrain. Aujourd'hui. Vieux. Sans tristesse. Sans réelle joie. On ne m'entretient pas. On me regarde m'effondrer. Les désespérés, les aveugles, les solitaires viennent me visiter de moins en moins souvent. On dit que je serais devenu dangereux. Instable. Imprévisible. On dit que je vais bientôt fermer, que je n'accueillerais plus personne en mon sein. Je ne m'inquiète pas. Je suis un souterrain. Je savais que cela allait arriver. L'humidité m'envahit. Me fait gonfler de l'intérieur. Je sens très mauvais. Depuis l'entrée à la sortie. De la sortie jusqu'à l'entrée. Ça pue. Je le sais. Je m'affaisse. Je me remplis d'eau, de miasmes, de vilaines couleurs, squameux, oublié. Le souterrain se noie, ne peut plus prendre sa respiration.



Je suis un souterrain car je n'ai jamais pu m'imaginer en quelque chose d'autre. Ne plaignez pas les souterrains. Pas besoin. On se nourrit d'autres choses que vous. On n'attend rien. On attend que ça passe. La douleur. La solitude. On attend que le soleil se casse une bonne fois pour toutes. Je ne m'accroche pas. À quoi de toute façon ?

Fermons. L'entrée. Fermons. La sortie. J'embrasse la lune sur la bouche une dernière fois, ferme les deux puits lumineux et m'écroule sur moi-même dans un nuage de poussière.



Alcôves, ruelles et souterrains

Charles Louis

Sur le mode de la critique, de l'analyse littéraire ou du témoignage, cette rubrique est dédiée à un texte ou à un écrivain imaginaires.

Mon destin fut une alternance de tragique et de fabuleux. Je naquis avec une déformation de la bouche et du palais qui me priva de toute capacité de parole. De l'extérieur, rien n'y paraît. Je fus une enfant charmante et suis une femme aux traits plutôt agréables. Mais mes parents naturels, effrayés par ce bébé qui pleurait sans un cri, qui riait sans un son, m'abandonnèrent bien vite à Notre-Dame d'Yerres, abbaye dont Charlotte d'Angennes était l'abbesse. Cette dernière me confia à sa sœur aînée, Julie d'Angennes, devenue duchesse de Montausier, et c'est ainsi qu'âgée de cinq ans, j'intégrai la demeure de Rambouillet, en l'an 1651. J'étais attachée au service de Mademoiselle Marie-Julie, fille de la duchesse. Bien que je ne fusse qu'une domestique, on m'apprit à lire, à écrire et à compter afin d'accompagner Mademoiselle dans ses études. À dix ans, nous avions ensemble déjà lu tout l'Ancien et le Nouveau Testament, et si Tallemant des Réaux, un habitué du salon de Rambouillet, qualifia Mademoiselle « d'enfant extraordinaire, qui raisonne de tout avec une pénétration extrême », j'étais, selon nos précepteurs, plus éclairée et plus vive encore que ma maîtresse. Mes réponses écrites étaient souvent attribuées à tort à Mademoiselle mais je ne m'en formalisais point, bien consciente de la chance que j'avais de recevoir une telle éducation.

J'avais pour autre mission d'apprêter la « chambre bleue », le salon de Catherine de Vivonne, Marquise de Rambouillet, grand-mère de Mademoiselle Marie-Julie, salon dans lequel se pressait toute personne ayant noblesse de sang et d'âme. Chaque samedi, avant l'arrivée des alcôvistes (1), je devais accommoder les fauteuils, les chaises, les tabourets et les carreaux dans l'ordre d'importance des invités, fournir les accessoires nécessaires à la bonne tenue des jeux et divertissements, et surtout emmailloter le marteau du heurtoir de la porte afin que le bruit ne troublât point la conversation. En tant que domestique, muette de surcroît, j'avais la chance de servir dans la ruelle pendant que Madame tenait salon. Cela me permit d'entendre maints beaux esprits parler arts, lettres, poésie, histoire, politique, amours et sentiments. On conversait essentiellement de sujets littéraires, telle la bonne prononciation des mots ou l'emploi de termes adéquats, on inventait des expressions nouvelles. Je n'intervenais bien sûr jamais dans les discussions ou les débats. Mais, officiant parmi ces gens, je

1 Les alcôvistes étaient les habitués des salons littéraires des Précieuses, au XVIIe siècle. Alcôves et ruelles sont des éléments caractéristiques du mouvement culturel de la préciosité.



m’efforçais de répondre et nourrissais mentalement les conversations de mes réflexions. Le soir, je profitais des reliquats de bougie pour consigner les bons mots, les aphorismes ou les pensées qui m’étaient venus dans la ruelle. Je réussis à inventorier et décoder le langage des Précieux. Je pouvais accéder au plus vite à leurs volontés, me rendant ainsi indispensable à leurs conversations. Je fus même choisie pour sujet d’un débat philosophique, inspirant la question : « La parole est-elle nécessaire pour faire naître l'amour ? ». Certaines argumentations me flattèrent, d’autres ne manquèrent point de m’offenser, mais aucune ne m’était réellement destinée. Il semblait que la plupart de ces beaux esprits, de ces âmes nobles et élevées, me considérât au mieux comme un sujet de conversation, au pire comme une pièce du mobilier. Ce fut pourtant une enfance insouciante et heureuse, toute tournée vers la beauté des mots et la pureté du langage, et si j’eus dû me plaindre de quelque chose, c’eût été de ne pas avoir de parole pour faire sonner les belles tournures ou pour conter les histoires qui m’emplissaient la tête.

Malheureusement, ma vie devait emprunter un autre chemin. Mademoiselle Marie-Julie était à la cour du Roi Louis, mariée depuis plusieurs années déjà avec le Duc d'Uzès, lorsque Dieu rappela à lui la vieille Marquise de Rambouillet. Julie de Montausier, ma bienfaitrice, ne pouvant plus me garder à ses côtés, dût se résoudre à me céder à Madame de La Fayette, une des aristocrates fréquentant la « chambre bleue ». Vantant mes qualités de service, on lui demanda de me trouver un mari — j’avais déjà vingt-cinq ans — qui eut pu m’apporter le réconfort d’une famille et la chaleur d’un foyer.

*

Lorsque j’arrivai à l'hôtel de Liancourt, les travaux les plus ingrats, les tâches les plus dures me furent dévolus : les corvées de bois, le vidage des seaux d’aisance, le nettoyage des sols. Il fallut peu de temps pour que je devinsse l’objet de brimades et que je fusse rejetée par toute la domesticité. J’étais « la nouvelle », et on moquait tant mon handicap que ma provenance en me surnommant la coite, la rambouille, ou encore la bâtarde de Rambouillet. L’homme qui était devenu mon mari, lors d’un office religieux expédié à la hâte, était un palefrenier rude et violent, de trente ans mon aîné. Lors de notre première nuit, il me prit avec brutalité et s’endormit en ronflant. Il empestait l’alcool et les écuries mais ne me visitait heureusement qu’une fois par semaine afin de satisfaire ses besoins bestiaux. Aujourd’hui, de son visage, je ne me souviens que de quelques couleurs : le rouge brun de ses joues qui contrastait avec le bleu livide de



ses yeux, le noir de ses ongles. Dans mes nuits de cauchemars, il se transformait en un diable affamé et m'arrachait les yeux pour les manger.

Pendant toute cette période, je n'eus accès à aucun écrit, je n'entendis aucune belle phrase. Mes oreilles et mon esprit étaient corrompus par les cris, les jurons, les insultes, les rires gras et forts, les blagues salaces, les bruits de bouches et les éructations. Hormis les communs, les pièces de la maison m'étaient interdites. Et je n'imaginais même pas qu'il put y avoir une bibliothèque dans ce monde de rustres. La nuit, lorsque je n'étais point trop épuisée par mon travail et que mon mari dormait à l'écurie, je refaisais les gestes de l'écriture avec le bras. L'obscurité du réduit qui me servait de chambre devenait un tableau noir sur lequel j'écrivais des lettres à des amants mystérieux, des madrigaux, des poèmes, parfois des chansons. Ces chimères s'évanouissaient avec le sommeil et le lendemain matin, je reprenais le dur labeur de domestique.

On m'envoya une fois nettoyer chez Madame, qui avait dû se trouver bien malade pendant la nuit, à en juger par les grimaces dégoûtées de tous les domestiques que je croisais dans les couloirs. L'état de saleté et de désordre de l'alcôve, l'odeur pestilentielle qui émanait de l'arrière du lit étaient tels qu'on eût dit que Madame se fut battue toute la nuit avec un tire-pot. Dans les quelques instants de répit que lui avait laissés son estomac, elle avait probablement cherché du réconfort dans la lecture de textes de prière car je trouvai, gisant abandonnée au côté du seau d'aisance, une Bible illustrée. Je la ramassai et ne pus m'empêcher d'en parcourir un passage, ce qui eut pour effet immédiat de me faire pleurer doucement, émue de voir que je savais encore lire. C'est alors que la lingère de Madame me surprit. J'étais terrifiée par sa réaction. Qu'allait-elle dire à Madame ? Elle regarda l'ouvrage, me fixa longuement. « Ce sont des images saintes », me dit-elle, parlant fort comme si j'étais sourde ou demeurée. Je secouais la tête, soumise. « Repose ça ici. Et nettoie-moi cette porcherie. Et d'abord, que ferais-tu avec une Bible ? Tu sais lire, peut-être ? » Et elle partit dans un rire moqueur, bouche ouverte, laissant apparaître les chicots de ses dents.

Quelques mois passèrent. Au grand dam de mon mari, je n'étais toujours point enceinte. J'essuyais quotidiennement les moqueries des autres filles qui avaient, elles, déjà plusieurs ventrées à leur actif et une tripotée de marmots dans les jupes. Mais cette situation ne me déplaisait point car j'aurais été meurtrie de porter en moi l'engeance de cet animal. Un jour de novembre 1671, j'appris la triste nouvelle de la mort de Julie de Montausier. Ce fut une douleur atroce pour moi, comme si j'avais perdu une mère ou une marraine dont je sentais, même à distance, le regard attendri et bienveillant de mes premiers jours à Rambouillet. Pour confier ma tristesse et pour assurer Mademoiselle Marie-Julie de mes pensées



sincères, j'entrepris de rédiger une lettre et utilisai le nécessaire à écrire que je trouvai dans un secrétaire de la maison. C'est là que je fus surprise par une petite peste de lavandière, que j'avais déjà attrapée en train de me jeter des cailloux, qui m'avait épiée et avait prévenu les gens. On m'emmena, manu militari, auprès de Madame car il fallait faire un exemple pour cette voleuse qui n'était même pas d'ici. Bien plus que le vol du papier, de l'encre et de la plume, je m'étais rendue coupable d'un crime abominable : j'étais une domestique qui savait lire et écrire ! J'allais bientôt apprendre que ce pouvait être à la fois une chance et un grand malheur pour moi.

*

J'avais aperçu Madame de La Fayette à plusieurs reprises au salon de Rambouillet. C'était une femme élégante et bien mise, à défaut d'être belle, qui devait être mon aînée de dix ans. À l'aise en société, spirituelle et enjouée, parfois railleuse, elle était d'un abord agréable et bien que les lectures de ses textes fussent souvent suivies de remarques dithyrambiques de la part des habitués de son propre salon, les autres ne lui accordaient que des sourires empreints de civilité bienséante. On racontait aussi que son vocabulaire était très pauvre et que pour parvenir à écrire ses deux premiers ouvrages, « La Princesse de Montpensier » et « Zaïde », elle s'était fait considérablement aider par le grammairien Ménage, son ami le poète Segrais ou encore Huet, le précepteur de Louis XIV.

J'étais devant cette femme, ma maîtresse. On m'accusait de vol et on me soupçonnait de perfidie et de mensonge. La comtesse de La Fayette tenait entre ses mains ma lettre et me pria de confirmer que j'en étais bien l'auteur. Je hochai la tête, terrifiée. « Ainsi donc, ton ancienne maîtresse, Madame Julie de Montausier, t'aurait appris à lire et à écrire ? » Son regard était à la fois empli de sévérité et d'un intérêt presque scientifique pour l'animal savant qu'on lui présentait. À ses côtés, les yeux sombres, petits et enfoncés, les sourcils noirs et épais, un long nez et un gros menton, se tenait un petit homme que j'avais déjà vu aussi. Le visage grimaçant — il était disait-on sujet à des crises de goutte très douloureuses —, appuyé sur une canne, Monsieur de La Rochefoucauld me regardait, méprisant. Après un rapide conciliabule entre ces deux personnages, Madame ordonna d'un ton sec qu'on m'emmenât aux souterrains. Je fus enfermée dans une pièce en sous-sol, creusée à même la terre et dénuée de tout accessoire, qui avait dû servir autrefois à entreposer les aliments. Je restai debout, tremblante, dans l'attente de mon châtiment. Habituellement, on coupait la main du voleur, mais c'était la justice qui prononçait ce genre de sentences. Aux servantes coupables de vol, on infligeait le plus



souvent le fouet. Cette punition me serait probablement administrée par mon propre mari. Dans cet antre souterrain, antichambre de l'enfer, mon mari, le diable, avait toute sa place. Je me mis à prier Dieu, implorant sa miséricorde.

Lorsqu'on ouvrit la lourde porte de bois de ma cellule, il fallut un moment à mes yeux pour s'habituer à la lumière de l'extérieur, car j'avais été plongée dans la pénombre depuis plusieurs heures. Monsieur de La Rochefoucauld claudiqua vers moi. Il serrait dans sa main droite un fouet de cuir tressé, et dans la gauche quelques feuillets et tout le nécessaire pour écrire. Derrière lui, un domestique pénétra avec une table, une chaise, des bougies. Madame souhaitait vérifier mes qualités d'écriture et m'ordonnait de reprendre et d'améliorer le texte déjà couché sur ces feuillets. Si j'échouais dans cette tâche, on me donnerait le fouet que je méritais, mais si je travaillais avec application, on me récompenserait.

*

Le texte que j'avais devant moi était d'une maladresse incroyable. Il racontait l'histoire d'une femme encore jeune, délaissée par son mari lui préférant ses terres à la campagne. Attirée par un gentilhomme couvert de gloire, elle se demandait si elle devait céder à ses élans ou rester fidèle. Si le sujet de l'histoire était bien au goût du jour, le vocabulaire était d'une pauvreté ridicule. Certains passages totalement incompréhensibles étaient du véritable charabia. Les impropriétés, les ambiguïtés, les répétitions alourdissaient une intrigue sans grand rebondissement. Bien que travestis sous des noms d'emprunt, il eût été impossible de ne pas reconnaître, dans les personnages principaux, Madame de La Fayette et Monsieur de La Rochefoucauld. À la fin de ma lecture, je couchais sur une feuille ces quelques phrases. Pour donner une valeur littéraire à ce texte, je vais devoir faire certaines modifications. Pour cela, j'ai besoin de consulter ces livres. Suivait une liste d'ouvrages généalogiques, de récits historiques, d'études grammaticales ou de répertoires du beau langage, que j'avais autrefois compulsés dans la bibliothèque de Rambouillet. Que le géniteur de ce texte soit l'un ou l'autre de mes geôliers, j'allais à coup sûr mettre du vinaigre sur ses plaies d'amour-propre. Mon jeu était risqué mais je comptais bien me rendre indispensable à l'auteur de ces feuillets. Je fis transmettre le message par mon mari, qui semblait, à cette heure, préposé à ma captivité.

La réponse ne se fit guère attendre. Madame de La Fayette en personne vint me demander de lui narrer l'histoire que je comptais écrire, pour lui démontrer que j'étais vraiment capable de faire mieux. Mieux qu'elle ? Elle semblait vexée au plus haut point. Je lui tendis trois feuilles



sur lesquelles j'avais tracé à grands traits les étapes principales de mon récit, les personnages et leurs relations. Elle se calma au fur et à mesure qu'elle lisait mes lignes. Un sourire de satisfaction traversa même son visage mais elle le masqua rapidement pour m'interroger sur mes choix littéraires. Pourquoi placer l'intrigue au milieu du siècle précédent et pas aujourd'hui ? Je notai que d'après mes souvenirs de lecture, le Roi Henri second, homme galant et bien fait, avait donné des témoignages éclatants de son attachement passionné et constant pour Diane de Poitiers, imprimant à toute la cour de France une appétence pour les intrigues amoureuses. Cette époque me paraissait donc appropriée pour faire le récit d'histoires romanesques. Les personnages n'ont pas de nom ? Pour que la petite histoire puisse sans heurt s'imbriquer dans la grande, j'avais besoin des ouvrages listés afin de choisir des noms plausibles pour des personnages inventés. Madame de La Fayette garda avec elle l'ébauche du texte, probablement pour la montrer à son acolyte, et me donna une semaine pour rédiger mon œuvre. Un peu plus tard, les bras chargés des livres que j'avais demandés, mon mari déposa un coffret avec d'autres bougies, de l'encre, des plumes de rechange, de l'eau. Je me mis au travail, bien contente de pouvoir me concentrer sur l'écriture, mais mes premières pages ne me satisfirent guère. J'étais probablement encore sous le choc de mon incarcération, l'esprit limité par les parois de terre qui m'entouraient. Mais à mesure que j'écrivais, mon imagination se déliait, je me laissais aller et les mots s'enchaînaient si facilement sur le papier que je devais modérer mes ardeurs et limiter ma production à quelques feuilles par jour. À la fin de la semaine, j'avais écrit le premier tome de « La Princesse de Clèves ».

*

Dans le salon de Madame de La Fayette se tenait la première lecture de « La Princesse de Clèves ». L'enjeu était de taille car si mon texte ne recevait que les habituels bravos de politesse, j'allais retrouver bien vite ma condition de domestique et l'application de ma punition. Sur ma requête, on m'avait enfermée dans un petit cagibi jouxtant le salon de Madame, d'où j'allais entendre la lecture et tout ce qui se dirait ensuite. Monsieur de La Rochefoucauld prit la parole et introduisit le texte en laissant planer le mystère sur l'auteur, mais précisa que ce devait être une personne de qualité. L'assemblée se tourna vers Madame de La Fayette qui acquiesça lentement et réprima un sourire faussement gêné. On s'émerveilla à la lecture de la scène de rencontre du futur mari chez le bijoutier. Le coup de foudre avec le duc de Nemours, lors du bal chez le Maréchal de Saint-André, fit se pâmer les dames et les poètes. Et lorsque Madame de La Fayette annonça que ce n'était qu'une première partie et promit d'autres



bonnes feuilles de « La Princesse de Clèves », certains regrettèrent qu'elle n'eut point écrit davantage, d'autres clamèrent que l'attente serait insoutenable, que la vie sans la Princesse serait comme Versailles sans soleil. Je reconnaissais les voix de certains invités. Tandis que Madame de Sévigné s'exclamait que c'était admirablement bien écrit, le Grand Condé affirma reconnaître, dans le personnage de la Princesse, une amie très chère. Dans mon petit réduit, j'exultais, touchée par les compliments, et c'était comme si j'avais été moi-même dans le salon pour recevoir ces encouragements. J'étais presque heureuse lorsqu'on me ramena en bas, je me pris à aimer mon cachot, embrassant les livres, serrant mon manuscrit dans les bras. Je me remis très vite à ma table, sans attendre les admonestations de mes tortionnaires, qui se faisaient d'autant moins dures que j'avais prouvé ma valeur.

L'écriture des tomes deux et trois présenta beaucoup plus de difficultés. Je devais étoffer le récit principal par des intrigues annexes et retarder le plus possible la fin. Quotidiennement, je jouais la capricieuse, refusant de manger tel ou tel plat, commandant d'autres mets plus raffinés. La liste des livres que je prétendais indispensables à mon travail s'allongea, transformant ma cave en une petite bibliothèque. Je me fis porter divers objets hétéroclites susceptibles de m'aider dans mon écriture, tel un plan de Paris, une carte des routes de France, un chapeau et une cape, un taille-plume. Je réclamais même qu'on m'apporte un bain, prétextant ne pouvoir écrire de belles choses dans un tel état de saleté, ce qui laissa mon mari bien perplexe. Toutes mes demandes étaient exaucées car la menace était toujours la même : j'arrêterais d'écrire si je n'étais point satisfaite. De temps à autre, on prenait mon manuscrit pour vérifier et recopier mon texte. Madame de La Fayette en profitait certainement pour en lire des passages à ses affidés. Mais peu m'importait. J'avais eu le temps d'échafauder un plan pour m'enfuir, et par là même jouer un fameux tour à cette usurpatrice. Mon idée était de m'échapper sans avoir livré le dernier tome du roman, laissant ainsi Madame de La Fayette dans l'incapacité d'en lire la fin. Quand bien même son bon ami La Rochefoucauld l'eut aidé, écrite par elle, la conclusion du récit n'aurait point la même force et on la soupçonnerait bientôt d'imposture. Ma vengeance était bien construite.

*

Un élan d'orgueil et de vanité me fit pourtant retarder mon projet de fuite. Il me fallait entendre ce que l'on penserait de ma « Princesse de Clèves ». Après huit semaines, je mis un point final à mon œuvre, plutôt satisfaite du résultat. Je demandai une fois encore qu'on m'autorisât à écouter la lecture depuis le cagibi, ce qu'on m'accorda sans regimber.



Dans un silence d'église, tous les habitués du salon de Madame de La Fayette l'écoutaient faire la lecture de ce qu'elle faisait passer pour son texte. On entendait de temps en temps des soupirs, des frissons, de petits cris, parfois quelques exclamations. Le public faisait corps avec les personnages et ressentait les émotions de l'héroïne. J'étais, moi aussi, dans la peau de Mademoiselle de Chartres, devenue Princesses de Clèves, vibrante d'amour retenu et refoulé pour le Duc de Nemours. Après l'écho des derniers mots prononcés, je reçus les applaudissements en plein cœur, comme s'ils m'étaient adressés : « Très agréable ! D'une délicatesse admirable ! Une parfaite imitation du monde de la cour ! Ce n'est pas un roman, c'est proprement des mémoires ! ». Madame de La Fayette minaudait, précisant que « Mémoires de la Princesse de Clèves » était, à ce qu'elle en savait, le titre original du livre, mais qu'on l'avait changé. La conversation se poursuivit sur des réflexions littéraires mais je n'entendais point, des larmes de joie coulaient sur mes joues. Ma première œuvre avait remporté un vrai succès. Je repensai avec émotion à Madame Julie, au salon de Rambouillet, à ces années d'éducation littéraire qui avaient forgé mon esprit et m'avaient donné l'habileté et la virtuosité pour écrire ce roman. Bien que cette réussite m'emplît d'une véritable jubilation, je ne perdais pas de vue le dessein de m'enfuir et de recouvrer la liberté. J'avais résolu que, dès que possible, il fallait que je misse mon entreprise à exécution.

L'occasion me fut donnée le soir même. Madame de La Fayette et Monsieur de La Rochefoucauld descendirent dans mon antre. Ils étaient accompagnés de mon mari, comme homme de main, car il n'était point du tout dans leur intention de me féliciter, comme on aurait pu s'y attendre, mais plutôt de me forcer à écrire encore. Mes geôliers étaient sûrs de leur ascendant sur moi. Ce qui allait suivre n'allait pas manquer de les surprendre. Je tenais à cet instant dans les mains deux tomes du « Grand Cyrus », le magnifique ouvrage de Monsieur et Madame de Scudéry qui avait tant ravi dans les salons. D'un geste ample, ne laissant que peu de temps à mes ennemis pour réagir, j'abattis les pesants volumes sur le pied goutteux de La Rochefoucauld qui hurla de douleur et, afin de ne point défaillir, s'agrippa à Madame de La Fayette, lui bloquant les bras alors qu'elle cherchait à m'arrêter. Les « Origines de la langue française » de Gilles Ménage, fermement assénées sur sa tête, ôtèrent à Madame toute capacité à me poursuivre. Deux adversaires étaient hors d'état de me nuire ! Il me fallait maintenant m'occuper de mon cher mari. Rapidement, je lui tendis un paquet fait avec la cape et contenant le chapeau, le coffret avec les cartes et plans de Paris et de France, le taille-plume et les vivres qui allaient me permettre de mener à bien ma fuite. Abasourdi, il me tint le colis fort galamment, ce qui eut pour effet de lui entraver les mains.



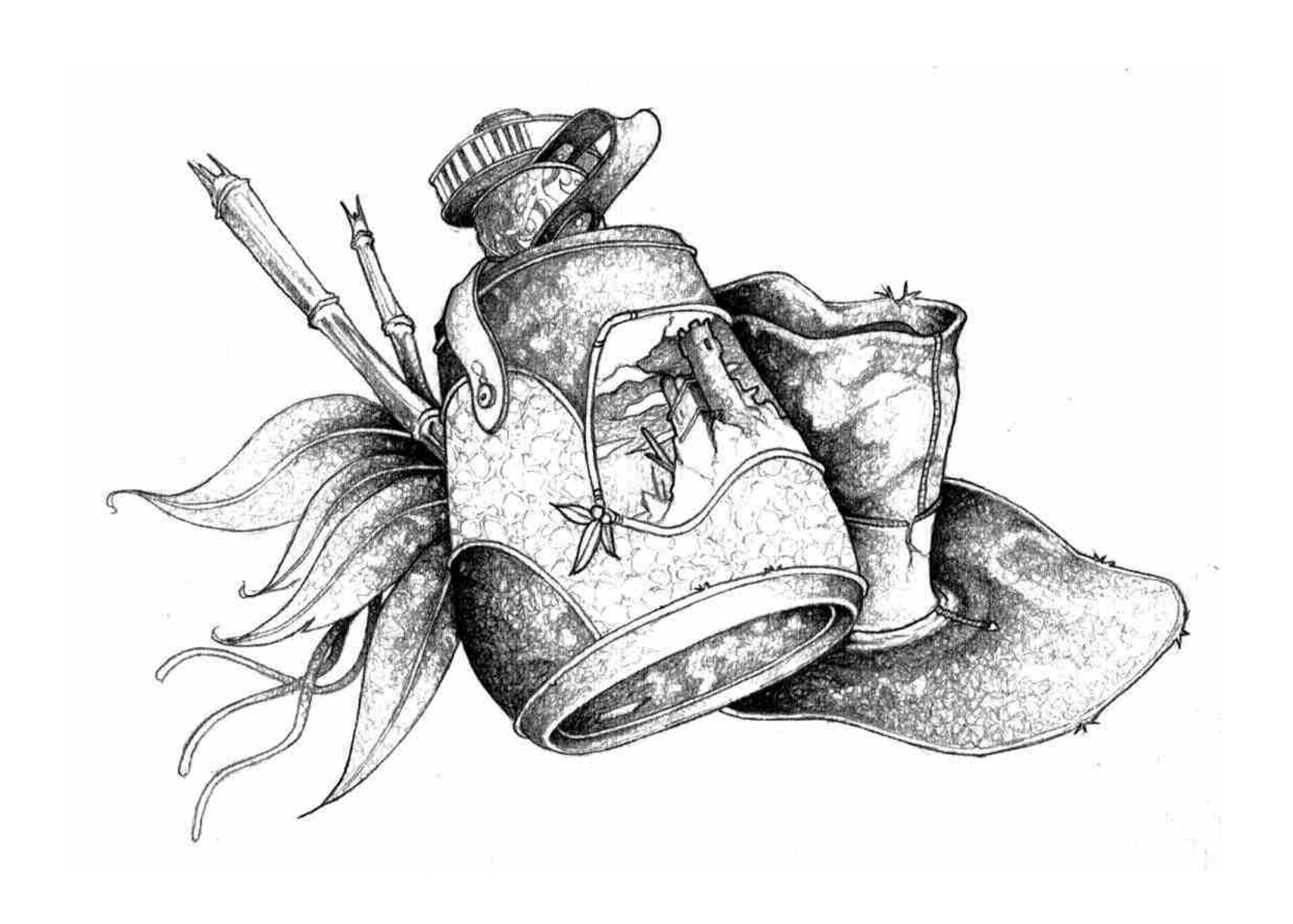
J'en profitai pour lui asséner un coup de pied dans les parties intimes puis je repris le paquet. Il s'affala au sol, laissant ainsi ouvert le passage vers ma liberté. Je me vêtis de la cape, ajustai le chapeau et me faufilai dans la rue Vaugirard et les ruelles de Paris vers un autre avenir.

Après un long périple à travers la France et la Belgique, je cache désormais ma vraie identité sous le nom de Van Kleve, en Hollande. J'abandonne donc gloire et notoriété à Madame de La Fayette et garde pour moi la satisfaction d'avoir écrit une nouvelle qui fit vibrer le cœur de tant de nobles personnes.

Charge à mes descendants de faire éclater la vérité, s'ils le désirent.

Den Haag, novembre 1674

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L'Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l'écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ? Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ? Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

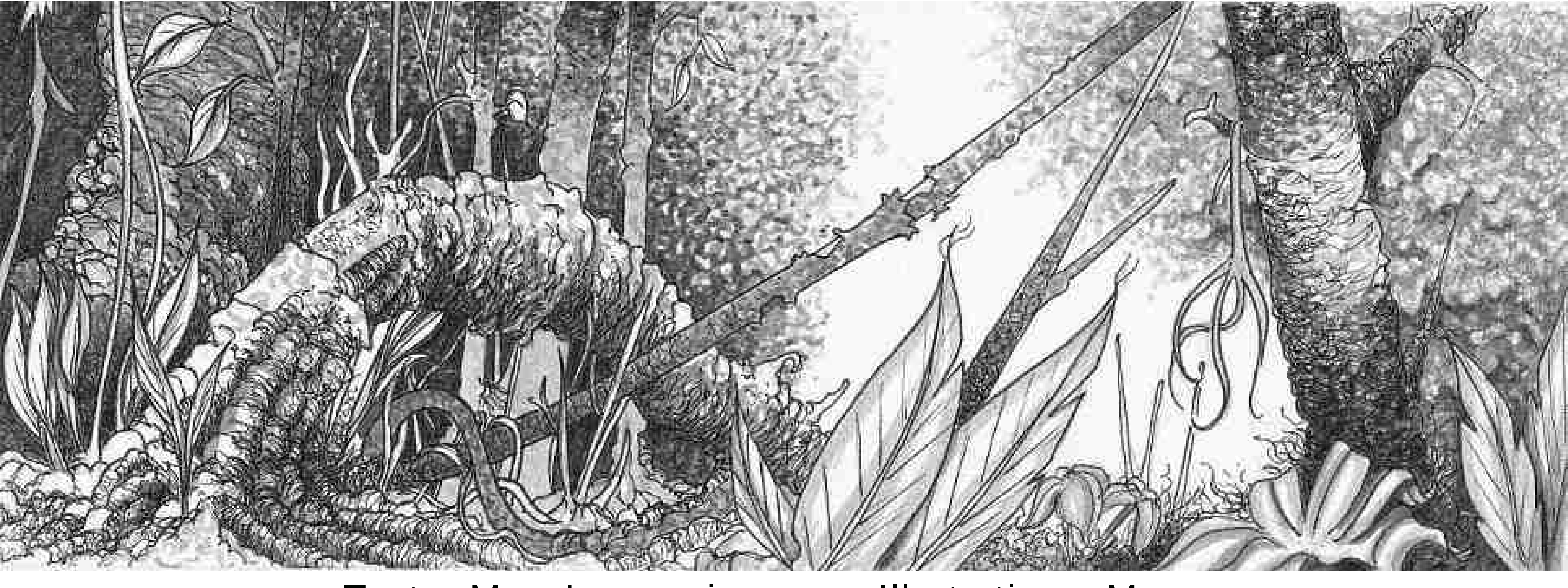
Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d'objectif. Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l'expédition. L'action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Chapitre 4 : Vers le Volcan solennel



Texte : Marc Laumonier Illustrations : Marray

Résumé des chapitres précédents : Seul (son ami Sam Frémalle ayant été fait prisonnier par la redoutable tribu des hommes-perroquets), Victor Morand poursuit sa juste quête et se perd dans une vallée où les mirages abondent. Berné par un Lugowski robotique dans le Parc naturel régional des Collines de Hurlefou, il traverse ensuite des paysages oniriques ainsi qu'un château mystérieux. Par une nuit d'orage, il atteint le sommet d'une colline où se trouve la tombe d'un inconnu.

Fasciné par ces lettres de lumière, Victor Morand ne se rendit pas compte de suite que la pluie tombait drue et avec violence. Il fallait quitter cette tombe mystérieuse. Le chemin opposé descendait abruptement. Face à lui, les contours d'un volcan se dessinaient au loin, phare rouge dans le noir zébré d'éclairs : un amer. Fusil dans le dos, notre aventurier décida de descendre dans le noir absolu. Seuls le feu du ciel et les lueurs du volcan lui permettaient de se déplacer. En progressant, il découvrit de nombreuses autres tombes assez petites et plutôt verticales, en pierre, vestiges d'un temps ancien ; elles lui rappelaient les tombes Waruga, celles où les morts étaient posés accroupis et debout. Victor commençait à avoir froid et il accéléra sa descente, bizarrement la transparence de la pluie violente et les éclairs fréquents créaient une sorte de sillon lumineux dans lequel notre héros s'engouffrait ; la forêt allait s'épaississant, le chemin devenait surnaturel, et la pluie se fit moins vive. Victor avait l'impression d'être en sursis, mais de quoi ? La nuit, finalement, il décida de la passer, lové, au creux d'un baobab gris et géant ruisselant d'un lierre argenté, dont la base était garnie d'une large mousse étrangement sèche.

Il se reprocha avec amertume d'avoir laissé son compagnon Sam Frémalle planté sur son poteau de couleur ; certes, c'était du meilleur effet pour le déroulement de l'histoire, mais cela n'avait pas été bien courageux. Ni bien fair-play. Enfin, demain matin, direction : le volcan ! La colline du volcan n'était séparée que par une seule autre colline, ça allait être du gâteau, un cadeau.

À l'aube claire et parmi le chant des oiseaux et les cris des singes, Morand se mit en route. Descendant des sentes parfumées et dont les déclivités descendantes lui rappelaient son pays natal, la Beauce, il franchit un petit gué nommé « Les Trois Sautets » (une pancarte l'indiquait), il fit donc trois petits sauts comme un cabri insouciant et réussit tout juste à passer. S'il avait lu plus attentivement le panneau, il aurait vu que quatre, voire cinq sauts étaient également autorisés, moyennant une amende forfaitaire somme toute raisonnable. Mais tel était Victor Morand : un aventurier !

Au détour d'un virage, il s'arrêta tout net devant une pancarte avec tête de mort et deux fémurs s'entrecroisant. Inscrit en gros dessous en lettres noires : « Colline des souterrains et alcôves des grands Marsupiaux légendaires et de légende. Ne pas pénétrer. En aucun cas ! Sauf pour les zoologistes diplômés d'État, les archéologues du Rubicon et les belles femmes aux parfums sereins. TRÈS DANGEREUX. Le Syndic Collines & Fils décline toute responsabilité. » Ce qui intrigua le plus notre aventurier : un mot était inscrit au feutre indélébile, d'une écriture maladroite et semble-t-il fatiguée : « Je confirme ! Signé : Paul Lugowski ».

Diable et bougre de queue ! Paul était passé par ici, repassera-t-il par là ? La situation devint alléchante ! Car vous l'avez compris, cher lecteur, Paul est passé par là, donc nous allons pouvoir suivre cette piste. Mais ce que vous ne savez pas, très chers encore lecteurs (soyons fous, je vous ai mis au pluriel, dans un moment de rage infinie, là, tapant un dimanche après-midi dans ma chambrette alors qu'il fait beau dehors, que le vent souffle des odeurs de lilas des Indes incommensurables et que ma femme, parfaite lectrice (entre autres), attend sans doute autre chose d'émoi… de moi, voulais-je dire.)

Reprenons.

Ce que vous ne savez, pas, c'est que Victor Morand :

1 - est très porté sur la chose (ah, si ! ça vous le savez !)

2 - est fana des grands Bourgognes blancs

3 - fut jadis un zoologiste de renom, il fut par exemple le premier à décrire les rites funéraires chez une rare fourmi du Sud-Est asiatique : la Cazenouille à pompon. Fourmi qui a l'habitude de récupérer le cuir d'animaux morts pour en faire de tous petits sacs délicieux.

4 - bref : c'est INCROYABLE que cela tombe si bien, car nous allons enfin pouvoir continuer notre quête !

Néanmoins, Victor n'est pas le dernier des imbéciles et c'est avec ses nouvelles jumelles-laser et son fusil à double tromblon qu'il décide finalement de pénétrer dans ce qui, somme toute, semble être encore la forêt domaniale. Tout en s'engageant très silencieusement dans la haute futaie, il se récita ses cours de zoologie de jadis.

Bon alors, les Marsupiaux :

Embranchement : Vertébrés

Classe : Mammifères

* Sous-classe des Protothériens : un seul ordre, les Monotrèmes : reproduction ovipare, cloaque, absence de mamelles, bec corné, homéothermie

imparfaite… Deux seuls représentants : l'Ornithorynque et l'Échidné.

* Sous-classe des Métathériens ou Marsupiaux : absence de placenta vrai, naissance prématurée du jeune qui achève son développement dans une poche marsupiale et de nombreux autres caractères primitifs : Opossum, Kangourou, Sarigue, Dasyure, Koala, Wombat, Couscous, etc.

* Sous-classe des Euthériens (les plus nombreux avec leur embryon utérin avec placenta allantoïdien)

Tout en se remémorant cette classification, il eut un sourire interne. Adolescent, il jouait souvent au jeu du « Ni oui, ni non, ni ornithorynque » avec ses neveux et nièces. Il gagnait toujours. C'était facile, il débutait par « Où as-tu passé tes vacances cet été ? », et les autres de répondre invariablement : « Ben, on a été en Afrique à la chasse à l'ornithorynque… » « Ah ! Perdu ! » (Sa famille était une grande famille de chasseurs, en particulier d'ornithorynque.)

De vieux zoologues prétendaient qu'il devait y avoir un trait d'union entre les Protothériens et les Marsupiaux, certains animaux furent même décrits dans d'anciens ouvrages, avec des dessins approximatifs. Des bêtes géantes dont on ignorait tout, y compris leur mode de reproduction.

Toute la jungle était bruyante de cris d'oiseaux et autres marsupiaux communs, la flore était magnifique, colossale par endroits. Au petit bonheur la chance, notre explorateur passait de chemins en chemins « au jugé », en légère courbette, afin de demeurer caché. Cela lui donnait une démarche un peu pompette (mais proprette). De temps en temps, il levait la tête afin de se diriger vers le volcan qu'il devinait à la faveur de trouées dans les végétaux.

Et sans s'en rendre compte, il tomba brutalement dans une cuvette, un immense nid d'araignée type mygale, des fils fins et solides à la fois. En voulant se dégager, notre Victor glissa plus profondément et chuta dans un large boyau, deux à trois mètres plus bas. Il alluma sa lampe car on n'y voyait que goutte.

Surprises et fortes émotions : des alcôves avaient été creusées sommairement dans la glaise humide, de gros œufs y sommeillaient. Victor était ravi car, a priori, il ne connaissait pas de tels œufs, ni de telles alcôves. La galerie allait s'élargissant. Il progressa, tout en prenant des photos avec son iPote. Tout à sa joie, il buta contre quelque chose de mou et de visqueux, il vit dégringoler des bestioles de la taille de petits kangourous, ventrebleu !, ils étaient en train de lécher les poils humides de lait de… d'un… d'un incubatorium ?

Ah ! Un animal géant se redressa, et du coup ouvrit davantage l'ouverture de sa grotte tout en criant de peur ou de colère, des pans entiers de terre et de roches tombaient. Victor Morand le reconnut immédiatement (des gravures anciennes de cet animal mythique, dont on ne savait même pas si elles étaient vraies, lui revinrent brutalement en mémoire) : le Piqu'à Chou géant à crête dorée et dos gris ! Le chaînon manquant ! L'animal mythique ! Aventurier avant tout, Victor prit à la sauvette (car il se sauvait) quelques photos et balança de droite à gauche des flashs réitérés. L'animal hurla, se frappa le torse en arrachant hautes graminées géantes et petits arbres.

Bon dieu ! Ils seraient ovovivipares ? se demandait Victor en activant sa course.

Au passage, il fit une prise de judo à un kangourou roux qui se mettait en travers (comme quoi, l'entraide existe chez les Marsupiaux ; à étudier, mais plus tard !), courut, courut, sentant sa mort proche, car de tous côtés tombaient de grands arbres dans des affolements extrêmes. Il imagina une veillée funèbre, mais allait-on retrouver son corps ? « La mort ne m'aura pas vivant » disait J. C., et Victor courait en zigzaguant, tout en se dirigeant habilement vers le volcan qui semblait enfin se rapprocher.

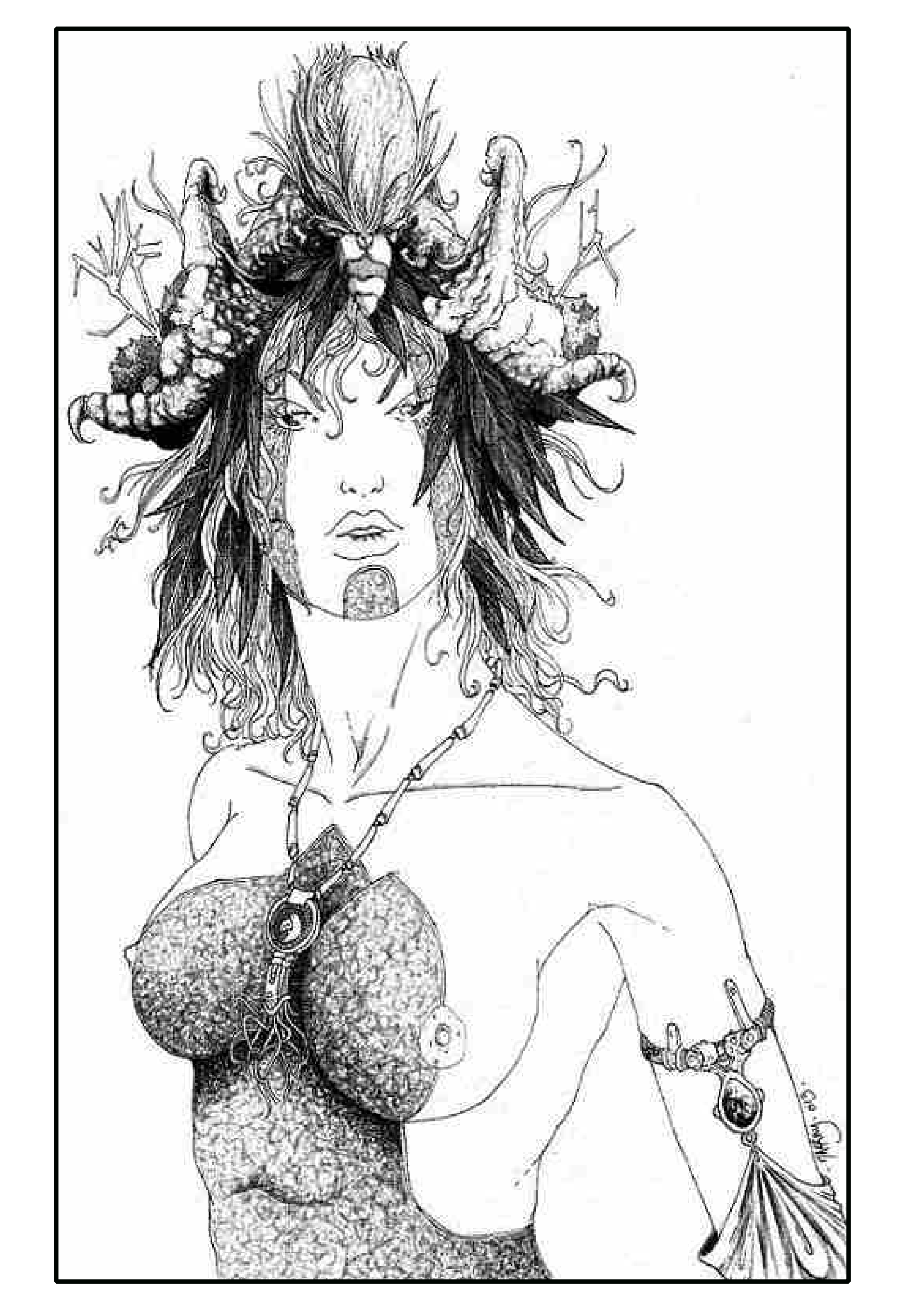
Hagard, essoufflé, il termina sa course près d'un petit pont qui indiquait la fin de la colline puisqu'on pouvait y lire le même panneau indicateur. Il s'écroula au sol, heureux d'avoir échappé au massacre et tout fier de ses photos. Malheureusement, il se rendit vite compte que le bouton de son appareil était resté sur « Off ». « Arrggghhh ! » Il se mordit le doigt jusqu'au sang de ses bafouilles et autres crétineries ! Sans ces photos, personne ne le croira !

« Heigh-ho, heigh-ho, heigh-ho, heigh-ho
Heigh-ho
Heigh-ho, heigh-ho
On rentre du boulot ! »

Victor se cacha promptement en entendant beugler cette chansonnette enfantine.

Ce qu'il vit le stupéfia : son ami Sam Frémalle déambulait, ainsi qu'une charmante femme-perroquet, et tous deux chantaient à tue-tête ; ils semblaient fort gais, voire sans doute un peu pompette. Sam se déplaçait bizarrement et tenait à la main un jerricane. Ils tournaient de temps en temps sur eux-mêmes comme des totons ou des danseurs soufis. Et ça riait !

— Halte là ! Que faites-vous ? cria-t-il en surgissant du fossé.



Margogu, femme-perroquet et joueuse de flûte à la beauté surnaturelle, si l'on en croit Victor Morand et Sam Frémalle avec qui elle chante à tue-tête

Sam continua à marcher les bras écartés et les jambes arquées, tel un cow-boy à la retraite.

— Qu'as-tu ? T'es drôle ! dit Victor.

— Ben j'ai mal ! rétorqua Sam, en montrant ses stigmates. On te cherchait partout, précisa-t-il. Cette jeune femme-perroquet qui a fait des études en France a tenu à m'accompagner. J'ai cru comprendre qu'elle recherchait elle aussi Paul Lugowski. Je ne sais pas trop pourquoi, par contre. Elle est joueuse de flûte, se prénomme Margogu.

Victor remarqua immédiatement la beauté surnaturelle de la jeune femme ainsi que son sexe peint en blanc ; une ligne blanche que pour une fois il désirait ardemment (et hardiment) franchir. Car comme chacun sait, il était porté sur la chose. Il en profita pour pincer sa moustache (qu'il sentait un peu dure et encrassée) entre le pouce et l'index. Ce geste devait à lui seul stimuler les ovaires de la jeune créature. Elle lui sourit effectivement, très doucement. Victor se sentit tout ragaillardi.

— Ah ! Sam ! Je suis heureux de te retrouver, dit-il afin de brouiller les pistes. Et qu'as-tu dans ton jerricane ?

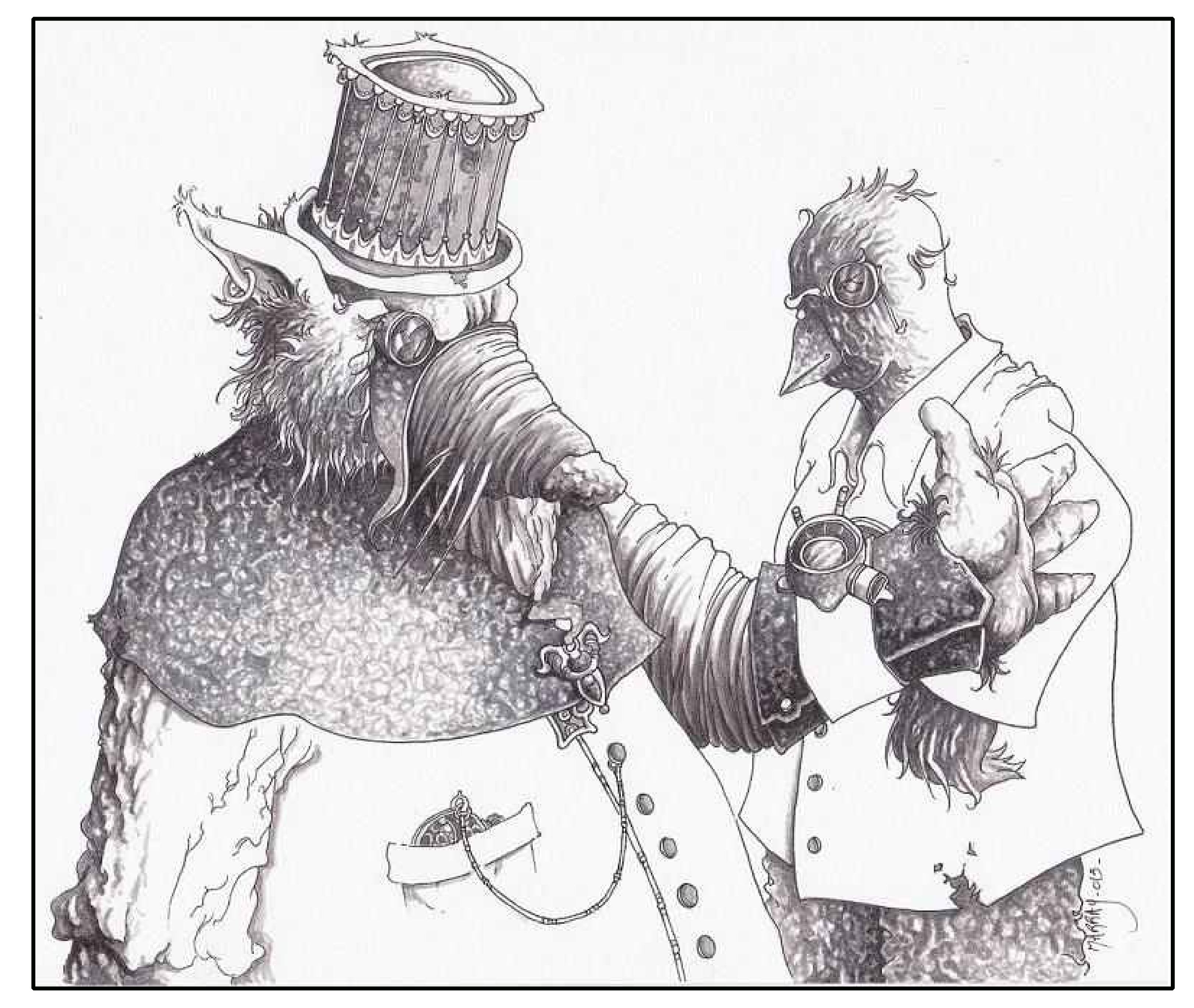
— Du vin de palme que m'ont donné les hommes-perroquets. Goûte, c'est délicieux, quoique fort, y a sans doute de la pomme dedans.

Victor but. Sucré et délicieux, mais fort et vite enivrant (il se rappelait ses cuites mémorables avec son ami écrivain Amos Tutuola avec ce même type de vin). Ah ! L'Afrique ! (Et les fameuses chasses à l'ornithorynque !)

Et notre joyeux trio partit bras dessus, bras dessous vers le volcan dont le sommet éructait des crachats rouges et noirs à intervalles réguliers. Le petit pont franchi, le chemin s'élargissait et une large clairière fleurie se dressa devant eux. Ce qu'ils virent les fit stopper net.

À dix, quinze mètres, plusieurs tables étaient accolées en enfilade et six personnes se tenaient derrière. Personnes, oui, mais de corps, car leurs têtes étaient animalières. Ils discutaient entre eux de façon tout à fait policée (et non polissonne).

Victor Morand reconnut de suite les hommes caricaturés en animaux par Grandville, et donc l'un de ses livres préférés quand il était enfant : « Vie privée et publique des animaux ». Il y avait une chatte avec une belle robe jaune citron qui était sans doute l'héroïne de « Peines de cœur d'une chatte anglaise », un moineau dont le voyage à Paris fut célèbre, un rat avec une belle redingote violette connu pour ses discours philosophiques, un lion « de Paris » tiré à quatre épingles, Topaze, le glorieux singe portraitiste, et un hippopotame qui



Hommes aux têtes d'animaux inspirés par l’un des livres préférés de Victor Morand quand il était enfant : « Vie privée et publique des animaux »

était en train de lever son verre en gueulant (il semblait porter un toast) : « Au sexe qui embellit la vie ! »

En se retournant, Victor crut reconnaître dans les traits de la jeune femme-perroquet un amour de jeunesse ; enfin, il distingua dans les replis de la jungle comme un assemblage de sa chambre d'enfant…

Tiens, pensa-t-il, est-on arrivé à cette légendaire colline où l'on dit tout retrouver de son enfance ?

Il se dirigea tout droit vers la grande chatte.

Les animaux arrêtèrent leur discussion.

— Ah ! Vous voilà, dit Topaze dans un français parfait. Vous voulez acheter nos livres ? Personne ne passe ! L'auteur, il y a trois jours de ça, nous a dit que sans nul doute on le rechercherait, et il nous a laissé cela.

Le cœur de Victor fit un bond, il lut :

Crémation des cons par Paul Lugowski

Amours et masturbations opiniâtres par Paul Lugowski

Conins, étuis et autres tirelires par Paul Lugowski

— Il est doué pour les titres, comme Philippe Ségur ! clama Victor. Bingo !

Mais grande fut sa déception lorsqu'il constata que les livres étaient vierges, seuls les titres avaient été notés. Rien que du vide ; le découragement gagnait Victor.

— Viens, chéri, isolons-nous, lui dit alors son amour d'enfance.

Victor se reprit : il avait une mission (à défaut d'une émission).

— Où habite le Consul ? demanda-t-il à Topaze, le singe savant.

— Plus loin, pas très loin, une grande maison bleue sur la plage derrière cet amas de verdure.

Notre trio s'élança, traversa la clairière, marchant avec difficulté dans une nouvelle jungle ; mais des odeurs salines arrivaient à leurs narines, la mer était proche et bientôt ils foulèrent un sable noir, grossier et toute la hauteur du volcan leur apparut ; ce dernier était majestueux, grandiose, féerique, olympien, solennel.

À suivre…

Chapitre 4

Les roses souterraines

Muriel Friboulet

On passera sans presque s'arrêter devant un chef-d'œuvre en se disant : ceci est d'une facture désuète, sombre, qui ne trouve pas sa fin, cette beauté est funeste comme une fille malade traînant son charme comme les lambeaux d'une robe volée sur un bûcher funéraire, non, non, je ne lirai pas cela qui sent l'aigrelet à la manière des fins de siècle, oui, toutes sentent ainsi, comme d'ailleurs les débuts, la nausée me prend à l'odeur de ces pommes flétries que seuls les pauvres gens et les grands bourgeois aiment semblablement conserver d'une saison l'autre dans l'obscurité et la fraîcheur des celliers, sous l'effet sans doute d'une crainte atavique et propitiatoire d'oser cueillir les plaisirs quand ils viennent, peaux tendues et chairs fermes, hâtons-nous de les celer aux juvéniles appétits de la maisonnée, gardons-les pour les jours froids, nous serons assez heureux alors de les croquer lorsqu'elles seront blettes, véreuses, infâmes, la bouche déçue mais le cœur content de nos vertus économes. Ainsi le livre acquis, offert, trouvé par terre ou volé à un ami, continue de s'empoussiérer sur quelque planche, en compagnie d'autres mal-aimés, parce qu'il n'est pas notre genre. Non, pas notre genre du tout, et nous savons pourquoi. Au bas mot, une phrase y couvre une page et cette phrase rappelle les fins d'après-midi de février endolories par les jérémiades de Cicéron ou de Plutarque. Nous n'avons pas dépassé glorieusement l'âge critique où l'on couchait dans de petits cercueils blancs deux sur quatre des bambins nés avant Jenner le bienfaiteur, cet âge où déchiffrer sur le papier les idées des autres gens devient un beau soir autre chose qu'un pensum, pour aller s'enquérir des humeurs de jeunesse d'un homme que l'on dit méchant à ses pareils les écrivains, et dont l'habileté à piquer juste aura troublé les ronronnements orgueilleux et plus ou moins légitimes d'auteurs diversement doués. Pour toutes ces raisons, il est agréable aux rancuniers de le savoir moins lu, sinon oublié, et plus facile aux fringants cultureux de taire son nom comme on évite de prononcer celui de l'oiseau de Vénus, ce qui porte malheur davantage encore que d'en surprendre la roue ocellée dans le désordre d'un parc ancien.

Aller prendre des leçons de style ou de narration auprès de lui, n'y songeons donc pas. Évitons aussi de rappeler qu'il porte l'habit vert, cela vous date un homme comme une teinture capillaire trop fraîche sur un crâne qui ne l'est plus. Et je crois bien que les thèses qui lui furent consacrées pendant cette décennie tiendraient toutes ensemble dans un

bagage à main, tandis que, lors de colloques littéraires si courus que les gens qui comptent sont déjà satisfaits s'ils y dénichent un strapontin, dans ces amphithéâtres où les multiples façons humaines d'assembler les mots défilent l'une après l'autre pour y recevoir un nom, à la façon de syndromes morbides, la prétention de vouloir glisser une petite communication de rien du tout sur les romans de ce délaissé serait sévèrement repoussée, comme l'on sait avec une fermeté bienveillante mais lucide décourager le projet d'un mémoire au sujet rebattu cent fois depuis vingt ans que vient présenter, avec le toupet d'un bleu, quelque étudiant à peine sorti d'une de ces provinces françaises où l'on sentira encore, pour peu qu'on sache les reconnaître, les parfums miraculeusement préservés de certains courants créatifs des années 1980, alors que les sommités organisatrices se voient déjà contraintes, douze mois à l'avance, de faire un tri déchirant dans la légion des fidèles souhaitant entretenir cette assemblée choisie de l'avancement de leurs recherches sur l'autodérision contrariée chez Gilles Delamortaise ou le poids des remords paternels chez Jean-Pierre Novgorod.

Néanmoins, passant le matin dans le couloir, pour peu qu'un rayon du pâle soleil picard daigne éclairer les rayonnages encombrés d'idées disparates et charmantes — puisqu'il s'agit des pensées des autres et non des miennes —, je flatte parfois le dos de R., enfin plutôt ceux de ses romans que l'on ne lit plus guère, à ce qu'on en dit, parce qu'ils sont atteints par l'âge, comme on touche les reliques sans y croire mais tout de même. C'est drôle à penser mais, bien qu'ils trottent encore dans les mêmes rues et respirent le même air que nous, certains auteurs sont devenus franchement importables, comme ces vestes ou ces chemises dont on perçoit, en les examinant, en les touchant et en les essayant, qu'elles sont faites de matières nobles désormais introuvables et qui furent travaillées, ô combien, avec le coup de patte sous lequel se devinent les souffrances d'un fastidieux apprentissage. Fabriqués il y a cinquante ans, ces vêtements sont devenus au pire des déguisements, au mieux des pièces de musée. Il en est de même des récits contés en mode mineur par de longues phrases véloces. Si nous sommes de bonne foi, nous les saluons de loin. Nous serions bien tentés de les recevoir à la maison, mais nos invités au débit plus novateur s'offusqueraient de se voir imposer de tels commensaux.

Oui, les romans de ce monsieur sont décidément vieux comme lui. On y rencontre pourtant beaucoup de jeunesse, beaucoup de gens de toutes sortes, et des mystères, et des années d'un Paris que l'on peut même encore chercher sur le terrain, des tristesses, des mélancolies, des amours difficiles

peints du bout du pinceau, pinceau au toucher discret pour tracer le plaisir et l'angoisse. Je mens depuis le début. J'admire cet homme. J'admire tous les livres de cet homme-là, et tellement celui dont le titre bizarre semble pris à certaine fresque dégagée des cendres de la ville maudite, l'une de ces fresques que l'on regarde sans la voir — l'inverse vaut aussi — car à moins d'être un grand érudit ce qui y est figuré est indéchiffrable, manières de dire, de croire, de se saluer, de chérir. On regarde les femmes et les hommes de ce temps-là, avec leurs mentons lourds, leurs yeux effarés de chats pissant dans la braise, leurs bras dodus, leurs gestes étranges, ce n'est pas en les regardant comme ça qu'on en sait davantage, tout ce qu'ils étaient a disparu depuis vingt siècles et c'est tant pis. Quand même, en cherchant un peu... Mais non, c'est trop tard, nous ne conservons plus rien d'eux en nous qui pensons autrement, ils sont partis pour toujours. Tandis qu'en relisant le monsieur et son roman si beau et si proche malgré tout de ce que nous sommes encore un peu, on reconnaîtra en lui le maître d'un autre qui l'a suivi sans le valoir, mais qui a eu assez de malice — avec le bonheur de posséder un don plus chétif et des ambitions plus légères — pour tenter d'écrire comme lui mais en plus actuel, en plus rapide à lire, en plus relâché, avec la dose suffisante de secrets de Polichinelle comme on les aime, enfin ça ne fait rien, c'est le goût du temps, allons contempler nos fresques pimpantes et vite brossées, écoutons nos colloques consacrés aux pages les plus ternes de l'époque — oserais-je dire les plus chiantes — dont certaines s'émaillent d'assez lamentables contrefaçons où une forme aiguë et désespérante sert un fond plombé par une sorte d'humanisme d'une violence geignarde, c'est ça, de lamentables contrefaçons, ou reprises, ou variations, de ce qu'un autre homme encore, et des plus célébré pourtant, sinon vraiment lu, a senti, longtemps cherché et enfin réussi à écrire très longuement jusqu'à en mourir de fatigue. Et je crois ne pas me tromper en pariant que le vieux monsieur aux roses souterraines qui fut si féroce aux trop maigres talents de ces jeunes contemporains, et surtout à celui de ce fils aîné – ou plutôt de ce fils spirituel, si l'on préfère –, fils qu'il n'a pas voulu reconnaître quand il s'est mis à son compte, aura encore beaucoup d'enfants posthumes, plus tard, lorsque les procédés narratifs en peau de lapin auront perdu tous leurs poils à force de caresses, mais ces enfants-là n'iront jamais fleurir sa tombe d'un bouquet de roses antiques parce qu'ils ignoreront jusqu'à son nom.

Les héritiers

Nicolas Gracias

Ce texte est extrait du recueil Symphonie fiduciaire et autres nouvelles paru aux éditions Xenia.

À l'approche de Belcombe, je fus contraint de ralentir, car la route devenait glissante. Comme chaque année, la Meuse avait débordé sous la pression des pluies, et l'immense plaine lorraine ne ressemblait plus guère qu'à un vaste marécage brumeux, piqué ici et là par la silhouette squelettique des arbres. Le vent s'était levé, et l'on pouvait apercevoir, de loin en loin, la succession de petites écluses qui s'espaçaient sur le chenal. Je ne pouvais m'empêcher, en voyant cette image, de sentir ressurgir mes souvenirs de Belcombe. C'est ici que j'avais passé toute une partie de mes vacances. C'est ici que chaque année, suite à la mort de ma mère, mes grands-parents m'avaient accueilli pour les deux longs mois d'été. Et c'est ici que je revenais, par une froide matinée d'hiver, pour leur enterrement.

J'arrivai à Belcombe un peu avant dix heures. Aux abords de l'église, la famille s'était amassée. Seul manquait mon oncle Jacques qui avait prévenu qu'il n'assisterait pas à la cérémonie (« Comme d'habitude, du reste, il ne ferait que passer… »). Je n'avais pas eu le temps de revoir mes grands-parents, et demandai, à tout hasard, s'il était encore possible de voir leur corps. Mais on me répondit que les scellés avaient déjà été posés.

— Quel dommage, entendait-on çà et là, dans l'assistance.

— Disparus aussi vite… et presque en même temps !

— En tout cas, disaient les plus sages, aucun d'eux n'aura eu à souffrir de l'absence de l'autre.

Nous entrâmes dans l'église. Les obsèques furent très sobres. Le curé de Belcombe fit un éloge brillant de cette vie exemplaire qu'avait menée mes grands-parents, multipliant les dons à la paroisse, se rendant à chaque messe dominicale et élevant cinq beaux enfants qui, tout comme eux, avaient fait leur profession de foi avant de s'en aller de par le monde mener d'autres petites vies exemplaires. Puis il donna la bénédiction aux corps, en rappelant que, même là où ils allaient, mes grands-parents « se trouveraient toujours dans notre cœur ». Au sortir de l'office, nous suivîmes le cortège jusqu'au cimetière de Belcombe. Il tombait un mauvais crachin. Le caveau familial se trouvait sur la plus haute travée du cimetière, à la lisière d'un bois de buis. De là, on avait une vue sur tout Belcombe,

petite ville de province enserrée entre ses vertes collines, avec ses ribambelles de toits, d'antennes et d'ardoises gris argenté qui s'ordonnaient respectueusement autour des deux clochers, et du cours sinueux de la Meuse. J'étais en train de me dire que l'on ne pouvait rêver d'un plus bel endroit pour les enterrer, lorsque mon oncle Hilaire s'approcha et, d'une main qui se voulait invitante, me montra un homme en manteau noir.

— Maître Honoré-Leduc, me glissa-t-il à l'oreille. C'est lui qui va s'occuper de la succession. C'est un vieil ami de la famille.

Et, voyant que j'acquiesçais, il ajouta d'une voix pressante :

— Nous avons rendez-vous à quatorze heures.

— Aujourd'hui ?

— Mieux vaut battre le fer tant qu'il est chaud, me répondit-il, sans paraître se rendre compte que l'expression pouvait être déplacée... Et puis, il y en a parmi nous qui n'ont pas beaucoup de temps, tu sais...

— Je sais, oui, des gens comme l'oncle Jacques.

Je n'avais jamais beaucoup aimé mon oncle Jacques. C'était le benjamin de la famille, celui qui avait été le plus choyé lorsque la fortune de mes grands-parents avait commencé à s'amasser. Mais il me semblait qu'en l'occurrence, on s'efforçait de lui faire porter un peu rapidement la responsabilité de l'empressement factice de ces funérailles. Après que les cercueils furent inhumés, nous refluâmes en direction de Belcombe. Jacques venait d'arriver dans sa voiture de sport rouge. Il l'avait garée devant les grilles du cimetière, de façon qu'elle jurait un peu avec l'endroit. Dans un complet de cuir brun, il discutait intempéries.

— J'ai fait comme j'ai pu, mais les routes sont glissantes... Avec cette pluie, j'ai bien cru y passer. Où sont-ils enterrés ?

— Là-haut, lui désigna ma tante Claire.

— Là-haut ? répéta Jacques, comme s'il se demandait comment sa voiture de sport pourrait se frayer un chemin jusqu'au caveau. Eh bien, on peut dire qu'ils ont pignon sur rue, là-haut. Ils vont pouvoir continuer à régenter Belcombe comme ils l'ont toujours fait !

L'enterrement fut suivi d'un déjeuner funèbre. J'y retrouvai plusieurs de mes cousins que je n'avais pas vus depuis des années. C'est avec eux que j'avais fait les quatre cents coups, étant enfants. Nous organisions des parties de cache-cache, de chasses à l'homme en forêt, des jeux de piste... J'étais heureux de les retrouver, et nous nous mîmes à parler de choses et d'autres, à la lueur de cette disparition. Comme si la mort avait resserré les liens entre nous. Nous avions passé des heures, je m'en souviens, à allumer des feux par-dessus Belcombe pour nous faire des signaux de part et d'autre de la vallée. Nous étions en train de nous remémorer ces vertueux souvenirs lorsque mon oncle Henry vint me faire signe qu'il fallait partir, car je devais les accompagner chez le notaire.

De par ma mère — morte après ma naissance —, je faisais partie de la succession directe de mes grands-parents. J'étais un héritier.

La maison du notaire se trouvait à l'autre bout de la ville, dans une ruelle pavée qui portait le nom de notre famille. Tout au long du trajet, mes oncles et tantes me rappelèrent combien maître Honoré-Leduc était un vieil ami de mes grands-parents, et qu'il s'était de lui-même proposé de s'occuper de la succession, « car il n'était nullement nécessaire, avait-il précisé, de prolonger inutilement ces instants douloureux ». Mais, à moi, il m'apparut, aussitôt que je le vis, que ce notaire n'était absolument pas l'homme qu'ils prétendaient, mais plutôt un homme brouillon, lunatique et distrait. La seule vue de son bureau vous le laissait supposer. Partout des dossiers, des classeurs éventrés, des vieux tableaux pleins de poussière — certains objets ayant appartenu à mes grands-parents et d'autres qui se trouvaient pêle-mêle au milieu des lots, avec souvent de petites étiquettes précisant le nom de l'héritier auquel ils étaient destinés. Lorsque nous eûmes trouvé cinq chaises — dont trois étaient étiquetées —, Maître Honoré-Leduc nous présenta ses plus sincères condoléances, puis il nous expliqua qu'en l'absence d'un testament officiel, notre tâche consisterait à répartir la succession en cinq parts équitables.

— J'ai fait dresser à cet effet une liste plus ou moins exhaustive des biens meubles, immeubles et fonciers que vos parents détenaient, parents qui, vous ne l'ignorez pas, étaient à la fois membres du club d'investisseurs d'Alsace-Lorraine, présidents de la Ligue pour la protection des forêts et représentants honoris causa du Club de randonneurs de Belcombe.

Trois heures de discussions n'en vinrent pas à bout. Personne n'était jamais d'accord. Il suffisait que l'un des héritiers jetât son dévolu sur un objet pour qu'aussitôt l'autre le voulût. À la moindre question, Maître Honoré-Leduc se redressait avec un air inquiet, comme s'il avait été pris en défaut, et s'en allait en boitillant en direction de son antichambre. Pendant un moment, on ne le voyait plus, tout juste l'entendait-on probablement discuter avec son clerc, et puis il revenait au bout d'un moment avec un vieux papier censé retranscrire les « dernières volontés » de mes grands-parents. À la fin de l'après-midi, nous n'avions toujours pas achevé de répartir le dixième des biens, et le notaire nous proposa de revenir le lendemain. Mais mon oncle Jacques s'y opposa.

— Je ne peux pas, affirma-t-il. Demain, je dois être à Zurich.

— Il faudra bien, pourtant...

— Nous n'avons qu'à tout vendre, proposa l'oncle Hilaire. C'est bien plus simple de répartir une somme d'argent que de couper des meubles en cinq, non ?

— Pas question, fit ma tante Claire. Je refuse de tout vendre parce

que « monsieur » doit être à Zurich demain. Il y a certains objets qui ont une valeur… « sentimentale ».

— Dans ce cas, émit le notaire…

— Dans ce cas, abrégea Jacques, je vous laisse vous débrouiller tout seuls. Faites ce que vous voulez : étripez-vous pour une commode Louis XV ou pour un paravent Mucha. Moi je ne resterai pas une journée de plus ici !

Et il s'en alla en claquant la porte. Ma tante eut un sourire, visiblement habituée à ce genre de sorties de son jeune frère.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Il sera là demain.

Et en effet, le lendemain, la voiture de sport rouge était garée devant la maison du notaire, et la même bataille recommença. Qui pour une lampe Gallé, qui pour un vase Majorelle, qui pour une portion de terrain qui n'avait pas été hypothéquée… Ça ne s'arrêtait jamais, et j'avais l'impression que cela ne prendrait jamais fin. Mes cousins avaient beau m'expliquer que c'était ce qu'il y a de plus classique, à la mort d'un couple d'octogénaires fortunés, j'avais tout de même du mal à comprendre. On aurait dit des enfants… Cela faisait à peine une semaine que leurs parents étaient morts, et ils se comportaient comme s'ils n'avaient jamais existé ! J'ignore si c'est ma position de petit-fils qui me procurait ce supplément de recul, mais je trouvais leur comportement bien immature. Chaque soir, tandis que nous terminions de manger, ils remettaient ça dans le salon. Je finissais généralement par m'en aller et rejoignais mes cousins dans le grenier où je leur racontais ce qui s'était passé dans la journée.

— Aujourd'hui, il (Maître Honoré-Leduc) nous a ressorti de son capharnaüm un vieux brouillon de testament qu'il avait oublié et que notre grand-père aurait écrit il y a plus de vingt ans. Il y était question de sa fameuse collection de papillons.

— Celle qu'il avait promise à l'oncle Henry ?

— Précisément… Eh bien figurez-vous que dans ce fameux papier — qui, en passant, ne vaut pas un clou (juridiquement parlant) —, il lègue sa collection à une association d'entomologistes franco-hongrois.

— Ça alors !

— Quand il a appris cela, l'oncle Henry s'est évidemment indigné. Mais tout le monde a regardé le papier et, indiscutablement, c'était l'écriture de notre grand-père.

Ce n'étaient pas du reste les seules bizarreries de ce notaire. De jour en jour, au fur et à mesure que mes oncles et tantes continuaient de s'entre-déchirer, lui ne cessait de faire toutes sortes de découvertes anachroniques. Un jour, c'était une hypothèque sur un terrain qui n'avait pas été levée. Un autre, une donation que ma grand-mère désirait faire au « Club des enfants de chœur de Belcombe ». Une autre fois encore, c'était

un vieux brouillon de testament qu'il retrouvait inopinément, comme venu du tréfonds de ses archives, et que l'un de mes grands-parents avait manifestement griffonné de son écriture cacochyme avant de mourir. Le plus souvent, ces vieux papiers ne manquaient pas de provoquer l'indignation :

— On n'y voit rien sur ces papiers !

— C'est écrit en chinois !

— Ou en franco-hongrois !

Et tout le monde continuait d'en parler longuement dans la voiture. Suite à l'affaire de la collection de papillons, Henry s'était plus ou moins rallié aux arguments de Jacques.

— Ce type le fait exprès, pestaient-ils dans la voiture. Dire qu'il nous a déclaré ne pas vouloir « prolonger inutilement ces instants douloureux » !... C'est plutôt le contraire qu'il est en train de faire !

— Maître Honoré-Leduc fait son travail, leur objectait l'oncle Hilaire. Personne n'est mieux placé que lui pour faire respecter les dernières volontés de nos parents.

— Peut-être, répondait Jacques en s'excitant à son volant, mais on ne va quand même pas y passer l'hiver sous prétexte que ce type ne s'y retrouve pas dans ses papiers !

Un soir, las de les entendre se disputer, je décidai de ne pas rentrer avec eux et de passer par les rues du village, où un certain nombre de chemins de traverse permettaient de revenir sans emprunter les avenues. Les jours avaient passé, nous entrions dans l'hiver et la température avait chuté bien en dessous de zéro. Comme la nuit approchait, quelques flocons de neige se mirent à tomber. Je marchais pesamment, devancé par le souffle cotonneux de mon haleine. Autour de moi, les façades et les longues avenues désertes conféraient à Belcombe un charme suranné. J'avais l'impression de marcher dans une ville du dix-neuvième siècle, avec ses vieilles pierres noires, son sol immaculé et ses tourbillons de neige voltigeant dans le halo des réverbères — lorsque, à l'endroit précis où je regardais, à l'embranchement d'une petite rue, une voiture apparut.

Je reconnus instantanément celle du notaire que j'avais vue quelques minutes auparavant, devant sa maison. La direction qu'elle prit ne laissa pas de m'intriguer. Elle alla se garer juste devant le cimetière et s'arrêta, comme si elle s'apprêtait à faire une pause. Je m'attendais à la voir repartir incessamment lorsque Maître Honoré-Leduc en sortit, devant les grilles, et enfila ses gants. L'étonnement que j'éprouvai de le voir ici ne fut rien en comparaison de ce qui devait suivre. Il contourna la voiture et alla ouvrir à deux autres passagers. Deux silhouettes en surgirent — deux silhouettes plutôt frêles, et courbées comme des cierges. C'étaient mes grands-parents !

Pendant quelques secondes, je me frottai les yeux, persuadé que je devais être victime d'une hallucination. J'avais trop rêvassé, je m'étais trop promené au milieu de ces vieilles pierres, dans ces ruelles, avec leur éclairage « fin de siècle », et maintenant mon imagination était en train de me jouer un mauvais tour… car mes grands-parents, ou tout du moins ceux que je supposais être eux, se dirigeaient vers les grilles du cimetière. Je les voyais marcher, bras dessus bras dessous, se retenant l'un l'autre pour éviter de glisser — comme des amants au premier jour. Je n'osais faire un geste, de peur que cette vision ne s'évanouisse. J'avais tellement peur et à la fois tellement envie que ce soient eux que je me disais que si j'osais avancer, à coup sûr, ils disparaîtraient. En même temps, dans mon esprit, toutes sortes d'hypothèses s'échafaudaient. Et si c'étaient eux ?… Je ne pouvais pas m'empêcher de me dire que je n'avais pas vu leurs corps, après tout. Les cercueils avaient été scellés avant mon arrivée. Et puis, ensuite, je m'étais laissé emporter avec tout le monde dans la spirale des enchaînements, sans me poser de questions. Les obsèques, le repas, l'enterrement… Et voilà que toutes sortes de détails me revenaient en mémoire. D'abord ce notaire, Maître Honoré-Leduc, qui avait insisté pour s'occuper de l'héritage. Ensuite cette façon qu'il avait eue de prendre en charge la succession, en nous ressortant chaque jour ses vieux papiers. Et puis cet empressement à passer du deuil à l'héritage…

Je n'avais toujours pas fait un geste quand je vis maître Honoré-Leduc revenir à sa voiture. Mes « grands-parents » avaient dû rentrer à l'intérieur du cimetière, et il était sur le point de refermer la grille. Dans un réflexe panique, je m'adossai contre un des réverbères. Je ne sais pas pourquoi je fis cela. Il n'y a probablement pas d'endroit plus absurde pour se cacher que dans « l'ombre d'un réverbère ». J'eus d'ailleurs tout le loisir de m'en rendre compte lorsqu'en passant à ma hauteur, la voiture fit mine de ralentir. Mais elle ne s'arrêta pas, et je pus m'extraire de ma « cachette » — tandis qu'elle s'éloignait. Je m'en allai rapidement. J'avais eu si peur, à un moment, qu'elle ne s'arrête, là, devant moi, et ne me prenne en flagrant délit — ah, mais en flagrant délit de quoi, au fait ? — que je ne pensai pas à faire halte devant le cimetière. Au premier coin de rue que je trouvai, je bifurquai et, sans me retourner, me mis à courir en direction de la maison.

En arrivant, je trouvai mes cousins dans le grenier, assis au pied de la lucarne où nous nous amusions à nous faire des signaux lumineux étant enfants. Ils étaient en train de jouer aux cartes. J'étais encore sous le choc, et j'eus toutes les peines à leur rapporter ce que j'avais vu. Je m'exprimais par bribes de phrases, parfois sans queue ni tête, et mes cousins me regardaient comme si j'étais devenu fou.

— Qu'est-ce que tu racontes ? me disaient-ils. Comment peux-tu prétendre avoir vu nos grands-parents ?

— Je ne saurais l'affirmer, bien sûr, car il y a toujours le bénéfice du doute dans ce genre de cas, mais je jurerais que je les ai vus pénétrer dans le cimetière.

— Qu'est-ce que tu dis ? On les a enterrés la semaine dernière !

— Leurs cercueils. Ce sont leurs cercueils qu'on a enterrés. Mais qui peut prétendre qu'il a vu leurs corps ? Moi, en tout cas, je ne saurais l'affirmer. Comprenez-moi, je ne suis pas en train de vous dire qu'ils sont vivants mais... y a-t-il quelqu'un parmi vous qui puisse me dire qu'il les a vus avant qu'on pose les scellés ?

Mes cousins, un à un, firent non de la tête.

— L'oncle Hilaire, laissa alors tomber l'un d'eux après un temps de silence. C'est lui qui s'est occupé des démarches funéraires.

Je réveillai mon oncle Hilaire au beau milieu de la nuit. Il m'accueillit, en pyjama et bonnet de nuit, sur le pas de sa porte.

— Je te prie de m'excuser, mais... j'ai fait un horrible cauchemar à propos de mes grands-parents. J'ai rêvé qu'ils étaient encore vivants. Je sais que c'est un peu délicat de te déranger pour ça à cette heure-ci, mais... il faut que je sache... Est-ce que tu étais présent au moment de la pose des scellés ?

— Non, me répondit mon oncle dans un bâillement. Personne n'avait le droit d'être présent au moment des scellés — personne en dehors des personnes assermentées, évidemment.

— Ah bon ?... Et qui étaient ces personnes ?

— Eh bien, si je me souviens, il y avait le notaire et le curé.

Lorsque je regagnai le grenier, la partie de cartes avait été interrompue et les conversations allaient bon train.

— Alors ? me demandèrent mes cousins en me voyant revenir.

— Il ne les a pas vus, répondis-je. Mais le notaire et le curé, eux, se trouvaient là.

— Et alors ? me répondit l'un d'eux. Le notaire et le curé étaient de grands amis de nos grands-parents. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils se soient trouvés là.

— Ne me dites pas que ça ne vous étonne pas tout de même un petit peu ! Il y a quelque chose d'étrange dans cette histoire. L'oncle Hilaire m'a raconté que seules les personnes assermentées pouvaient assister à l'apposition des scellés. Je n'ai pas pris le temps de vérifier, mais je crois que c'est faux. Tout le monde pouvait être là : il suffit pour cela qu'une simple personne assermentée soit présente. J'en déduis que le notaire et le

curé ont peut-être voulu nous écarter volontairement de cet instant et, par conséquent, aussi notre famille.

— Qu'en conclus-tu ?...

— Je sais que ça va vous paraître difficile à avaler, mais après ce que j'ai vu, je me dis que nous sommes peut-être victimes d'une machination. Imaginez que cette histoire de mise en bière ne soit qu'une mascarade. Supposez que nos grands-parents n'aient jamais été inhumés — et que le curé et le notaire se soient entendus pour que personne ne s'en aperçoive...

— À quoi bon ? demanda l'un d'eux. Pourquoi auraient-ils fait ça ?

— J'ai pas mal réfléchi... Tout le monde savait quelle fortune colossale possédaient nos grands-parents et eux-mêmes redoutaient les affrontements qui pourraient avoir lieu après leur mort. Au vu de ce qui se passe, on ne peut pas le leur retirer. Depuis presque une semaine, vos parents n'ont de cesse que de s'entre-déchirer. De par ma situation de petit-fils, je n'ai presque pas droit à la parole, mais cela ne m'empêche pas de sentir les choses. C'est un peu comme s'ils étaient encore vivants. Chaque fois qu'une dispute éclate, Maître Honoré-Leduc s'enfuit dans son antichambre, comme par enchantement, où il discute avec je ne sais quel clerc de notaire avant de finir par revenir avec un vieux papier miraculeux qui stipule que le legs en question est pour untel ou tel. Je ne voudrais pas avoir l'air paranoïaque, mais ça sent tout de même la machination ! Et si c'étaient nos grands-parents qui se trouvaient derrière cette porte ? S'ils n'avaient jamais quitté le monde des vivants, mais écoutaient tout bien tranquillement, dans cette antichambre, pour pouvoir mieux décider ensuite et juger des héritiers ?

Plusieurs de mes cousins me regardèrent avec effarement.

— Tu délires ! finit par me dire l'une de mes cousines.

— Pourquoi auraient-ils inventé une chose pareille ?

— Et surtout : comment l'auraient-ils fait gober au policier assermenté censé se trouver là ?

Une partie seulement de mes cousins consentit à m'écouter. L'autre s'y refusa, arguant que mon idée de machination ne tenait pas debout. À supposer que nos grands-parents se soient effectivement prêtés au jeu — ce dont ils doutaient —, quel besoin auraient-ils eu de revenir coucher ce soir par -8° C au cimetière de Belcombe ? Je devais avouer que je n'avais pas de réponse à cette question. Plutôt que de m'entêter, je décidai de proposer à ceux qui me faisaient confiance de m'accompagner jusqu'au cimetière. Ce serait le meilleur moyen de tirer l'affaire au clair Si nous avions du nouveau, nous leur ferions des signaux du haut du cimetière (visible depuis la lucarne), comme nous le faisions autrefois, et ils pourraient nous rejoindre.

Quelques-uns acceptèrent — probablement attirés en cela par la perspective de l'expérience nocturne — et nous partîmes. L'expédition fut fastidieuse. Il avait beaucoup neigé et les rues étaient devenues blanches. J'avais emporté quelques lampes frontales, du matériel d'exploration, etc. Mais à notre arrivée, la grille du cimetière était fermée, et je fus le seul à vouloir passer par-dessus. Je remontai péniblement, le long des pentes, en direction de la dernière travée du cimetière La neige avait tout recouvert. Si j'avais eu l'infime espoir, à un moment, de découvrir des traces de quoi que ce soit, il n'y en avait plus guère. Des monceaux de neige s'entassaient sur toute la longueur du trajet. Arrivé en haut, je fus contraint de me rendre à l'évidence que les marches qui descendaient au caveau, elles aussi, avaient disparu. Personne n'était venu ici depuis longtemps. Je n'avais aucune chance de les retrouver. Je fis alors un signe en direction de mes cousins, en bas, près de la grille et après que je fus redescendu, nous revînmes tristement en direction de la maison.

La nuit suivante, je dormis peu. J'avais été tellement émoustillé par cette histoire de revenants que je n'arrêtais pas d'y repenser. Je rêvais de mes grands-parents, dans différentes situations du quotidien, au travers d'images qui les mettaient en scène, en compagnie du curé et du notaire, dans une folle sarabande moqueuse. J'essayai de leur parler, de leur demander pourquoi ils faisaient cela mais, à chaque question que je leur posais, le feu autour duquel je les imaginais gagnait du terrain et les faisait se disperser en une pluie d'étincelles insolentes. Au petit matin, j'avais si mal dormi que l'idée de me rendre chez le notaire m'indisposa ; je prétextai une migraine, pour n'avoir à m'y rendre qu'après midi. Je passai la matinée à tourner et à retourner le problème, dans le salon, sous le regard torve de mes cousins qui passaient et repassaient en me raillant.

— Arrête de fantasmer ! Tu nous as déjà fait le coup lorsque ta mère est morte ! Tu voyais des fantômes partout ! Accepte qu'ils ne soient plus là.

Peut-être mes cousins avaient-ils tous raison. Peut-être avais-je été marqué à ce point par la mort de ma mère, étant enfant, qu'aucune mort ne m'était plus supportable — et surtout pas celle de mes grands-parents qui étaient, après tout, la seule proche famille qui me restait.

Après le déjeuner, je me rendis de mauvais gré chez le notaire. Je n'avais aucune envie de le voir, ni lui, ni aucun de mes oncles et tantes dans cette atroce démonstration de cannibalisme post-mortem qu'ils avaient désormais pour habitude de perpétrer quotidiennement. Je ne me trompais pas. Lorsque j'arrivai, mon oncle Henry et ma tante Claire étaient en train de se chamailler pour je ne sais quel chandelier à cinq branches.

Chacun d'eux avançait des arguments particulièrement bas pour faire valoir qu'il serait mieux chez lui, ou que l'un de leurs parents le lui avait promis. Je commençai à regretter d'être revenu lorsqu'une idée me traversa.

— C'est étrange, fis-je en les interrompant sans préavis, mais j'ai l'impression que ma mère avait demandé à en hériter, de ce chandelier. Serait-il possible qu'il y ait trace de cela dans vos papiers ?

À cette question, Maître Honoré-Leduc se leva, comme à son habitude, et opina du chef.

— Ce n'est pas impossible, en effet, fit-il en se dirigeant vers son antichambre. Enfin, je veux dire : il faudrait que j'aille vérifier…

Et il se retira dans son antichambre.

— Comme si on ne perdait pas assez de temps comme ça, me fit remarquer ma tante Claire en me fusillant du regard.

Ce à quoi je ne pris bien évidemment pas la peine de répondre. Comme à chaque fois, le notaire resta un moment dans son antichambre. En mon for intérieur, je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'il y avait peut-être mes grands-parents derrière cette porte. Que ce n'était peut-être pas avec son clerc qu'il discutait en ce moment, mais avec eux ! Maître Honoré-Leduc finit par revenir et, après avoir refermé les deux pans de porte de son antichambre, me déclara :

— Vous aviez tout à fait raison, jeune homme. J'ai retrouvé un papier de feu votre grand-mère qui stipulait que ce chandelier était destiné à votre mère. Par filiation directe, il vous revient donc de droit.

Là-dessus, il me tendit un bout de papier jauni que je ne pris même pas la peine de parcourir pour m'en assurer. L'encre était encore fraîche.

En ressortant ce soir-là, je pris la direction du cimetière. Mon oncle Hilaire fut surpris de ne pas me voir les accompagner une nouvelle fois.

— Tu ne viens pas avec nous ? me demanda-t-il, de sa voix débonnaire.

— Non, répondis-je. J'ai besoin de me promener.

La neige, partout autour, avait commencé à fondre. Les rues n'étaient plus recouvertes que d'une fine pellicule de givre, le ciel était clair. Une neige très fine tombait, comme venue des étoiles. J'arrivai au cimetière un peu avant la nuit. Les grilles étant ouvertes, je montai d'un seul trait jusqu'au caveau familial. Sous les branches de buis, la neige s'était mise à former des sortes de concrétions. Sur le marbre du caveau, j'allumai une des bougies qu'en guise de quote-part du chandelier, je m'étais octroyées avant de partir. Puis je m'agenouillai. Longuement j'énumérai, en parlant à voix basse, les choses que j'aurais voulu dire à mes grands-parents avant qu'ils ne disparaissent.

Je leur parlai du sentiment injuste que j'avais d'être le seul à combattre. Ce fut alors, en contrebas, qu'un claquement de portière retentit, m'avertissant que quelqu'un venait d'arriver. Je me retournai et distinguai la voiture du notaire. Comme la dernière fois, elle s'était garée, et deux petites silhouettes en étaient sorties qui s'apprêtaient à grimper le long des flancs du cimetière. Je sentis les larmes me monter aux yeux. J'allais enfin les revoir ! Ils étaient revenus pour moi, pour me saluer une dernière fois. Je tins alors mon chandelier haut dans le ciel en direction de la vallée, et me mis à faire de grands signes, comme nous le faisions autrefois, étant enfants, lorsque nous allumions des feux par-dessus Belcombe — en espérant que sur l'autre versant, dans la maison familiale des grands-parents, l'un de mes cousins au moins les apercevrait par la lucarne du grenier.

COMMUNIQUÉ DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DES SOUTERRESTRES

Les souterrains ont depuis toujours fasciné les hommes, dans lesquels ils voient des relations exploratoires intra-utérines évidentes. Les femmes sont moins portées sur les souterrains, mais les chiens, si. Aussi, les hommes sont des chiens.

Un souterrain est un passage situé sous la terre. Il peut contenir des monstres, des créatures étranges, des animaux bizarres, voire des hommes albinos, des Fraggle Rocks, des Morlocks ou des Minimoys. Mais, la plupart du temps, un souterrain ne contient rien d'autre que de l'air vicié, parfois des squelettes, le plus souvent des rats et des insectes. Un souterrain sert ainsi à nourrir l'imagination de nombreux conteurs, à faire rêver les enfants, mais également à faire pousser des champignons.

On peut affirmer que l'origine du souterrain remonte au trou. Un trou est une cavité creusée dans la terre ou autre matière. Le trou a ceci de paradoxal que, bien que physiquement inexistant, il existe néanmoins. C'est en fait le déplacement d'une matière qui crée le trou. Le trou existe donc grâce au vide qui le constitue. Par exemple, une balle traversant une planche constitue un trou. Le trou est antimatière, qui nécessite de l'énergie. Il ne peut se voir et se définir que grâce aux bords qui le constituent. Sans bords, tout est vide, ou bien alors un gigantesque trou.

C'est peut-être grâce au trou que l'on a inventé le mystérieux nombre zéro, d'un aspect et d'une signification similaire au trou ; lui aussi dénué de tout, mais indispensable à l'équilibre de l'homme par ses vertus de vacuité. Si le zéro continue de fasciner les hommes par son existence paradoxale, il en est de même du trou, avec pour preuve cette *énigme paradoxale du trou et du gruyère* :

Plus il y a de gruyère, plus il y a de trous. Mais plus il y a de trous, moins il y a de gruyère. Donc plus il y a de gruyère, moins il y a de gruyère.

Le trou est immémorial ; son existence remonte à bien avant l'homme. On peut ainsi dire que le trou s'est inventé lui-même. Les trous sont nombreux et variés, de toutes formes, de tous styles. Ils peuvent même être normands ou de mémoire. Il est probable que l'homme a inventé le concept de trou par inadvertance ou accident. Peut-être aura-t-il vu quelque animal fouisseur ou protochien en constituer un, et, par mimétisme, aura fabriqué le sien, sans autre but que de déplacer de la terre. Une fois le trou accompli, l'homme, satisfait, aura su qu'il était capable, lui aussi, de faire son trou. (À noter que la date de la découverte du trou par l'homme est inconnue.) L'usage du trou ne lui viendra que bien plus tard, lorsqu'il aura compris ses nombreuses fonctions (cacher de la nourriture, planter des patates, mettre des choses au frais, dissimuler des cadavres, etc.).

C'est après bien des tentatives qu'un individu *lambda* sera capable de produire des trous évolués, également appelés tunnels ou souterrains. Pour constituer un souterrain, il faut donc commencer par un trou et être bien entraîné. Pour le néophyte, il sera préférable de débuter par une succession de trous, que l'on fera dans du sable pour un confort optimal et moins de risques. On pourra ensuite relier deux de ces trous en effectuant un tunnel de petite dimension (de 30 à 50 centimètres). Pour faire un souterrain grandeur nature et adapté à l'homme, l'idéal est de posséder une équipe spécialisée, disposant de machines et d'outils adéquats. Les outils et machines permettent de construire ou de désassembler des choses (meubles, constructions, etc.) peuvent se ranger dans une boîte à outils, mais pas à machines. (À noter qu'il faut des machines et des outils pour constituer une boîte à outils, ainsi que d'autres machines et d'autres outils.)

Si l'on n'a pas d'équipe spécialisée sous la main, on peut simplement s'approprier un souterrain. Pour s'approprier un souterrain, rien de plus simple : il suffit d'en trouver un puis de décider qu'il vous appartient. Vous pourrez même le baptiser d'un nom qui vous est cher (éviter cependant les appellations de mauvais goût du style « Sam' Suffit »). Néanmoins, les souterrains peuvent s'avérer dangereux pour les débutants. De plus, ils attisent de nombreuses convoitises. Il faudra être prudent avant de jeter le dévolu sur celui de ses rêves. Les expériences à ce sujet sont nombreuses, et parfois malheureuses, voire funestes.

Monsieur O. décida un jour de s'approprier un souterrain. Hélas, il se perdit dans les méandres de ce dernier, n'ayant pas au préalable pris toutes les précautions nécessaires (piles de rechange pour sa lampe-torche, papier et crayon, boussole, etc.). D'aucuns affirment qu'il aurait été aperçu en Chine, à plus de 8000 kilomètres de son point de départ.

Monsieur Q., lui, décida de s'approprier un souterrain perdu en pleine campagne. Hélas encore, celui-ci était déjà utilisé par un groupe de malfrats, lesquels s'en servaient de repaire et, accessoirement, de vide-cadavres. Il est allé rejoindre la longue liste des personnes disparues dans l'objet même de leur rêve, lequel s'est mué en cauchemar.

Il existe également des hommes fantastiques et cavernicoles, appelés *Troglodytes*, qui apprécient peu le fait de voir des visiteurs inopinés surgir dans leur caverne. Souvent, le sort réservé à ces malheureux visiteurs est peu enviable, mais un véritable régal pour les Troglodytes.

Aussi, pour plus de sécurité quant à un souterrain que vous voudriez vous approprier, contactez la S.A.S. (Société Anonyme des Souterrestres).

Les souterrains, outre le fait de nourrir l'imagination des écrivains et des enfants, peuvent servir à de nombreuses choses. Les tunnels sont ainsi très pratiques pour aller manger du pudding à Londres, pour traverser des montagnes si l'on a le vertige (à condition de ne pas souffrir en sus de claustrophobie) ou pour se déplacer sous la ville par le métropolitain. Le métropolitain, ou métro, est un réseau de locomotion souterrain utilisé par les citadins pressés et peu argentés. Le métropolitain a perdu son grade de première classe en 1991. « Métropolitain » se dit « Underground » en anglais. En français cependant, « Underground » définit un mouvement qui cherche à ne pas se faire connaître tout en en rêvant.

Comme les ponts, mais dans une mesure plus confidentielle, les souterrains relient les hommes, et offrent des risques d'accident à peu près équivalents (rupture du tablier dans un cas, effondrement dans l'autre — mais le risque zéro n'existe pas). Ils sont aussi assez pratiques pour piller des banques.

Les souterrains sont de très bons endroits pour conserver du vin, des morts, et sont fort appréciés en cas de bombardement, lors desquels on voit bien plus de morts que de vin. Ils sont également des lieux très prisés pour faire des films d'horreur. Les films d'horreur, généralement destinés à un public adolescent, traitent de peurs ancestrales et permettent de les exorciser tout en s'amusant. Cependant, les adolescents n'en sont pas conscients.

Les souterrains permettent aussi de se promener d'un endroit à l'autre, au frais, dans un environnement à la température constante, pour ceux qui n'aiment ni les gens ni le soleil. À ce sujet, certaines personnes habitent des maisons troglodytes, creusées à flanc de falaise. Les troglodytes, du latin *troglodytae* (*troglo* : trou/caverne ; *-dytae* : pénétrer) sont des habitations généralement taillées dans de la roche tendre (calcaire, grès, tuffeau), à flanc de montagne ou de falaise. Mêmement, il ne faut pas être claustrophobe pour y loger. Les maisons troglodytes, hier habitées par les rebuts de la société qui n'avaient pas les moyens d'avoir leur propre maison, sont aujourd'hui très prisées des gens aisés. On peut faire un parallèle avec le pain, lequel était mangé noir pour les plus défavorisés et blanc pour les nantis, alors qu'aujourd'hui c'est l'inverse.

Le tunnel de Béring, situé entre la Sibérie et l'Alaska, deux fois plus long que le tunnel sous la Manche, reliera prochainement la Russie aux États-Unis et, par extension, l'Europe au continent américain. Le trajet aller Paris-New York prendra deux semaines environ (prévoir de nombreuses lectures, dont S.A.S. Magazine !). Ceci est prévu pour 2030. En attendant, il vous est loisible de vous lancer dans votre souterrain individuel et personnalisé. Avec un peu de pratique et beaucoup de volonté, vous aussi pouvez posséder le vôtre. Vous ne serez pas déçu. Nous sommes de plus en plus nombreux à vivre sous terre. Rejoignez-nous, vous serez comblé !

CECI ÉTAIT UN COMMUNIQUÉ DE LA S.A.S.

La Vierge de Tempestrou

Christian Attard

Les deux prêtres, après avoir raisonnablement dîné d'un potage clair, d'une demi-dinde aux oignons braisés et d'une crème aux œufs, se rapprochèrent de la cheminée. Cette nuit d'octobre 1793 était froide sur le Quercy et il menaçait encore de neiger. Le plus âgé avança deux verres de cristal qu'il remplit d'une liqueur digestive des moines de la Grande-Chartreuse.

— Mon fils, vous le savez, l'heure est grave, et à situation exceptionnelle, il faut des décisions exceptionnelles. Voilà pourquoi, ce soir, je vous demande plus qu'à l'ordinaire toute votre attention.

— Mon père, vous m'effrayez. De quoi s'agit-il ?

— Les légions du grand Satan révolutionnaire partout se déchaînent. Mais ici, plus encore qu'ailleurs dans le royaume de notre bon roi Louis, elles mettent un zèle effréné à chasser les enfants de notre Seigneur de tous les lieux saints. Le culte a été, la semaine dernière, définitivement interdit à Notre-Dame-de-Tempestrou. Et il est aussi défendu de venir y faire dévotion à notre bien-aimée Vierge noire.

Le vicaire Pésallot ne put qu'acquiescer, il avait appris avec stupeur la décision interdisant toute manifestation de religiosité aux « vieilles idoles ante-révolutionnaires ». Il avait aussi déjà pris la mesure de l'abattement que cette annonce avait répandu dans la population de la petite ville dont il avait charge d'âmes sous l'autorité du vieux curé Savignol. Jusqu'à ce jour pourtant, leur éloignement de la capitale les avait préservés de ces diktats impies.

— Mon fils, fermez s'il vous plait notre porte et approchez-vous. Ce que j'ai à vous révéler ce soir est d'importance.

Henri Pésallot verrouilla donc la porte et vint s'asseoir près de son curé. Dès que l'on s'éloignait de l'âtre rougeoyant, on se sentait, semblait-il, comme gagné par le froid.

— Vous l'ignorez mais le culte à Notre-Dame-de-Tempestrou est en réalité l'œuvre d'une confrérie très discrète. Depuis que cette vénérable icône de bois sombre fut, dit-on, découverte sous le sabot d'un bœuf rétif, c'est cette confrérie de pénitents qui en a toujours réglé toutes les dévotions. Les bénéfices dégagés des oboles, cires et luminaires, dons et reventes de toutes sortes d'objets votifs à travers les siècles, ont permis à cette confrérie de se perpétuer jusqu'à nos jours si troubles. Mais ils ont

surtout permis l'édification de la chapelle où nous prions aujourd'hui, l'amenée des eaux du fleuve, l'irrigation des jardins de la ville...

Henri Pésallot écoutait, il ne lui vint pas l'intention d'interrompre par un épanchement de curiosité malvenu les révélations de son supérieur. Celui-ci poursuivait la longue liste des bienfaits qu'il croyait pouvoir imputer à l'action souterraine de la confrérie. Henri avala deux goulées de la liqueur verte agréablement parfumée et alcoolisée. On pouvait distinctement entendre mugir le vent glacial par le conduit de la cheminée dans les pauses de l'énumération du vieux prêtre. Pour l'instant, le feu triomphait encore et les bûches étaient de bonne taille.

— Cette confrérie se composait d'hommes de très haute importance dont il ne m'est pas permis de révéler les noms et titres, moi qui suis pourtant leur bien humble prieur. Beaucoup ont été exécutés par les barbares sans-culottes. Henri... Je me fais vieux et ce soir je ressens comme jamais auparavant le poids des ans. Dans quelque temps je serai appelé à proposer mon successeur. Mon choix s'est depuis longtemps porté sur vous.

Le vicaire ne put que croiser les mains sur ses genoux et baisser respectueusement la tête.

— Ce soir, mon fils, si je désire vous révéler tout ceci, c'est qu'il y a grand danger que ce sublime édifice ne vienne à s'écrouler. Avec la disparition de ses membres les plus éminents, notre confrérie se voit privée de ses principaux bailleurs de fonds. Mais avec l'interdiction de tout culte à notre très Sainte Vierge de Tempestrou, notre association ancestrale touche à sa fin. Demain, les tribunaux révolutionnaires exigeront la mise à l'encan des bâtiments et des objets de culte, et il se présentera, comme cela s'est trouvé ailleurs, quelque maquignon pour transformer notre Temple en étable à bœufs. Notre confrérie ne pourra s'opposer à cela. Pire peut-être, un autre groupe religieux, attiré par les bénéfices substantiels qu'il pourrait tirer du culte à notre très vénérable Mère, se portera acquéreur sous divers prête-noms dans l'attente de la dissipation de la révolte.

— Que pouvons-nous faire, cher père, pour éviter tout cela ? Nous sommes si démunis, déplora Henri.

— Ce n'est pas tout, mon fils, il y a autre chose que vous devez savoir pour que vous preniez toute la mesure du désastre. Bâtie au XIe siècle sur un très antique lieu de culte romain, notre chapelle de Campestrou abrite en son sous-sol un vaste réseau de souterrains qui court jusqu'à la rive du fleuve en contrebas. Deux grandes salles y ont été aménagées. Dans l'une se sont tenues les réunions de notre confrérie, l'autre est sûrement la plus belle et la plus riche bibliothèque de la province du Languedoc. L'accès à ces lieux est heureusement soigneusement protégé.

— Une bibliothèque ? interrogea le vicaire, impressionné.

— Oui, mon fils, et la plus fournie, la plus savante qui soit. Les ouvrages de piété les plus rares y cohabitent avec les traités scientifiques les plus subtils, les opuscules les plus secrets. Alors que sévissait dans nos régions l'hérésie cathare, Notre-Dame servit de tribunal ecclésiastique sous la domination des Franciscains. Tous les comptes rendus d'interrogatoire, toutes les réquisitions et peines ont été consignés dans des registres que nous conservons aussi avec le plus grand soin. Il serait inconcevable qu'une telle richesse tombe entre les mains de ces forcenés ou d'un autre groupe peu soucieux de sa préservation. Comme il serait inconcevable que soit divulgué au premier venu de dangereuses informations. Voilà pourquoi il est de notre devoir d'agir au plus vite.

— Mais comment ? Le sanctuaire est désormais gardé jour et nuit par des hommes armés !

— Nous ne pouvons soustraire toutes les richesses de notre chapelle à la convoitise des hordes barbares, mais pour éloigner tout danger, il nous suffit d'une seule action déterminante.

— Laquelle, mon père ? Je ne vois pas...

— Sans sa Vierge noire, sans sa vénérable statue, Notre-Dame-de-Tempestrou n'est plus qu'une coquille vide, et qui s'intéressera alors à une vieille église de campagne ?

— Vous voulez faire sortir l'icône du sanctuaire... Mais comment ?

— Par le souterrain !

Henri Pésallot se tut et réfléchit un long moment. Il était impensable que le vieux prêtre se présente dans l'église pour en soustraire la statuette, comme il était totalement exclu qu'il le fît lui-même. Tous deux étaient par trop connus des gardes révolutionnaires. Il ne répondit pas à son supérieur mais son regard interrogateur en disait assez pour l'inciter à poursuivre.

— Il nous faut, pour faire sortir cette insigne relique, une personne jeune, alerte et de toute confiance. Une personne qui en aucun cas ne révélera ce qu'elle a vu et par où elle est passée. Le souterrain, en courant vers le fleuve, devient très étroit et d'accès difficile à quelqu'un de constitution robuste. Pourquoi vous le cacher plus longtemps ? J'ai pensé, Henri, à la jeune Marie Fossard, qui, la pauvrette, est orpheline, mais fort loin d'être simple en esprit. L'entrée du souterrain se situe dans le fond d'un faux placard de la sacristie. Personne ne prendra garde à elle si elle fait mine de nettoyer le sanctuaire.

— Cela me paraît très risqué !

— C'est notre seul espoir. Sans la Vierge noire, le sanctuaire n'intéressera plus personne. Sa valeur potentielle sera inexistante et notre

confrérie pourra alors, elle aussi, espérer le racheter sous quelques prête-noms en attendant des jours meilleurs. Car, mon fils, notre Sainte Mère l'Église a déjà connu bien des vicissitudes, mais elle sait que le temps travaille toujours en sa faveur dans le cœur des hommes. Vous avez raison néanmoins, deux précautions valent mieux qu'une. Aussi prendrons-nous soin de récupérer notre précieuse relique à mi-parcours de cette enfant dans notre souterrain. Sur toute sa longueur, dans les bois et la campagne, ont été aménagés de petits puits d'aération cachés en surface. Ces issues sont bien trop étroites pour laisser passer une personne, mais on peut en tendant le bras laisser passer à l'air libre notre sainte relique. Nous conviendrons d'un endroit où vous attendrez que la petite vous confie le précieux objet. Quant à moi, je l'accompagnerai dans l'église, la présenterai aux gardes et tâcherai de les distraire quand elle se glissera par la porte dérobée de la sacristie.

— Fort bien, je ne vois pas d'autre solution en effet... Cependant, on vous aura vu et on ne manquera pas de faire le lien entre cette enfant et la disparition de la statue. On nous interrogera et cela ne sera que piètre mal. Mais surtout, on questionnera plus durement la jeune fille qui risque de parler.

— J'ai malheureusement songé à cela...

Un long silence se fit dans la pièce éclairée uniquement par le rougeoiement du feu et une courte chandelle.

Le vieux prêtre reprit :

— Ce souterrain, Henri, fut autrefois un souterrain-refuge en cas d'attaque. On pouvait s'y cacher, y survivre quelque temps grâce aux vivres qui y furent entreposés et aux trouées d'aération. Et, par la grâce de Dieu, il servit à de nombreuses reprises avec succès durant les assauts des hordes musulmanes et des huguenots. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il n'y a aucune issue vers l'extérieur.

Le curé se tut durant un long instant.

— Pour cette enfant, remonter vers la sacristie, une fois qu'elle vous aura transmis la statue, serait comme se précipiter dans la gueule du loup... Elle ne peut que continuer dans l'espoir de trouver une sortie dérobée. Or, ce souterrain est surtout un piège redoutable pour qui n'en connaît pas toute la géographie. Vingt mètres plus bas que le petit puits d'aération dont je viens de vous parler, le sol se dérobe sur un abîme sans fond.

Au fond de toi sous les ronces

Guillaume Siaudeau

Creuse bien profond, près du cœur, creuse, voilà une petite histoire de lèvres emmêlées, de salives liées. Creuse encore, oui, juste ici, tout près du cœur. Il y a là tout un tas de trucs qui ressemblent à des souvenirs. Mains et visages, baisers et claques, regards et mots, petits amas de poussière glissés sous ta mémoire. Perce la chair, fore, cherche. Ta soif de savoir est un museau, le passé s'est enfoui comme une truffe.

Agrandis le trou, frôle les artères, écoute couler le sang qui se souvient. Ne ferme pas les yeux, affronte. Un jour il t'a dit qu'au fond de soi la claustrophobie n'existe pas. Tout juste un léger vertige du haut de ses erreurs. En dessous est enseveli ce qui rend libre. Souviens-toi. Fouine, scrute, dégage le trou, enfonce-toi, là où l'amour perd sa respiration. Décape, révèle, fais le jour sur ce qui dort depuis longtemps.

Faufile-toi, l'enfance est un labyrinthe dont l'entrée s'est rebouchée. fraie-toi un chemin, écarte les ronces que ton corps a prises sous son aile en attendant qu'elles trouvent une autre douleur à cacher. Furète, cherche, rappelle-toi la couleur de sa peau lorsqu'elle est devenue une coquille vide. Rappelle-toi le silence dans la petite pièce, de l'odeur des fleurs fraîches et des mouchoirs humides. Sonde, retrouve à quelques expirations près le poids d'un soupir. Écarte, plonge. Entre tes os est l'image qui rend libre. Fais une corde de tes mots, balance-lui. Le puits est profond mais tes phrases assez longues. Ôte la trappe.

Soulève, dégage, la voie est libre. Tu te souviens maintenant. Ce jour-là son visage t'a fait penser aux nuages gris qui certains soirs empêchent toute lumière de trouver la sortie.

Six pieds sous terre

Mat Lest

Voyez plus grand pour vos (mauvaises) rencontres.

1

À trente ans, c'est vrai que c'est pas simple d'être fumeur. S'il y a des soirées avec plusieurs couples, bon, on se dit : « Voilà, y aura des enfants dans les parages, une table basse Ikea, des bouts de carotte, du guacamole, moi je serai le seul fumeur et y aura aucun cendrier en face de moi. » Donc, je me suis dit : « Faut aller fumer ailleurs. »

Je déteste le guacamole. Surtout celui qu'ils me servaient. Ils revenaient du Mexique, ils prononçaient ça wakamolé. Je m'étais promis de sortir fumer arrivé à la cinquantième photo de voyage. Voilà. Cinquante.

Dehors, c'est comme si je marchais sur la Lune. Il n'y avait aucun trafic à partir de 22 heures à Truc-sur-Seine. Je me sentais léger. Je fumais ma clope sous la lumière des réverbères au cou arrondi comme dans un dessin animé, pour montrer à un éventuel visiteur qu'ici, en grande banlieue parisienne, on est sympa. On est des familles. Moi je suis pas une famille. Bon, c'est prévu. Dans pas longtemps. Dans huit cents mètres.

Sur le trottoir, un panneau rond « 30 » brillait comme une limace, et moi entre deux bouffées je pensais à ma situation, trente ans, attention danger, fais gaffe, on marche sur des œufs. Surtout quand j'ai vu le panneau qu'il y avait juste après, je me suis dit que c'était une étrange coïncidence. Après un gros « 30 » entouré, voilà le panneau « Attention enfants ». Un parent qui tient son enfant par la main. Juste du hasard, me disais-je. Mais quand même. Les deux vont ensemble. Curieux. Révélateur.

J'ai jeté ma clope dans la rue silencieuse et marché jusqu'au panneau suivant. Pour être fixé. Comme si tout ça avait un sens, comme si je tirais sur la corde de ma vie. Ma tête tournait bizarrement. Sûrement le wakamolé de tout à l'heure. Passé trente ans, je m'étais juré d'arrêter la bouffe à quatre syllabes. Coca. Chips. Pâtes.

L'avenue de Paris était tout endormie. Elle étalait une succession de dos-d'âne rassurants. Je marchais sur la chaussée, j'avais repris une clope. Je ne me souciais pas qu'autour de la table basse on se souciât de mon absence, il devait rester une petite semaine de photos de vacances environ.

Depuis quelques dizaines de mètres, je passais le long d'un mur de tôle blanc cassé. Et le panneau recherché, c'était un panneau rond accroché à une porte. Port du casque obligatoire. La porte n'avait pas de poignée.

Je m'appuyai contre la tôle renforcée. Pour me donner une contenance, je frappai dessus du talon. Mauvaise idée. Boucan d'enfer. Résonances. Échos dans toute la ville. Ça faisait encore plus trembler le décor.

La porte a cédé facilement ; en fait, il suffisait de la pousser. Souvent on se monte la tête. On s'imagine que. Alors qu'en fait. Sur le chantier, le cadre était étouffant, entre des blocs de béton, des poutres plus qu'apparentes. Quelques engins entreposés ne dormaient que d'un œil. Une espèce d'allée bordée par des sacs de gravats menait à un passage, pour entrer véritablement au cœur du chantier. On devait y construire un parking souterrain, quelque chose dans ce goût-là. Avec une demi-douzaine de niveaux, des ascenseurs. Avançant dans une jungle de longues tiges de métal, dans un couloir bas de plafond aménagé à la va-vite, j'arrivais assez vite devant un ascenseur.

2

J'appuyais sur le bouton d'appel. La porte s'ouvrait, il y avait du plastique tout autour de la cage, partout, saupoudré d'une poussière très blanche. J'appuyais sur le bouton avec la flèche qui allait vers le bas. Au-dessus, au plafond, l'ampoule nue virevoltait et faisait danser sa faible lumière dans tous les sens. La porte se refermait à la manière d'un sarcophage, avec ma tête étouffant dans cet énorme sac plastique.

Quand la porte de l'ascenseur s'est ouverte, j'ai jeté un œil sur mon portable ; on n'y voyait presque plus rien, je dégainais mon application « Torche HD ». À cet instant, en regardant les icônes, j'ai vu que j'avais une application altimètre. Et que j'étais déjà à trente mètres sous terre. Ça me paraissait bizarre. Surtout que je me ne souvenais pas du tout avoir téléchargé cette application. Trente mètres, ça fait quand même pas mal. Un immeuble de dix étages, à peu près. Mais à l'envers. On saute du rez-de-chaussée.

Droit devant moi, il y avait un tunnel long, balisé par un titanesque boyau orangé, rouge sanguinolent, spiralé, surdimensionné, comme si j'entrais dans le ventre d'une baleine. Je m'y engageais en conquistador valeureux. Le boyau présentait une pente douce, mais pratique : un mince filet d'eau dégueulasse s'écoulait ainsi au centre du chemin, avec un clapotis étouffé dont je ne trouvais pas l'origine malgré des efforts de perception assez poussés.

Mes pas résonnaient dans une éternité profonde, calme, inquiétante. C'était pareil que dans l'avenue de Paris où je fumais il y a quelques minutes. Mais sous terre. Mais plus sombre. Où j'étais rendu, la lumière ne filtrait absolument plus. Je gardais mon portable à la main pour voir

devant moi. J'aurais bien tenu un flingue dans l'autre main, mais je m'en servais pour me ronger les ongles (et surtout je n'avais pas de flingue).

J'avais peur.

Le boyau persistait dans ce tube orangé. Comme un Jonas dans le ventre d'un monstre, ses entrailles, ses tubes digestifs, comme dans un autre monde, comme un démon de l'ancien temps. Je me grattais la tête pour y déterrer une idée, un trésor, un truc qui me ferait un peu mieux comprendre cette situation.

Je tremblais.

Je marchais pendant quelques centaines de mètres. C'est un phénomène bizarre, la peur ; l'écho de mes pas obscurs résonnait à faire tomber les murs de Ninive, ça me terrifiait, mais, en même temps, ça faisait une présence. Parce que, parfois, on se sent tellement seul que même la présence la plus effrayante nous convient. Et d'ailleurs il faut qu'elle soit effrayante. Ça la rend plus présente. Ça occupe. Ça ne laisse pas de répit.

Mon portable remuant trop, la lumière émise faisait comme un plat dans le ruisseau, elle s'y abîmait en catastrophe. J'arrangeais mon téléphone à la ceinture en le fixant solidement. Je me rongeais toujours les ongles.

Plus je contemplais cette scène, cet épisode qui m'arrivait, plus je pensais à un jeu vidéo old school : ceux où on va toujours tout droit, toujours vers la droite : ceux où on ne peut pas revenir en arrière, avec le côté gauche de l'écran qui s'érode inexorablement. J'étais en pleine séance de retrogaming. On se soigne comme on peut. Malheureusement, ma carte Vitale est restée dans mon manteau. Qui est resté sur le lit. De la chambre des hôtes. Enfoui sous tous les autres manteaux. Je suis arrivé le premier. Ça roulait bien.

Après encore quelques centaines de mètres, je débouchais sur un escalier. Très classe. Comme dans Titanic. Mais avec moins d'eau. J'ai détaché le portable de ma ceinture pour jeter un coup d'œil à l'altimètre : – 61 mètres. Quand même. Ça fait une tour de cathédrale, à peu près. On saute du narthex.

3

C'était un escalier à double battant. Non... À double escalier ? Enfin, une construction où on voyait un escalier, large d'une dizaine de mètres, se déballer sur une vingtaine de marches et alors se séparer en deux escaliers distincts, qui partaient chacun sur une centaine de marches et se rejoignaient tout en bas. En fer à cheval. Un escalier en fer à cheval, comme celui du château de Fontainebleau, ça me revenait en tête alors que je choisissais d'emprunter celui qui partait sur la gauche.

En fait de salle de spectacle à la Titanic, l'escalier descendait majestueusement vers une vaste grotte, qui faisait comme une bulle. Une cité souterraine avec un cœur creusé dans le béton, les escaliers en fer à cheval menaient vers le centre de ce gigantesque globe désert, creusé dans les profondeurs terrestres. En bas, je voyais brûler des torches, accrochées à de hautes sculptures en bois de serpent qui terminaient les rampes. Je descendais comme une altesse royale, engoncée dans le protocole. Ma main collait au vernis de la rampe. Arrivé à la fin des marches, je respirais un bon coup. L'orange sanguine des flammes virait au bleu au moment même où je m'équipais d'un flambeau.

J'ai jeté un œil à l'altimètre : – 88 mètres. J'aurais dit 84. Je calculais plus rien. Ivresse des profondeurs, j'avais les oreilles qui se bouchaient par instants.

J'étais sur une espèce d'esplanade, un parvis. Je fumais une clope en examinant les lieux déserts. Il n'y avait plus beaucoup d'air. Il n'y avait plus d'écho. Le silence. Une poche de silence, une grotte sans mots. J'étais absolument seul. Même la peur s'était retirée de l'équation.

Parfois, être seul fait un bien fou. Enfin, c'est pas vraiment bien le mot que je cherche. Ça fait pas du bien. Ça fait quelque chose. Je me disais que j'étais enfermé. Coincé dans ces galeries souterraines, comme sous une banquise qui jamais ne saurait se briser, se fondre, je pensais qu'on m'avait avalé comme une Atlantide. Que j'étais mort et que personne ne le savait ; la grotte était ma crypte. Devant moi je regardais les formes rigolotes que pouvaient faire les rochers.

Mais il n'y avait pas de formes rigolotes. Des contours assez méchants. Acérés, agressifs, prêts à me tomber dessus. J'essayais, pourtant, de faire des trouvailles. Rien. C'était pareil quand j'étais petit. Mais avec les nuages. « Je sais pas quoi faire. » : « Regarde les nuages. » : « Les nuages ? » : « Amuse-toi à trouver ceux qui ont une forme rigolote. » Les formes qui passaient n'étaient jamais jolies.

Alors j'imaginais la forme de la mort. Ça m'effrayait, ça ressemblait à quelque chose comme à un sarcophage des Cigares du Pharaon, moi toujours vivant, moi jamais mort, coincé avec ma conscience pour toujours, une pensée perpétuelle sans corps, sans enveloppe, juste une tête pensante. Ça me donnait des vertiges, des angoisses, ça m'avait toujours donné des angoisses, cette idée. Juste moi seul avec moi pour l'éternité, pour le temps total.

Au bout de quelques minutes, la torche s'est éteinte. Je triturais mon portable. L'application Torche HD avait torché toute la batterie. Le noir quasi total aurait dû booster mon stress, mais ça ne m'émouvait pas outre mesure. Au contraire. En effet, plongé dans ce noir, j'ai facilement pu distinguer le long d'une paroi une faible lumière verdâtre qui indiquait

quelque chose comme la sortie de secours, vert pomme, avec un bonhomme qui court. Qui avait pu installer ce panneau ? Quand ? À quelle fin ? Et pourquoi il est en train de courir, d'ailleurs, ce con-là ? Je croyais qu'il fallait pas céder à la panique pendant les catastrophes. Bon.

Le long de la paroi, je touchais la pierre froide, en tâtonnant ; une porte s'ouvrait. Elle donnait sur un couloir étroit mais praticable. Je suivais les lumières au sol. J'en voyais rapidement le bout. Je m'attendais à une échelle. Pour me ramener à la surface. Vers la fin du chemin, le couloir se tordait légèrement, il ondulait, comme un train fantôme gentillet. Un train fantôme rouillé de fête foraine : des couinements intempestifs se faisaient entendre.

Pas d'échelle pour remonter. Pire, en fait d'échelle, je découvrais un puits. Un vilain puits. Avec des ronces éparpillées autour, une margelle assez difficile à approcher. J'ai trouvé ça si louche que je m'y suis penché.

4

Je plantais mon regard : au fond, j'y ai vu des pieds. Des pieds vivants. Des pieds de gens, de vrais gens. Six pieds. Des pieds qui frétillaient, des poissons hors de l'eau.

Je prêtais une oreille romantique à ce puits des âmes. Les pieds remuaient les lèvres. À cause de la mousse un peu partout, de l'écho, de l'humidité, les phrases ne parvenaient pas. Mauvaise transmission. Bla. Bla. Où tous ces souterrains avaient pu me mener ? Je décryptais des noms. Jérôme Cahuzac. Sarko. Manuel Valls. Des mots. C'était des voix sibyllines. D'ailleurs je me sentais comme un nouvel Énée, prompt à se laisser guider, à interpréter des messages sortis de je ne sais quels délires écholaliques. Mariage pour tous. Bla. Vacances. Lit parapluie. Portable. Turbulette. Lit évolutif. Passer à table. Ça va être prêt. Bla. Voulez de l'aide ? Merci, ça ira. Dans la poubelle jaune. Oui. Excellentes. Oui. C'est de saison. Dans le wacamolé. Wacamolé... Wacamolé...

J'ai ouvert peu à peu les yeux. Au fond du puits, ma tête inclinée visait les pieds des convives assis autour de la table basse Ikea, les six pieds sous la table, les six pieds sous la terre.

Wacamolé.

Comme un mot magique, un rituel précolombien, un enchantement qui sortait du puits des vœux jusqu'à moi, la formule m'exfiltrait de ce chantier cauchemardesque où je m'étais enfoui. J'avais les yeux ouverts mais encore brumeux. On débarrassait la table basse. Bonne idée. J'avais l'impression de sortir d'une sieste imprévue (ce qui me met invariablement de mauvaise humeur) et j'essayais d'aider ces bonnes âmes terrestres à rapporter les restes à la cuisine. La tête en vrac. La cervelle dans le wacamolé.

— Tu sais, on mange pas tout de suite, comme je sais que tu fumes, si tu veux prendre cinq minutes pour sortir en griller une, n'hésite pas.

Je regardai mon interlocuteur, méfiant.

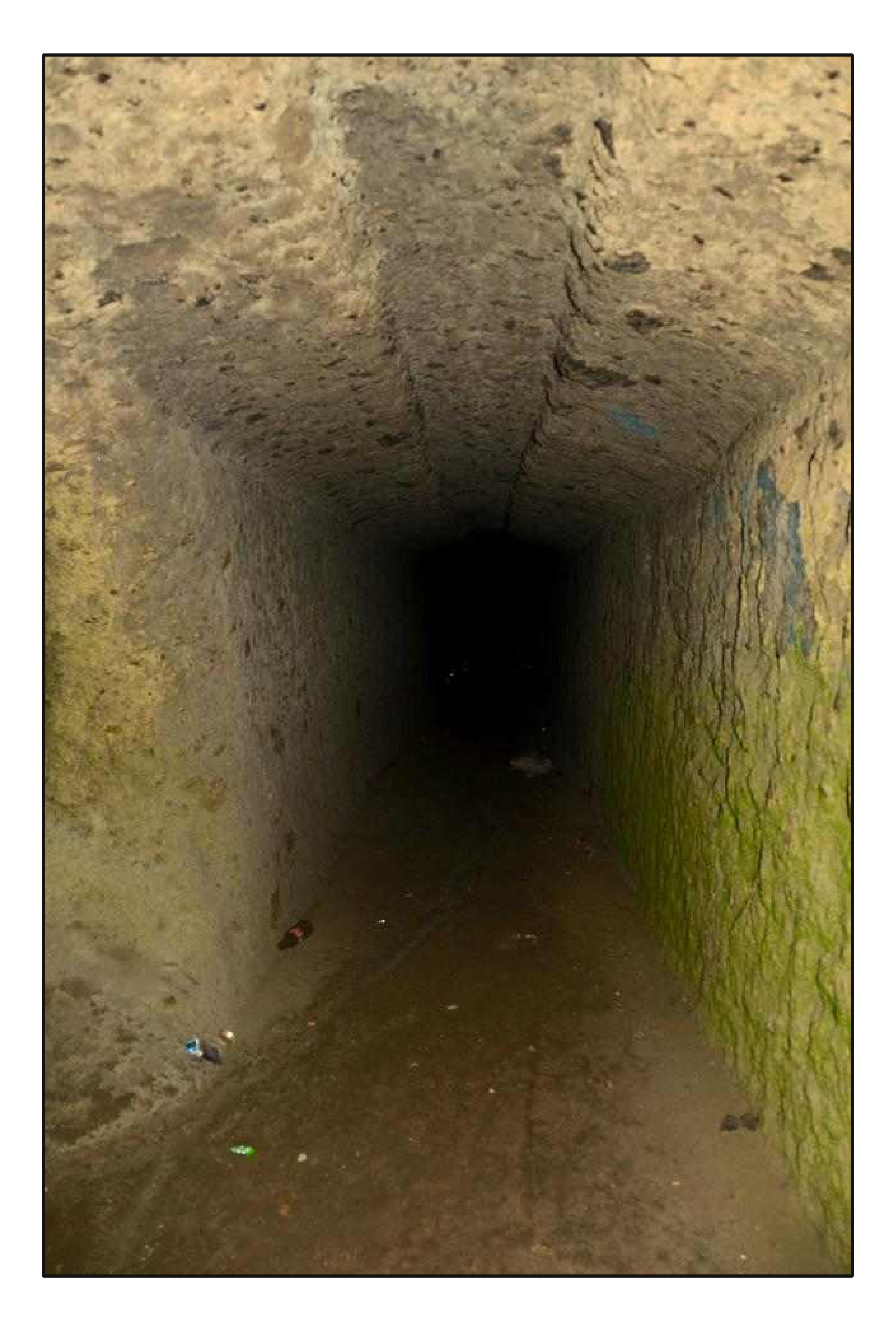
— Nan, ça va, merci.

Je jouais avec mon portable pour avoir l'impression de faire quelque chose. J'en profitais pour bien vérifier une chose : aucune application semblable à un altimètre. Pendant ce temps, la conversation repartait vers le Mexique. Les Aztèques. Les sacrifices, le cannibalisme. Ils avaient vu les pyramides : nous verrions les photos.

De mon côté, je remontais de mon rêve, je remontais du canapé, je remontais mon pantalon (un jean bleu outremer). Ils sortaient la rallonge de la table : je rangeais celle de mon délire. J'allais pour les aider comme si je montais les marches d'une pyramide aztèque sous le regard de tous. Et ils m'attendaient autour de la table, avec de grands sourires, la bouche en cœur. Comme s'ils allaient me bouffer.

Souterrain exotique par Marc Laumonier











La fillette

par Hugues Breton



L'alcôve profonde

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Philippe Sarr)

Je ne sais pas pourquoi je suis si stressée. Il est dix heures du soir (je viens de fêter mes trente ans). Derrière nous, il y a cette vitre fermée et grillagée, style art déco. Je lui avais dit, une pure provocation de ma part, que j'adorais me promener ici. Surtout la nuit. Et que ce n'était pas des fables. Comme mes tendances, d'ailleurs, à la kleptomanie. (Les parfums. Surtout les parfums !) Mais là, c'était différent. Trop de monde. Des gens. Ces gens ! Qui allaient et venaient, la gueule enfarinée, le souffle court, l'haleine parfois fétide... Leurs commentaires plus ou moins avisés.

Je m'esclaffe. Le temps de sortir mon lipstick de mon sac à main et de m'en passer une fine couche sur les lèvres, comme ça, d'un trait brusque et rapide, de la gauche vers la droite. Étonnant, d'ailleurs, cette manie. Toujours de la gauche vers la droite. La main, la gauche, en quinconce, qui gicle légèrement en remontant, en fin de course, laissant apparaître, très discrète, une marque rougeâtre qui me donne des allures de vamp canadienne.

Ce soir-là, donc, en lisant « Les Souterrains » de Kerouac, je me suis mise à vomir. J'ai regardé dehors. Je me sentais traquée. Un brin abandonnée. Je me disais, bêtement, que j'étais une fille. Une fille de ce siècle, droite dans ses pompes et qu'alors rien ne pourrait... me faire peur. J'étais décidée. J'aime bien trop vivre. Cette satanée habitude qui consistait à me considérer comme une sorte de fardeau, un objet lourd et encombrant. « Je ne suis pas un fardeau, je ne suis pas un fardeau que l'on dépose impunément dans un endroit ou un autre, bien à l'abri des regards. » J'avais mis le paquet. Sorti l'ouvre-boîtes à complexes, ceux d'une fille qui savait jouer de la séduction quand il le fallait, et avec ce petit sourire énigmatique (ça excitait les mecs, ça en a même rendu certains furieux... « salope », qu'ils disaient, car pour eux j'étais, enfin ils ne savaient pas trop, se contentaient seulement, salement, j'allais dire, de supputer, la bave aux lèvres : une nana très douée en mathématiques qui jouait les...), la petite trace de rouge à lèvres en forme de virgule pointée vers le haut, qui



les enrageait à un point. Mon côté « femme à la fois forte et... fragile ». Une joueuse. Une jouisseuse. (Ce qui va de pair...) Qui aimait la vie. Aimait se faire peur, aussi. Pour le fun. Parfois... souvent...

J'ai glissé une pièce. Une pièce de deux euros dans la fente... Essayant de me rappeler la première phrase des « Souterrains » de Kerouac. J'ai fermé les yeux en grand.

2 (par Antonella Fiori)

Pas un bruit. Ni même l'écho lointain d'une conversation. J'ai enlevé mes chaussures. Sous mes pieds, le bitume était encore chaud. J'ai eu envie de fuir et de courir très loin, jusqu'à nulle part. J'avais besoin de brûler, de laisser une trace d'existence, de déposer quelque chose pour aller ensuite jusqu'au bout du chemin, là où le ciel tourne comme un ventilateur qui brasse l'air chaud. Lorsque j'ai ouvert les yeux, Jack était près de moi. Il portait une chemise hawaïenne. La cigarette aux lèvres, il posait sa main sur mon épaule gauche. Son corps était beau. Son visage était beau. Ses yeux étaient beaux. Devant nous, l'entrée du souterrain était sombre. Elle sentait le velours et le prédateur. Elle sentait l'amour et le meurtre. On apercevait un escalier. Un large escalier qui descendait à un étage inférieur. Un pas. Deux pas. Trois pas. À mi-chemin, nous nous étions arrêtés, retenant notre souffle. Puis nous avions repris notre descente. Sur le premier palier : huit chandelles disposées en cercle. Au centre du cercle, un chien tricéphale répétait sans cesse : Pourquoi n'ai-je disparu comme on cache un avorton de fausse couche ?

Kerouac avait laissé tomber son stylo. Son stylo dont l'encre était sèche. Il m'avait poussée du coude et chuchoté : Ce souterrain n'est pas une séance de spiritisme. Ce souterrain est un miroir ! Ma main dans la sienne, je lui disais : Qu'est-ce que tu as pour moi aujourd'hui ? Quelque chose de bien juteux, j'espère ! Il m'avait répondu : Je pense que oui. Il avait hoché la tête avant de continuer : L'autre jour, c'était une erreur. Je n'ai pas réfléchi. C'était une mauvaise idée... De temps en temps, il crachait le sang qui encombrait sa gorge et son palais. Il avait la nausée. Quelque chose allait mal en dedans, trop de bières et de whisky, trop d'acide et de petits joints racornis. Mais son visage était doux, de face comme de profil.

Marche après marche, nous étions arrivés dans une sorte de dancing aux tentures épaisses et à la ventilation en panne. Des relents de mauvais parfums et de gomina bon marché se mélangeaient à la fumée des cigarettes. Sous les lumières que reflétait une boule à facettes, des hommes aux costumes poisseux et aux visages luisants de sueur dansaient avec des hôtesses. Leurs pieds bougeaient sur le plancher fendu.



3 (par Céline Mayeur)

Beurk ! J'en avais la nausée. Je sortais de mon sac à main un mouchoir pour l'imbiber de mon parfum à la violette. Tant qu'à faire je me suis complètement arrosée, les narines ainsi euthanasiées et l'esprit grisé (comme j'étais stressée ce soir-là, j'avais bu une « larme » de chartreuse avant de sortir !), je me sentais déjà mieux.

Même si les gens autour de moi, mis à part le beau Jack, vraiment beau, oh oui ! et Kerouac, l'artiste — bah oui je fréquente du beau monde ! —, bref, je disais même si les gens autour de moi semblaient jouasses à l'idée de se dandiner de la sorte sur une piste de danse, pour ma part il était hors de question que je m'intégrasse dans ce cercle de gens nauséabonds.

Je me demandais ce qu'il avait de spécial, ce souterrain. Kerouac avait peut-être un peu trop picolé. Il disait qu'il lubrifiait ses neurones avec l'alcool, que ça l'aidait à écrire ses livres. Il se la jouait Rimbaud et son bateau ivre. Mais si ça se trouve il n'allait rien se passer de particulier. En fait j'étais partagée entre l'envie impérieuse d'être rassurée et l'envie encore plus forte de mettre ma vie en danger pour faire vibrer mon corps d'un pincement d'adrénaline.

Les minutes s'écoulaient au compte-gouttes et la chanson de Scorpions n'en finissait pas, le DJ l'avait mise deux fois d'affilée mais personne visiblement, à part moi, ne l'avait remarqué.

Je commençais sérieusement à m'ennuyer, alors je trompais l'ennui en enroulant des mèches de cheveux auburn autour de mes doigts. Pouah ! Dans cette atmosphère chaude et humide, sûr que mon mascara avait coulé. Je plongeais derechef ma main dans mon sac pour récupérer le miroir de poche afin de constater les dégâts ; fausse alerte, j'étais proprette. Jack me proposait de m'asseoir sur ses genoux et je répondais par l'affirmative.

J'étais bien. Au fond, qu'est-ce qu'on s'en fichait de ce souterrain ! Le principal, je veux dire le plus tripant, c'était le contact de sa main sur la mienne. Mais il n'y avait pas que ça. Je sentais que le désir montait en lui, le sang affluait au cœur de sa hampe roidie. Je la sentais sous mes fesses. J'avais envie de rejoindre une alcôve quelque part dans ce souterrain. Un boudoir de velours capitonné avec un lit à baldaquin, l'endroit idéal pour la communion charnelle… avec Jack !

Je me délectais de la lubricité de mes pensées quand je croisais le regard insolent d'une femme vêtue comme moi. Elle avait une allure de vamp canadienne avec son rouge à lèvres. Elle était nus pieds et sentait furieusement la violette.



4 (par Wladimir Lentzy)

Ils n'en ont rien à foutre de mon souterrain. Bande de connards insensibles. Et l'autre, assise sur mes genoux, qui se trémousse en m'appelant Jack. Je bande. Mon souterrain me fait toujours cet effet-là. Je sens la chaleur se dégager de l'entrejambes de la fille. Je n'aime pas son visage, trop de maquillage, mascara grumeleux et rouge à lèvres violent. Elle sent la violette, à en vomir, à vouloir lui arracher les vêtements et la peau. Elle me parle, je crois… elle ne me regarde pas.

Mon souterrain. Je l'ai découvert très tôt. Trop tôt. Pas l'choix. J'ai dû m'y faufiler. Au début, je n'y passais que la tête. Juste un coup d'œil. Comme ça. En passant. Une fois tous les deux jours. En revenant de l'école, les jours où ma mère rentrait tard du travail. Mon souterrain. Timide. On ne le voyait pas du premier coup. Il fallait s'en approcher doucement, sans bruit, comme un animal. J'aimais les deux crêtes de terre rouge qui encadraient une de ses entrées. Selon mes envies. Je suivais le chemin. Ou je dévalais la pente d'une des crêtes et y laissais une trace de mon passage, trace qui disparaissait dans la semaine mais toujours un peu visible pour moi, comme les taches jaunes dues au soleil.

Mon secret.
Mon souterrain.
Son entrée.

Bordée de lèvres de pierre ourlées de lierre. Soufflant sur moi son haleine inconnue jusqu'alors. Une odeur chaude, animale, du beurre fondu, comme un plat composé de moelle épinière déposée sur une tranche de pain grillé, saupoudré de poivre et de gros sel. Une odeur qui te donne envie de manger. Une odeur de bordel. Mon corps entier n'y est rentré qu'après moult palabres, avec moi-même, avec le souterrain. Mais une fois dedans… une fois dedans, j'étais à l'abri. Le monde, mon souterrain. Silencieux souterrain. La paix. Une église pour les solitaires. Le moment de prier. Le moment pour la fermer. Savourer l'écho dans ma cervelle. Les parois humides. Le silence qui t'embrasse, étouffant. L'air qui sent la pierre. L'ombre du tombeau. La sensation de mort imminente. Être dedans et voir le tunnel de lumière se rapprocher. Être dehors et entendre l'obscurité t'appeler par ton prénom…

Mon paradis.

Mais mon problème, depuis toujours, c'est les gens, les autres, la meute qui pourrit tout, avec leurs doigts sans respect, leurs yeux aveugles, leurs mauvaises manières, les bruits qu'ils font, qu'ils n'écoutent pas eux-mêmes. Ils dérangent tout, tout le temps, alors moi aussi je vais les



embêter, les titiller, qu'ils payent à leur tour. J'ai entendu parler d'cette p'tite fête, une p'tite mignonne, un bal, une saloperie de dancing sauvage, qui fait tousser du plâtre aux briques rouges de mon souterrain. Mais ils ne comprennent pas. Ceci est mon souterrain. J'ai emmené des grenades avec moi. Elles étaient au grand frérot. Il est mort. Le con. Ceci. Est. Mon. Souterrain.

La fille sur mes genoux se tourne vers moi et me fixe de ses grands yeux noirs. Je vacille. Son regard. Un regard-alcôve. Où j'ai presque l'impression de pouvoir m'y réfugier. Une fille illisible. Superbe dans sa folie. Elle se tortille. Je sens son haleine filtrée entre les dents blanches de son sourire. Elle se penche. Elle m'embrasse...

5 (par Pascal Delamarre)

— Voilà c'est ainsi que tout se termine et que tout commence. Tout se termine pour toi ma chérie. Mais tout commence pour moi. Il est là, le plaisir. Tu peux m'appeler Jack si tu le souhaites. Pierre ou Paul feront tout aussi bien l'affaire.

Un silence.

— Ne t'agite pas : c'est inutile.

Je me penche sur le corps à présent immobilisé et l'embrasse sur le front. Puis retourne vers l'obscurité. J'ai besoin de mon matériel. Je me replace sous la lumière crue de l'ampoule : cela fait partie du jeu. Ils doivent me voir.

— Tu étais envapée. Tu as beaucoup parlé.

Elle commence à sortir du brouillard qui lui étrillait la tête : c'est le moment que je préfère en fait. Le moment où elle comprend. Elle pense émerger d'un rêve, elle plonge dans un cauchemar.

— Il y a encore quelques heures, tu vois, tu dansais, un peu plus haut dans le souterrain. Je t'avais choisi : tu étais le centre d'attraction d'ailleurs.

Je sens le regard des autres, ils sont tous là, ils m'admirent. Eux ne seraient pas capables. Alors, ils me scrutent grâce à toutes ces webcams. Je crois entendre comme un chuintement électronique.

— Ne t'agite pas, tu risques de te blesser. Tu vas être uns star ma chérie.

Je passe une main dans ses cheveux, je bande. Elle secoue la tête, voudrait se lever. Elle ne peut pas : elle est entravée. Elle voudrait hurler. Elle ne peut pas. Contre sa bouche, un bâillon.

— J'adore mes mains. On dirait des mains de chirurgien, tu ne trouves pas ?

Je sens le désir m'envahir comme une lame de fond.



— Pour moi, les chirurgiens sont des artistes. Ce que je vais te faire, dans le fond, c'est également une forme d'art.

Je commence, je les entends gronder de plaisir derrières les caméras. Je pose mes mains sur la peau blanche et nacrée de la jeune fille. Elle doit ressentir l'extase de la peur, les légers frissons, ces éruptions comme des volcans.

Son cou lisse, Ses seins délicats, son ventre plat, son nombril abrupt, ses jambes fines sont autant de paysages que je découvre. Ma main gauche plonge d'un coup dans son entrecuisses à peine ouvert.

L'intérieur est si chaud, si palpitant, rempli d'une vie qui bientôt s'éteindra.

J'aurais pu être pianiste tant mes doigts longs et fins courent dans ce corps frêle avec une dextérité sans pareil. L'habitude en somme ou le talent.

J'ai failli jouir ! Comme ça. Une pure décharge de plaisir.

Il ne faudrait pas aller trop vite.

Se calmer et attendre la fin de la tempête qui envahit mon corps. Je me sens sent si faible dans ces moments-là.

6 (par Marc Laumonier)

Un visage indien la fixait intensément.

— Madame, vous ne mettez pas assez de pièces de deux euros. Du coup, la machine déconne, le dream-book-CD saute les pistes ; soit vous payer en carte, soit vous mettez plus de pièces.

Il grommela :

— Vous voulez changer ? Toujours Kerouac et les souterrains ? Et vous voulez toujours être Alene Lee ?

— Oui, Alene, ça me va ; vous savez pour ma thèse, il faut que je creuse ce livre. Après je ferai « Sur la route ».

— Vous voulez davantage de benzédrine ?

— Oui...

— Allez, c'est reparti ! dit l'Indien.

La jeune femme se rendormit illico.

Bruits stridulants. Fumées épaisses. Odeurs de marijuana. Elle vit qu'elle était assise sur les genoux de Jack. Il la désirait. Faire l'amour avec Jack Kerouac ? Pourquoi pas ? Il était censé faire jouir son personnage page 173.

À ce moment-là pourtant, elle s'entendit dire :

« Je crois que nous devrions rompre, on ne fait jamais rien ensemble. »



Cette phrase vint spontanément. Elle crut se rappeler qu'Alene Lee disait cela dans le livre. Elle sentit encore les choses s'échapper.

Le souterrain résonnait étrangement. Beaucoup de gens dansaient ; elle crut reconnaître le groupe d'heavy metal Scorpions. Quelque chose clochait. Normalement c'est du jazz qu'il y a dans « Les Souterrains ».

Elle voulut se lever, mais elle ne put. La musique devint assourdissante ; les visages se déformaient ; elle se demanda si c'était l'effet de la benzédrine. Soudain, elle vit se diriger vers eux une fille magnifique, moitié Cherokee moitié noire, comme elle, d'ailleurs elle lui ressemblait furieusement. Elle puait la violette. Et fit demi-tour.

Jack lui dit :

— Je recherche la protection féminine. Mais je suis bisexuel aussi, il faut être libre, mon chou.

Il continua :

— J'aime ce souterrain, je l'avais découvert enfant, il était mon univers, ma solitude, j'ai écrit mes premiers poèmes ici ; c'est MON souterrain, mon abri maternel et tu vois maintenant je le fais partager.

La jeune femme voulut à nouveau se relever, mais à nouveau elle se sentit bloquée ; les images se brouillèrent. Elle vit Jack embrasser à pleine bouche un séduisant garçon, puis il essaya de glisser sa main entre ses jambes. Les Scorpions jouaient encore plus fort.

C'est alors que Jack prit un visage grimaçant, il sortit de ses poches des boules bizarres et les posa une à une sur la table encombrée : c'étaient des grenades !

— Regarde, pouffiasse, commença-t-il à dire.

Tout se brouilla encore : elle crut apercevoir un double de Jack, debout, qui chantonnait, il était habillé en chirurgien, il disait être pianiste, puis subitement il cria ces mots : « vulvectomie, vulvectomie »... Son image se multiplia brutalement et il se jeta sur elle.

La jeune femme se mit à convulser...

7 (par Pierre-Axel Tourmente)

La jeune femme se mit à convulser. Étendus sur les canapés rouges, les corps des danseurs morts, comme des lombrics enchevêtrés, liés dans leur pose lascive, lui avaient inspiré un intenable dégoût. Et l'odeur nauséabonde qui s'échappait des flaques d'ombre s'était emparée de son corps tout entier qui maintenant tremblait, cloué au sol. Une mousse jaunâtre jaillit aux commissures des lèvres et sa langue, violacée, claqua dans l'air putride.

Dans la cabine du DJ, un 45 tours tournait encore, tel une toupie fatiguée, d'où s'échappait la voix de Klaus Meine, le chanteur de Scorpions.



Il ânonnait. Et cette voix sourde rebondissait contre les parois dégoulinantes du souterrain qui ne renvoyait d'elle que les plus basses tonalités. Couchée, en transe, elle répétait inlassablement quelques mots fous, à peine audible.

— Qu'as-tu fait de mon rêve, Jack ? Je crois que nous devrions rompre...

Mue par un mouvement mécanique et sordide, sa tête heurtait désormais violemment le sol. Le bruit du crâne, s'ajoutant au morne refrain, semblait indiquer qu'à tout moment la cervelle, excitée par la benzédrine, allait jaillir de son enveloppe fragile.

Elle avait espéré rencontrer cet homme. Elle avait associé ses rêves d'adolescente, ses rêves de fugue, ses rêves d'Amérique aux personnages de ses romans. Et puis il y avait eu la thèse, quelques années plus tard. Ses parents décédés, elle avait rangé la vieille maison, était parvenue au sous-sol, avait ouvert la porte de la cave, avait descendu, timide, les marches de béton brut et dans l'obscurité, entre les vieux vélos, les caisses de vin et les cartons, avait retrouvé la porte, le passage du souterrain où, tapie, adolescente, elle avait découvert, tout en écoutant du heavy metal, le pape de la Beat.

Et puis tout s'était emballé.

Elle émit à nouveau des mots inaudibles.

Dans un sursaut, un éclair de conscience, un remugle d'amphétamine, l'image de son frère, qui déguisé en indien venait souvent la déranger dans la catacombe, refit surface. Tout se mélangeait à présent.

Elle se souvint aussi de cette boîte de nuit sur une route de campagne, et de l'ivresse des nuits sans sommeil. Du petit copain qu'elle surnommait Dean Moriarty. Du premier baiser.

Le paysage syncrétique fut inondé d'une lumière vive et son visage exprima la démence. Le corps émit quelques soubresauts démoniaques. Elle était en train de périr. Elle périssait. Comme la Bovary. De littérature.

Et le rêve devenu forme se figea dans la noirceur épaisse de la nuit.

8 (par Barbara Marshall)

Ton piège onirique me donne la nausée... Mon rêve s'est pétrifié dans ta prison d'étoiles... Remonter des catacombes, refaire surface après avoir inhalé les miasmes des cadavres. Les sombres repères des danseurs morts sur les canapés couleur sang ne me retiennent pas. Pas plus que toi, Jack, enlacé dans un slow érotique avec un double de toi-même.

En fille paumée, j'ai cherché l'alcôve où noyer mon désir de sexe, mon espoir d'être enfin comblée. Je l'ai joué belle salope et aventurière du



glauque, mais cette mascarade s'est épuisée avec mes derniers vomissements. Évacués, le trop-plein d'images floues, le bal des ombres et la rythmique incessante...

Le vide revient, forcément, et avec lui, cette sensation de crasse immonde, qui me masque la lumière. Je ne joue plus, je ne danse plus : le parfum de violette me sort par les yeux ! Satané passage dont les parois sont bardées de toiles d'araignées... Porte de l'enfer, ton cerbère se prénomme à la fois Jack et Leo.

Je me suis sentie vivante, terriblement vivante, de peur de mourir. L'éventreur ne m'aura pas, ni moi ni ma vulve, et la seule beat qui vaille est celle accélérée de mon cœur ! Les tentures lourdes aux relents de tabac froid et de hasch masquent le boudoir et son lit à baldaquin, là où le cauchemar ne recommencera pas...

Mardou me fait signe, me prend par la main. Elle se colle contre moi. Ses lèvres accueillent les miennes. Le baiser si long, si moite, se fait danse des vamps, au centre de l'arène noire. Je repousse le corps de cette femme si semblable au mien. Qu'elle demeure aux souterrains ! Dans un recoin, un bouddha, éclairé par un spot bleu, me sourit.

Je m'appelle Alene, la nouvelle prêtresse du beat, je connais la sortie vers l'azur... Faudra me suivre, Jack, sinon tu resteras avec les rats. Glissons vers l'autre tunnel, en nous éloignant de l'alcôve... C'est vrai, j'ai couru nue sur l'asphalte à en perdre haleine et pudeur, pour me sentir vivante, vibrante, offerte.

Tu m'as entraînée vers tes abysses mais je connais ton secret, et ton silence. Chasse-moi vers la lueur. Je t'en prie : ton foutu souterrain va finir par nous engloutir... Viens, je t'en supplie, c'est la mort là-bas. L'obscurité y mange les âmes en les offrant aux livres.

Si nous repoussions la vitre grillagée, si nous aspirions, à grandes goulées, l'air de l'aube ? Peut-être serions-nous éblouis d'abord ? Mais après ? Après, Jack, tout serait possible, encore... Et nous jouirions comme des pantins fous au petit jour.

9 (par Barbara Albeck)

Ils sont tous autour de moi. Tous, la fille noire cherokee, le DJ, la centaine de personnes qui tout à l'heure se partageaient le dancefloor, les tabourets de bars, les canapés, jusqu'aux murs sombres des couloirs.

Tous à me regarder avec leurs pupilles dilatées par le noir, par les drogues et par la poésie d'une autre dans leurs histoires de grossièreté. Tous penchés sur moi, leurs bouches ouvertes sur un silence les unissant bien davantage que tous leurs corps à corps de danse, de sexe et de banalité. La musique aussi s'est tue. Puis le silence s'est déchiré. Tous se



battent à coups de mots plus hauts que l'autre pour tâcher de me faire comprendre l'extra-ordinaire qui vient d'arriver.

Ainsi j'ai su qu'au beau milieu de la piste stroboscopée, je m'étais effondrée.

Au sol, j'avais soliloqué une heure entière, une histoire de lumière, de bite, de souterrain et de fuite désespérée. Mais surtout, ce qui les avait tous abasourdis, c'était ce cri qu'au terme de mon envolée j'avais poussé, ce hurlement qui avait tout dépassé jusqu'à la musique elle-même. Un cri de plaisir comme la jouissance d'un monde entier, un orgasme pour toujours, un orgasme comme jamais, voilà ce que tous sont en train de me raconter.

Tous sauf Jack.

Je le cherche dans le patchwork de visages qui déjà se déchire alors que la musique reprend possession de l'endroit, je me relève, je titube, je me faufile entre les corps, concentrée sur leurs reliefs, leurs odeurs, leurs démarches, je sillonne les lieux, traquant Jack sans jamais l'apercevoir. Je l'appelle, silence, je le supplie, silence, je le chante, silence, je le maudis, silence, alors je crie. Cette fois, personne ne m'entend. Jack n'est plus là, Jack est parti. Jack est comme ça, il ne tient pas en place et c'est l'histoire de notre vie. Il prend la route comme d'autres commencent un livre, droit devant et l'aventure à bout de nez. Et moi pendant ce temps je me fais croire que je l'oublie jusqu'à ce qu'il me revienne car il revient toujours : entre nous, c'est écrit. Jack a disparu, et comme les autres fois, j'en aguiche un autre et peu importe qui, regard feu d'artifice pour mieux dissimuler dans l'ombre le chagrin. C'est facile aujourd'hui, plusieurs hommes sont à mes trousses à cause de mon cri, un orgasme pareil qu'ils se disent, quel bon coup ce doit être au lit ! Un moustachu propose de m'offrir un verre. D'accord, je dis, mais on se tire d'ici !

10 (par Philippe Choffat)

— Écoute poupée, me propose le moustachu, si nous allions le boire à la maison, ce verre ?

Tout sauf rester une minute de plus dans cet antre. Je lui réponds :

— D'accord, d'accord. Tirons-nous d'ici.

Et là je me sens mal. Bouffée de chaleur, des fourmis partout, envie de dégueuler. Je l'entends me dire :

— Eh poupée, ça va pas ? T'es toute pâlotte !

Je réponds que non, tout va bien, en fait je ne réponds rien, aucun son ne sort de ma bouche.

Il me prend par la main, m'entraîne vers la sortie. Je me laisse guider, je titube.



La vamp canadienne vêtue comme moi bouche trace rouge nous barre le chemin. Elle est avec Jack ! Ils n'ont pas l'air contents.

— Te mêle pas de ça, Jack, lui lance Moustache.

Du coin de l'œil j'aperçois un autre couple sur ma droite, une autre vamp canadienne bouche trace rouge/Jack pas contents. Les deux mêmes sur ma gauche. Je me promets de ne plus jamais boire une goutte d'alcool. Moustache bouscule les vamps/Jack qui sont en face de nous.

— Vite, cours !

Courir, il en a de belles ! Je tiens à peine debout.

Autour de nous, la foule se fait menaçante, grondante, les babines se retroussent sur des canines trop longues. Je n'arrive pas à me rappeler. Impossible de me rappeler. Où on est au juste ? Dans les Carpates ? Dans la foule, de plus en plus de femmes se transforment en vamps canadiennes bouche trace rouge, et de plus en plus de mecs en Jack ! C'est quoi ces conneries ? L'escalier ! Je suis essoufflée, pas y arriver, Moustache bouscule les vamps vampires bouche trace rouge et les Jack jaloux, c'est ça, il est jaloux ce con ! Il veut pas que je baise avec quelqu'un d'autre ! Non, c'est même pas ça ! Il veut pas que je lise quelqu'un d'autre ! Je perds une chaussure. Une autre. Je trébuche. Une vamp essaie de me mordre à l'avant-bras, mais Moustache la repousse avec une torgnole, un des Jack se met à hurler à la mort, suivi aussitôt de tous les autres. La porte en haut de l'escalier. L'air frais. Je sens l'air frais ! Je m'évanouis.

— C'est bien, chez toi, je dis à Moustache.

Il est assis près du lit, en manches de chemise. Il tient une canette de bière dans sa main gauche, et il passe et repasse deux doigts de sa main droite sur sa moustache, l'air pensif. C'est vrai que c'est bien, chez lui. Enfin, c'est pas comme ça que je décorerais mon appart', j'aime mieux plus sobre, mais dans le genre alcôve c'est pas mal. Je commence à avoir des envies, je me mets à ronronner.

— Tu sais, poupée, ça a été moins une cette fois.

— Qu'est-ce que tu veux dire « moins une » ?

— Je veux dire qu'une fois encore je suis arrivé à te tirer de là. Mais cette fois, il va falloir que tu arrêtes pour de bon : plus de benzédrine, plus de dream-books-CD, et surtout plus de livres de Kerouac !

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Barbara Albeck

Christian Attard

Jacques Cauda

Philippe Choffat

Pascal Delamarre

Marianne Desroziers

Antonella Fiori

Muriel Friboulet

Nicolas Gracias

Marc Laumonier

Wladimir Lentzy

Mat Lest

Charles Louis

Barbara Marshall

A.V. Mayer

Céline Mayeur

Benoît Patris

Raymond Penblanc

Philippe Sarr

Guillaume Siaudeau

Pierre-Axel Tourmente

Stéphane Werth

Illustrateurs

Antonia Bellemin

Hugues Breton

Marray

En savoir plus - Peinture rupestre (Sahara)

À VENIR

Voyage & Exotisme



Numéro 9

Septembre 2013